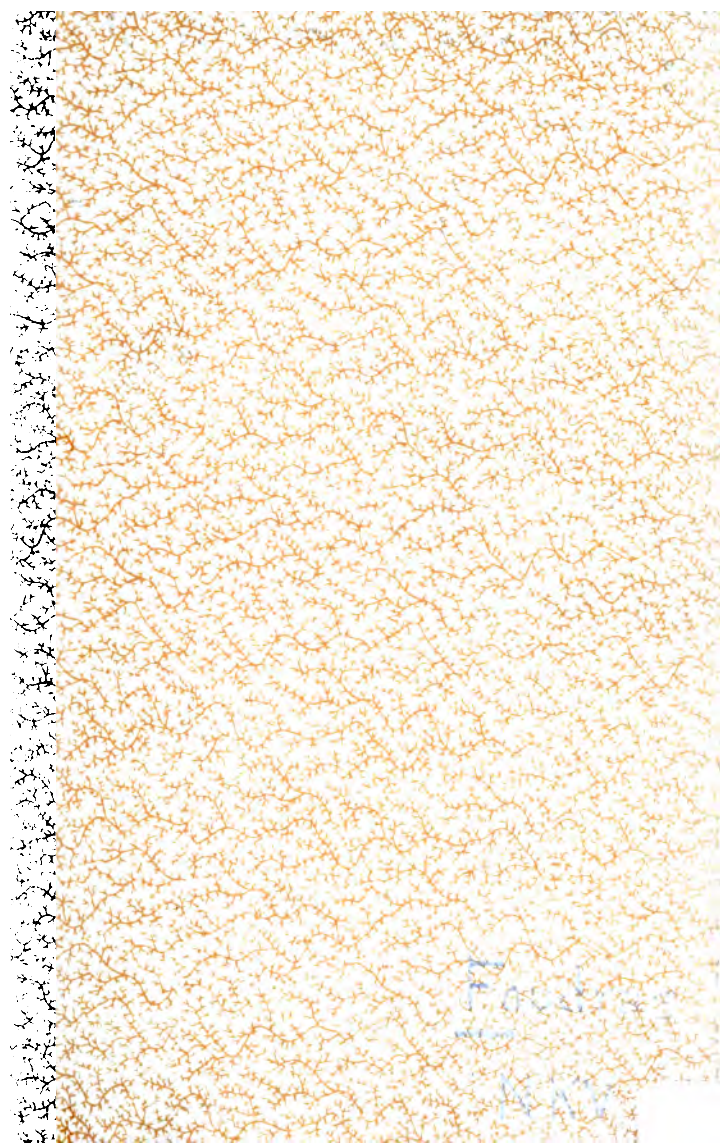




LE CAPITAINE

LA CURÉE.

TOME PREMIER.



LE CAPITAINE

LA CURÉE.

TOME PREMIER.

Imprimerie de J. Stienon.

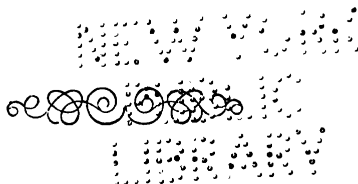
LE CAPITAINE

LA CURÉE

PAR

Le marquis de Foudras.

TOME PREMIER.

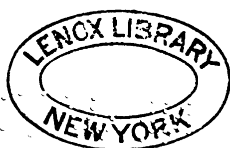


BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIB.-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1851



I

L'attente.

Le 3 août 1589 le village de Saint-Cloud, qui n'avait pas encore à beaucoup près l'importance qu'il a acquise un siècle plus tard, était cependant le théâtre de grands événements politiques, et le centre d'une multitude d'intrigues secondaires qui toutes devaient avoir une influence marquée sur les destinées du beau royaume de saint Louis.

La veille, dans l'après-midi, le roi Henri III,

mortellement frappé par le poignard d'un assassin, avait rendu son âme à Dieu, après avoir désigné à toute l'assistance, Henri de Navarre, son beau-frère et cousin, comme son légitime successeur.

Le matin même le nouveau roi, qui avait appris pendant la nuit qu'une foule de seigneurs, et des plus importants, se disposaient à l'abandonner et à contester ses droits au trône de France, sous prétexte qu'il appartenait à la religion réformée, le nouveau roi, disons-nous, avait rassemblé, dans l'hôtel du Tillet où était son quartier général, les principaux chefs de l'armée qui combattaient la Ligue et Mayenne, et leur avait tenu ce discours, dont la chevaleresque loyauté nous émeut encore à plus de deux siècles et demi de distance :

« Messieurs, puisque la Providence divine « et la loi de cette antique monarchie m'ont « appelé à la succession du sceptre français, « je me promets de votre générosité et affec- « tion au bien de l'État et envers moi-même, « que vous me rendrez les mêmes devoirs « avec autant de fidélité que vous avez fait au « roi mon prédécesseur., de très-heureuse « mémoire, comme je vous prie de vous assu-

« rer que vous en recourrez de moi toute la « reconnaissance et la satisfaction que vous « pouvez attendre d'un prince qui n'a rien « tant en horreur que l'ingratitude. Que si, « jusqu'ici, je n'ai pu donner de grandes « preuves de ma libéralité, il le faut attribuer « aux nécessités de mes affaires, qui m'ont « obligé à emprunter plutôt de mes amis, que « de témoigner par ma largesse en leur en- « droit la reconnaissance de leurs mérites. « Mais à présent que Dieu met en ma main le « timon de cette grande et puissante monar- « chie, la multitude des dignités, offices et « gouvernements, avec les parties casuelles, « pouvant fournir non-seulement de quoi con- « tenter mes bons et modestes serviteurs, « mais aussi de quoi assouvir l'ambition et « l'avarice des plus importuns, je vous pro- « teste encore, en parole de roi, que je recon- « naîtrai vos services avec si bonne mesure « que ce ne sera pas tant un *guerdon* de « votre vertu, qu'une participation à ma for- « tune.

« Messieurs, je crois que la plupart de vous « sont bien mémoratifs des recommandations « et serments que le sire défunt roi, mon « prédécesseur, me fit faire en votre présence

« pour la tranquillité de ce royaume, depuis « sa blessure et se voyant près de sa fin. « Mais, entre chose, il vous peut bien souve- « nir du premier et plus singulier point, qui « est de vous maintenir, et tous mes autres « sujets, en liberté de l'exercice des deux reli- « gions à savoir la catholique romaine et la « religion réformée, jusqu'à ce que nous soyons « instruits par un légitime et libre concile « national ou général, reconnaissant ledit roi « défunt, mon prédécesseur, qu'il n'y avait « autre moyen pour bien apaiser les troubles « et dissensions de ce royaume. Je vous dis « ceci, messieurs, et je vous prie de croire « que je n'ai rien en plus grande recomman- « dation que de tenir tous serments que je fais « et ferai, et même *cettui-là,* pour la grande « importance de quoi il est, pour suivre et « observer ce qui y sera conclu et arrêté; ce « que pour ses fins, nous ferons convoquer « ledit concile dans six mois, ou plus tôt, s'il « est possible. Mais j'ai été averti qu'il y en a « quelques-uns de la noblesse de cette armée « qui font courir le bruit qu'ils ne me peuvent « faire service, si je ne fais profession de la « religion romaine, et même qu'ils quitteront « l'armée, voulant par là essayer si je serais

« assez pusillanime que de contrevenir à ce « que j'ai le plus en recommandation en ce « monde, à savoir ma religion et mon serment. « Je vous ai, à cette occasion, messieurs, fait « assembler autour de moi pour déclarer en « vos présences que je suis résolu, et prie le « Seigneur Dieu de m'appeler plutôt de ce « monde que je chancelle aucunement pour « changer la religion et contrevenir à mes « serments, premier que d'être instruit par « un saint concile, auquel *d'abondant* je me « soumets, et jure l'en suivre, ne désirant « rien plus que de telles gens vident mon ar- « mée, aimant mieux cent bons Français fidè- « les à mes côtés que deux cents tels enfari- « nés, parce que je m'assure que Dieu est du « côté des gens de bien. Je crois que deux « choses seulement font semer la zizanie à ces « gens-là : à savoir le serment qu'ils ont « fait depuis longtemps aux ennemis de ce « royaume, et le peu de vertu et d'assurance « pour paraître ès lieux d'honneur et de mar- « que.

« De telles gens donc ne craignent point me « requérir de leur congé ; car je leur déclare « amplement qu'ils ne sont pas si prêts de ce « faire que je suis de leur octroyer, regret-



« tant toutefois qu'ils ne sont meilleurs Fran-
« çais à leur profit et salut seulement, et non
« pour autre chose. Car, quand bien même
« tous en général m'abandonneraient (ce que
« je ne puis croire), j'ai assez d'amis à mon
« commandement pour, à votre honte, me
« maintenir en mon autorité. Et quand tout
« cela me défaudrait, j'ai Dieu tout assuré,
« qui, dès ma naissance et jusques à présent,
« malgré nombre labeurs, m'a accompagné
« de ses saintes bénédictions, comme vous
« êtes ou avez pu être témoins. Vous savez
« tous, messieurs, que je suis Français vrai et
« naturel, et je ne suis point homme d'une
« humeur duquel on doive être en doute pour
« le témoignage qu'ont rendu mes actions
« passées en l'âge que j'ai : tellement qu'aux
« choses que j'ai faites depuis seize ou dix-sept
« ans que j'ai régné au royaume de Navarre,
« et pays de mon obéissance, on peut juger
« qui je suis, quoique j'aie eu beaucoup d'oc-
« casions et de moyens de ressentir des traver-
« ses que m'ont données les ennemis de cette
« couronne. Davantage, messieurs, je vous
« laisse à penser combien il est à supporter à
« moi, qui suis votre roi, et qui vous laisse en
« liberté de votre religion, qu'il y ait d'entre

« vous, voir des moindres, qui s'efforcent à « me vouloir ranger inconsultément à leurs « opinions, de quoi je ne sais encore si elles « sont excellentes ou mauvaises, n'ayant jus- « qu'à présent que la bonne volonté et non le « fait d'être suffisamment éclairé. C'est pour- « quoi je prie tous les gens de bien de cette « assemblée, et autres de ce royaume, être « juges de tout ceci. Et pour ce que nul d'en- « tre nous ne peut être parfait, si j'ai par ci- « devant oublié quelque chose de mon devoir, « je vous prie tous, messieurs, de prier le Sei- « gneur Dieu avec moi que ci-après il me con- « duise et assiste assidûment, par son Saint- « Esprit, à l'augmentation du règne de son « fils Jésus-Christ, entretenement des États « de mon royaume et soulagement de mes su- « jets. »

De nombreux cris de : *Vive le roi!* avaient à plusieurs reprises interrompu ce loyal, paternel et royal discours; cependant Henri était sorti triste de cette séance, et les événements du reste de la journée n'avaient pas été de nature à le soustraire à ses pénibles préoccupations.

A chaque instant on venait lui annoncer de nouvelles défections, ou du moins de nou-

veaux refus de soutenir ses droits au trône, tant qu'il n'aurait pas déclaré hautement son retour sans condition à la foi catholique.

Les uns se retiraient dans leurs châteaux en faisant savoir au roi qu'ils étaient ses très-humbles serviteurs, et qu'ils reviendraient guerroyer avec lui aussitôt qu'il aurait fait sa paix avec l'Église, ce à quoi ils l'exhortaient *de ne pas différer*.

Les autres, plus hostiles ou plus sincères, emmenaient avec eux leurs hommes d'armes, lances, salades, carabins ou autres, déclarant tout haut qu'ils s'en allaient rejoindre monseigneur de Mayenne, lieutenant-général du royaume de par la Ligue, lequel avait précédemment dit : « Qu'une fois Henri de Valois « trépassé, tous les autres seraient excommu- « niés de par le diable ; que M. de Béarn était « mal avisé de faire le larron, et qu'on ne « tarderait pas à voir s'il fallait que les bandes « indisciplinées et déguenillées du gascon hé- « rétique eussent heur et joie devant les nom- « breuses armées catholiques, confortées par « les bénédictions du Saint-Père. »

Hâtons-nous d'ajouter qu'à peu d'exceptions près les uns et les autres étaient mus par des intentions loyales, et dirigés par des vues dés-

intéressées; mais les préjugés étaient si profondément enracinés dans les cœurs, les prédications avaient été si furieuses depuis l'horrible tragédie de Blois, que l'on avait crue conseillée par les huguenots, que de très-bons Français et d'excellents royalistes croyaient remplir leurs devoirs de gentilshommes et de chrétiens, soit en faisant à Henri de Navarre une condition *sine quâ non* de son abjuration avant de tirer l'épée et de déployer la bannière pour lui, soit en le quittant tout à fait pour aller rejoindre monseigneur de Mayenne, le dernier de ces trois Guises que la bourgeoisie, le peuple et beaucoup de noblesse, regardaient comme les boulevards de la foi catholique en péril.

Ainsi que nous l'avons dit, la journée s'était passée tristement pour le nouveau roi, qui, de minute en minute, apprenait une défection momentanée ou définitive, et voyait, des fenêtres de l'hôtel du Tillet, s'éclaircir les rangs de l'armée royale campée sur les hauteurs de Saint-Cloud.

Vers le soir cette armée se trouvait réduite à quelques centaines d'hommes, sans compter les Suisses qui avaient fait dire à Henri de Navarre qu'ils lui seraient fidèles, *tant que les*

diables ne danseraient pas dans son escarcelle vide[1].

Navré de tant d'aveuglement et révolté d'une si noire ingratitude, car parmi les seigneurs qui abandonnaient la cause du roi, beaucoup se disaient ses amis et avaient été ses obligés, Henri ne perdit pas un seul instant la confiance et le courage dont il avait déjà donné tant de marques dans les nombreuses épreuves de sa vie. Fort de son droit et soutenu par la loyauté de ses intentions paternelles touchant le nouveau peuple que la Providence, dans ses impénétrables décrets, rangeait sous son sceptre qui n'était encore qu'une épée, celui que l'histoire a qualifié de *grand* et que la mémoire du peuple appelle encore le *bon*, prit la résolution d'entrer en campagne dès le lendemain, avec le petit nombre d'amis dont la fidélité n'avait pas encore chancelé, et de profiter de la conviction où ses adversaires devaient être de son découragement, pour frapper quelque grand coup qui donnât la me-

[1] C'était un préjugé populaire de cette époque que le démon prenait domicile dans la bourse des pauvres gens pour y tenir la place des écus, d'où est venue peut-être l'expression de *tirer le diable par la queue*.

sure de ce que ses amis et ses ennemis devaient désormais attendre de lui.

Il est huit heures du soir; l'ombre qui, depuis quelques instants déjà, a envahi la vallée au fond de laquelle coule la Seine, commence à envelopper aussi les hauteurs de Saint-Cloud, Ville-d'Avray et Meudon, et quelques étoiles se montrent, çà et là, à travers le feuillage des grands arbres qui couronnent la chaîne de collines situées au couchant de Paris. Le ciel n'a pas un nuage, l'air est vif et léger : c'est une de ces soirées où le calme profond et serein de la nature forme un contraste frappant avec les grandes agitations humaines.

On entend dans le lointain, d'un côté, les rumeurs prolongées de la grande cité rebelle où l'on célèbre avec une joie bruyante et coupable l'héroïsme du moine fanatique dont le poignard a tué le roi, et, de l'autre, les roulements toujours plus affaiblis des tambours du dernier corps de l'armée royale qui a abandonné la cause de Henri de Navarre, devenu souverain légitime, pour aller s'enrôler sous les bannières de Mayenne, chef de la Ligue depuis la mort de son frère Henri de Guise.

Un homme, dont la silhouette accentuée se détache dans le vide lumineux de la fenêtre

d'une chambre éclairée de l'hôtel du Tillet, semble prêter une oreille attentive à ces lointaines rumeurs de natures si différentes, et de temps en temps on le voit s'éloigner de son poste d'observation pour marcher à grands pas dans l'appartement, au fond duquel se tient, immobile et debout, dans une attitude respectueuse, un autre personnage, évidemment d'un rang inférieur, en costume de sergent de bataille, grade subalterne, mais important et honoré, qui n'a pas d'équivalent dans les armées modernes.

L'un de ces hommes est Henri de Navarre, reconnu depuis la veille roi de France par Henri de Valois mourant; l'autre est le sieur Guy d'Hermay, compagnon d'armes et secrétaire du vaillant prince qui va commencer à guerroyer pour conquérir son royaume.

— Il tarde bien à venir, dit le roi en quittant la fenêtre qui lui servait de poste d'observation, pour faire un nouveau tour dans l'appartement.

— C'est vrai, sire, mais votre impatience ne vous fait-elle pas trouver les minutes un peu longues? répondit Guy d'Hermay.

— Ventre-saint-gris, mon compère, on serait impatient à moins! Quelle rude journée

pour un batailleur de mon espèce ! n'avoir eu qu'à lutter contre des intrigues, qu'à déjouer des machinations... Décidément, mon ami, ce métier ne me va pas.

— Votre Majesté s'en est cependant acquittée en maître consommé, et m'est avis qu'elle sera avant peu aussi habile à démêler les ruses de la politique de ses adversaires, qu'à prévoir sur les champs de bataille les stratagèmes de ses ennemis.

— Il le faudra bien, reprit le roi d'un ton de regret, puisque les événements me condamnent à faire le larron pour contreminer les friponneries de messieurs de la Ligue... Mais la Curée ne vient pas, poursuivit le roi après un silence de quelques secondes, employées par lui à prêter l'oreille aux bruits du dehors, autres que ceux dont nous avons précédemment parlé; m'aurait-il aussi abandonné celui-là ? murmura Henri avec un accent mélancolique et un peu amer.

— Lui, sire? s'écria Guy d'Hermay. Il en est incapable ! et plutôt que de douter de lui, je douterais, je crois, de moi-même. Votre Majesté sait cependant...

— Tu as raison, mon ami, interrompit le roi d'un ton jovial et affectueux, d'autant plus

raison, ajouta-t-il en se penchant en dehors de la fenêtre pour regarder dans la rue, qu'il me semble reconnaître le pas de la Curée. Est-ce toi, Curée? continua Henri en élevant la voix?

— Oui, sire, répondit-on du dehors.

— Eh bien! dépêche, car nous sommes pressés.

Quelques instants après le pas qu'on avait entendu dans la rue résonna dans l'intérieur de l'hôtel, et la porte de la chambre s'ouvrant livra passage à un homme de guerre.

II

Le message.

A l'époque dont nous parlons, Gilbert Filhet de la Curée, simple gentilhomme bourguignon et capitaine des chevau-légers du roi, était un homme d'une trentaine d'années environ, qui, ainsi qu'il le disait lui-même, ne se souvenait pas d'avoir jamais été autre chose que soldat.

Il prétendait être né dans une salade [1],

[1] Sorte de casque que l'infanterie portait à cette époque.

avoir eu pour hochet une lance, pour nourrice un reître et pour cheval de bois un fauconneau de bronze.

Il était grand, sec, mince, barbu, basané, balafré, couturé, avec un grand nez recourbé en bec d'aigle, des yeux largement ouverts et franchement hardis, une bouche démesurément fendue, qu'une arquebusade dans la joue droite faisait dévier un peu à gauche, et une large oreille, rouge comme celle de tous les hommes qui n'ont pas la patience pour vertu dominante.

La Curée était infatigable, vigilant, leste, adroit, d'une force musculaire prodigieuse et d'une singulière dextérité pour tous les exercices du corps en général, et pour ceux qui avaient rapport à sa profession en particulier.

Au moral, c'était l'honneur en personne, la loyauté incarnée, le dévouement poussé jusqu'au fanatisme, la bravoure arrivant jusqu'à la folie, tout cela avec la naïveté d'un enfant, la douceur d'une jeune fille et la simplicité d'un sauvage.

Il eût pu arriver de bonne heure aux plus hauts grades de l'armée, et cependant à sa mort il était encore capitaine des chevau-légers du roi, emploi auquel il était parvenu, par sa

valeur et prudhommie, peu de temps après son entrée au service.

Henri de Navarre, plus âgé que lui d'une quinzaine d'années, l'aimait d'une affection qui tenait à la fois de la tendresse du père et de l'amitié du compagnon d'armes. Il avait en lui une confiance sans bornes, le consultait dans toutes les circonstances graves ou délicates, et le chargeait parfois de missions qui excitaient l'envie des seigneurs d'un plus haut rang que la Curée, modeste gentilhomme, ainsi que nous l'avons indiqué.

Il va sans dire que de son côté la Curée professait pour le roi une sorte de culte qui allait jusqu'à l'idolâtrie et au fanatisme.

Dans vingt batailles le gentilhomme s'était jeté au-devant des coups qui menaçaient les jours du roi, et en mainte rencontre celui-ci était venu au secours de la Curée, lequel ne manquait jamais de se fourrer au plus épais des bagarres où il y avait de bons horions à donner et à recevoir.

Maintenant que nous avons fait connaître à peu près notre héros, reprenons notre récit.

Le roi, en voyant entrer le brave capitaine de chevau-légers, était allé à sa rencontre : ils ne s'étaient pas vus depuis la mort de Henri de

Valois, parce que le Béarnais avait dû donner tout son temps aux grandes mesures de la politique que lui commandaient les circonstances.

— Eh bien ! s'écria-t-il avec cette jovialité à laquelle sa bonhomie naturelle et la franchise de son visage donnaient tant de séduction, tu n'es donc guère pressé de venir saluer le roi de France et de Navarre ?

— Ma foi, sire, répondit la Curée, tant de gens ont tiré leur révérence à Votre Majesté depuis hier, que j'ai pensé qu'il y avait une autre manière de lui témoigner son contentement et son amitié : je me suis occupé de son service.

— J'aurais dû m'en aviser en te voyant venir si tard, reprit le roi en appuyant, avec la familiarité d'un frère d'armes, sa main sur l'épaule osseuse et robuste du capitaine. Eh bien ! voyons, qu'as-tu fait ?

— D'abord, sire, je me suis assuré que pas un chevau-léger de ma compagnie n'abandonnerait son poste, puis j'ai porté aide à Montalent, qui était bien empêché à retenir la sienne, laquelle avait déjà commencé à regarder du coin de l'œil du côté de M. de Mayenne.

— Ventre-saint-gris ! voilà une journée bien

employée, et si tous ceux qui se disaient mes amis naguère en eussent fait autant, je pourrais peut-être aller coucher au Louvre ce soir.

— Votre Majesté devrait toujours essayer, en profitant...

— J'y ai songé, interrompit le roi, mais au lieu de cela je compte partir demain pour la Normandie, où tu me précéderas, dès cette nuit, avec ta vaillante compagnie de chevau-légers.

— En Normandie, sire ! s'écrièrent à la fois la Curée et Guy d'Hermay avec l'accent d'une profonde stupéfaction.

— Sans doute, reprit le roi.

— Votre Majesté va donc aussi se réunir aux Ligueurs ? demanda la Curée.

— Par la virginité de ma cousine Élisabeth d'Angleterre, la plaisanterie est bonne ! fit Henri en riant aux éclats.

— Cependant, sire, Votre Majesté ne peut guère espérer, avec sa petite troupe, vaincre les trente mille hommes que M. de Mayenne a dans son camp de Neuville.

— C'est pour cela que je veux chercher du renfort dans les rangs mêmes de son armée, et parmi mes braves Dieppois, qui, je le sais, n'attendent que la vue de mon panache pour

se rallier à ma cause qui est celle de tous les bons Français.

— Eh bien ! que le roi me donne ses ordres, dit la Curée avec résolution.

— Tu vas d'abord rassembler ta compagnie avec le moins de bruit possible et tu te dirigeras vers la Normandie en suivant les routes de traverse. Chemin faisant tâche de ne pas rencontrer les ennemis, et si de fortune tu les rencontres, aie une fois dans ta vie le courage de ne pas engager la bataille.

— Votre Majesté me donne là une commission bien difficile, fit la Curée dont la physionomie s'était rembrunie subitement.

— Je le sais, reprit le roi, mais comme c'est de cette prudence que dépend le succès de ton entreprise, je suis sûr que tu n'y failliras pas. Tu conduiras ainsi ta troupe jusqu'à la forêt de Saint-Étienne près de Dieppe et tu la laisseras là sous la garde d'un de tes lieutenants.

— Et après, sire ?

— Après, tu feras en sorte, par surprise, déguisement ou autre manière, ceci te regarde, de pénétrer dans la place de Dieppe, et de parvenir jusqu'à M. de Chattes qui en est le gouverneur.

— Pour ce qui est de me déguiser, sire, je ne saurais jamais comment m'y prendre, car...

— Laisse ta rapière dans son fourreau, interrompit le roi, et du diable si l'on te reconnaît pour le capitaine la Curée.

Le capitaine se détourna pour cacher l'émotion que lui causait cette délicate et affectueuse louange du roi.

Celui-ci reprit.

— Arrivé près de M. de Chattes, que je tiens pour un loyal gentilhomme et un bon Français, tu ne lui dissimuleras rien de l'état fâcheux de mes affaires. Tu lui diras que la majeure partie des seigneurs de la cour du feu roi m'ont abandonné, sous prétexte de ma religion ; que de toutes les forces dont je disposais hier il ne me reste plus que quelques amis, mais avec eux, comme auxiliaires, Dieu et mon bon droit ; que je suis en grand péril, enfin, et que c'est justement pour eela que je viens à lui, comme au plus brave et au plus fidèle : s'il te fait bon accueil, comme je n'en doute pas, rien n'est encore perdu.

— Si M. le gouverneur de Dieppe, grommela la Curée entre ses dents, refuse d'obéir aux ordres du roi, mon maître et le sien... faudra-t-il...

Et le rude et vaillant capitaine, au lieu d'achever sa phrase, jeta un coup d'œil de travers sur la garde de son épée.

— Laissons ces violences à ceux qui n'ont pas foi dans la justice de leur cause, reprit Henri avec un calme plein de mansuétude, assez de sang coulera dans les luttes loyales des champs de bataille, sans que je charge encore ma mémoire de celui qui sera versé ailleurs par le zèle trop ardent de mes amis.

— Mais alors, sire, que devrai-je faire?

— Livrer M. de Chattes à sa conscience, et laisser au temps, qui remet chaque chose à sa place, le soin de l'éclairer.

— Mais il connaîtra les secrets du roi?

— Qu'importe, s'il est incapable de les trahir?

— Et si M. de Chattes est bien disposé, comme Votre Majesté l'espère? demanda la Curée.

— Tu lui diras de ma part qu'il ait incontinent à faire proclamer à son de trompe par la ville mon avénement au trône et mon dessein de venir dans ma détresse demander aide et secours à mes fidèles Normands. Cela fait, il armera autant de compagnies bourgeoises qu'il pourra en former avec les hommes de

bonne volonté qui se présenteront, veillera à ce qu'on fortifie la porte de la Barre et les approches du faubourg du Pollet, puis il attendra ma venue qui suivra de près la tienne, car je compte partir bientôt, demain peut-être.

La Curée fit un pas en arrière, comme un homme qui se dispose à prendre congé d'un supérieur.

— Attends, je te prie, un instant, dit le roi avec une sorte d'hésitation, j'ai encore quelque chose...

— A me prescrire?

— Non... à te demander.

La Curée prit une pose attentive, mais le roi garda le silence : il paraissait embarrassé ou triste.

Quelques instants s'écoulèrent ainsi ; enfin Henri sembla prendre tout à coup une résolution un moment combattue, et il dit avec une vivacité singulière.

— As-tu de l'argent?

— Non, sire.

— Eh bien! ni moi non plus.

— Je le sais : vos bons amis les Suisses n'en ont pas laissé à Votre Majesté.

— Alors comment solderas-tu ta troupe?

— C'est très-facile..... je ne la solderai pas.

— Et que dira-t-elle ?

— Ce qu'elle a déjà dit tout à l'heure quand jé la haranguais pour l'engager à rester fidèle à un vaillant prince qui n'a pas de quoi payer ses services pour le moment.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Elle a crié : VIVE LE ROI !

— Ventre-saint-gris, la Curée ! s'écria Henri, tu as de braves gens sous tes ordres, et ce sont des serviteurs tels qu'il les faut à un pauvre diable de monarque comme moi, dont le pourpoint a plus de reprises vers les coudes que de pistoles dans les poches. Viens me baiser, mon ami, et fais part de cette accolade à tous tes compagnons, que, Dieu aidant, je reverrai bientôt dans la fumée des mousquetades.

La Curée s'avança la larme à l'œil, car la bonté du roi l'avait profondément remué ; Henri, de son côté, fit un pas à sa rencontre, et le prenant par la tête avec une adorable familiarité, il le baisa brusquement sur les deux joues.

— Tu sais, lui dit-il, que tu dois mettre autant de soin à éviter les escarmouches avec messieurs de la Ligue, que tu en mets d'habitude à les chercher.

— Oui, sire.

— Tu n'as rien oublié de ce que je t'ai recommandé de faire savoir à M. de Chattes?

— Non, sire.

— Ah! encore une chose : je te supplie, mon ami, de maintenir la discipline la plus sévère parmi tes hommes. Qu'ils boivent, mangent et rigolent là où ils trouveront de quoi, rien de mieux ; mais pas de pillage, de vexations, d'insultes aux femmes...

— Même celles des Ligueurs? interrompit la Curée.

—Surtout celles-là, reprit le roi en riant, car elles crieraient plus fort que les autres, n'en eussent-elles pas envie au fond du cœur. Et maintenant, adieu pour tout de bon, mon brave la Curée. Laisse-moi quelques poulets vivants le long de ta route.

Quelques instants après cette conversation, le nouveau roi réunissait son conseil et lui faisait part de la résolution énergique qu'il avait prise de se mettre en campagne prochainement pour aller à la rencontre des Ligueurs, et leur prouver ainsi que le petit nombre de ses soldats ne le rendait pas plus timide. Quelques seigneurs, de ceux qu'on nommait les politiques, sorte de parti qu'on pourrait à la

rigueur comparer au juste milieu des dernières années de la restauration, combattirent le plan du roi, auquel ils conseillaient au contraire la voie pacifique des négociations; mais messieurs de Rosny, de Châtillon, de Termes et quelques autres, tous francs royalistes et plus habiles dans les joutes de l'épée que dans celles de la parole, soutinrent l'opinion du Béarnais, et il fut résolu qu'après la cérémonie des obsèques du feu roi, dont le corps devait être, le lendemain, transporté en grande pompe à Saint-Denis qu'occupait un détachement des troupes royales, on ferait une sommation à la ville de Paris d'avoir à ouvrir sur-le-champ ses portes à Henri IV, souverain légitime du royaume, et que cette sommation n'étant pas suivie d'effet, toute l'armée décamperait immédiatement pour prendre la route de la Normandie, en observant les mêmes précautions prescrites au capitaine la Curée, dont la compagnie allait ainsi former une espèce d'avant-garde.

Vers le milieu de la nuit, une colonne de trois cent cinquante à quatre cents chevaux descendait des hauteurs de Marly pour gagner la forêt de Saint-Germain en cotoyant la rive gauche de la Seine. Les hommes com-

posant cette troupe étaient en général tous de haute taille, admirablement bien montés sur des chevaux tirés du midi de la France, qui joignaient la vigueur à la légèreté, et ils semblaient vêtus et équipés avec une sorte d'uniformité qui n'existait pas encore dans les armées de cette époque, et dont celle de Henri IV, en particulier, ne donnait pas trop l'exemple.

Cette troupe était la compagnie de chevau-légers du capitaine la Curée, lequel, monté sur un courtaud bai brun, dont Henri lui avait fait présent après une escarmouche où son cheval avait été tué, marchait sur le flanc de la colonne, recommandant à chacun le silence, afin de ne pas donner l'éveil aux sentinelles de l'armée de la Ligue dont on entendait les : *Qui vive!* de l'autre côté du fleuve.

Au point du jour, la Curée et sa troupe avaient atteint les bois vers lesquels ils se dirigeaient, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre : il était permis dès lors de supposer qu'ils arriveraient sains et saufs à leur destination. Le brave capitaine fit savoir au roi par un paysan intelligent qu'il trouva sur son chemin, ces heureux débuts de sa périlleuse et difficile entreprise.

III

Les tentations.

Le quatrième jour après son départ de Saint-Cloud, la Curée arriva avec sa troupe aux environs de Pont-de-l'Arche, et suivant son habitude il s'établit à portée d'un village qui pouvait lui offrir quelques ressources en vivres pour ses hommes et en fourrages pour ses chevaux ; puis il envoya des patrouilles dans diverses directions, afin d'éclairer le pays, parce que les avant-postes de Mayenne ne devaient pas être très-éloignés.

En effet, un peu après le coucher du soleil, un des lieutenants de la compagnie, nommé Montgobert, vint dire à la Curée qu'ayant poussé une reconnaissance aux environs de la route de Rouen, il avait aperçu un rassemblement d'hommes et de chariots qu'il jugeait devoir être une partie de l'artillerie de Mayenne. Que les chefs de ce renvoi, ne soupçonnant pas qu'il pût y avoir des troupes du roi dans le pays, se gardaient fort mal, et qu'en conséquence rien ne serait plus facile, en profitant de l'obscurité de la nuit, que d'enlever toutes ces machines de guerre dont l'armée royale était fort mal pourvue, et de causer ainsi un notable dommage à l'ennemi, en même temps qu'on rendrait un immense service à la sainte cause du souverain légitime.

La Curée fit d'abord la sourde oreille, ce qui, en semblable occurrence, n'était guère dans ses habitudes. Mais Montgobert, convaincu que son chef l'avait mal compris, revint à la charge, et le vaillant capitaine, ne sachant plus comment expliquer une indifférence qui pouvait faire suspecter son courage et son dévouement, se tira pour le moment d'affaires, en disant qu'il voulait, avant de se décider à une chose aussi grave qu'une attaque de nuit

contre des troupes dont il ne connaissait pas la foree, voir les choses par lui-même.

Alors il enfourcha de nouveau son courtaud bai brun, intrépide animal non moins infatigable que son maître, et conduit par un des hommes qui venaient de rentrer au camp avec le lieutenant Montgobert, il se dirigea vers le lieu où celui-ci avait reconnu le détachement de l'armée des Ligueurs.

Parvenu sur le point culminant d'une hauteur boisée, il aperçut, en effet, à la clarté des dernières lueurs du crépuscule, une sorte de camp établi dans une prairie qui se trouvait à ses pieds. La Curée, qui était doué de cette vue perçante des hommes de guerre bien organisés, ne tarda pas à distinguer, en dépit de l'obscurité croissante, des pièces d'artillerie dételées, des hommes d'armes groupés, dans l'attitude de la sécurité ou du sommeil, autour de quelques feux mourants qui avaient sans doute servi à préparer le repas du soir, enfin toute l'apparence d'une troupe qui se croit à l'abri d'une surprise nocturne.

— Par l'épée du chevalier Bayard ! se dit la Curée à lui-même en dévorant des yeux le séduisant tableau qui s'offrait à ses regards, je n'aurai jamais une plus magnifique occasion

de jouer un bon tour à M. de Mayenne. Ces Ligueurs, sans doute gorgés de cidre et de *victuailles*, crieraient merci au premier coup de pistolet, et demain je pourrais écrire au roi que j'ai des canons à son service. Examinons cela de plus près : l'affaire en vaut ma foi bien la peine.

La Curée sauta lestement et résolûment à bas de son courtaud, rabattit par-dessus la tête de l'animal la bride dont il mit l'extrémité dans les mains du cavalier qui l'accompagnait, recommanda à celui-ci d'observer les plus grandes précautions pour ne pas se laisser voir à l'ennemi, et s'étant débarrassé de toutes les parties de son armure qui pouvaient le gêner, il se laissa couler le long d'un quartier de roc dans un taillis qui était immédiatement au-dessous de lui, et parvenu là il se mit à ramper, dans les épaisses et hautes fougères qui couvraient le sol, comme un chasseur qui va surprendre sa proie.

Pendant ce temps-là la nuit était tout à fait venue, mais la lune s'était élevée dans l'horizon, et ses rayons favorisés par une atmosphère d'une pureté admirable répandaient une lumière plus égale et plus nette que celle qui régnait quelques minutes auparavant.

Cette circonstance, qui devait être favorable aux investigations de la Curée lorsqu'il serait à même d'observer ce qui se passait, l'obligea pour l'instant à un redoublement de prudence, de sorte qu'il se rapprocha de préférence des parties du bois où le taillis était plus épais et les fougères plus hautes que partout ailleurs.

Il fut bientôt dans le cas de se féliciter de cet excès de précaution, car en passant à quelques pas d'une clairière sur laquelle les rayons de la lune donnaient en plein, il aperçut deux hommes d'armes qui causaient assez près de lui pour qu'il lui fût facile d'entendre leur conversation.

L'occasion était trop belle pour la laisser échapper : la Curée s'arrêta derrière un énorme buisson d'épines, et se mit à écouter de ses deux oreilles, lesquelles étaient aussi fines que sa vue était perçante.

Aux premières paroles qui arrivèrent à elles un peu distinctement, il tressaillit de tous ses membres, sembla chercher machinalement une arme quelconque à sa ceinture, et se replia sur lui-même comme un tigre prêt à s'élancer sur sa proie.

Mais presqu'aussitôt il se remit et reprit la pose attentive d'un homme qui écoute : les

deux interlocuteurs se trouvaient en ce moment arrêtés à quelques pas de lui.

Celui dont la voix avait causé une vive et subite émotion à la Curée disait à l'autre :

— Je ne sais en vérité à quoi pense M. de Mayenne de laisser ainsi son parc d'artillerie entre son armée et celle commandée par le Valois et ce *parpaillot* de roi de Navarre.

— Il est certain que ce serait une imprudence inouïe si nous ne nous attendions pas d'un moment à l'autre à apprendre que le Valois est allé régler ses comptes avec le diable, car, dans ce cas, il y aura un tel désordre là-bas qu'on ne songera guère à venir nous enlever ici.

— Mais le coup peut manquer ?

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que madame de Montpensier dirige tout, et vous savez que c'est une commère qui *s'y* entend : on assure qu'elle a trouvé l'homme dont elle avait besoin.

— Eh bien ! je vous accorde qu'on parviendra à se débarrasser du Valois; mais il nous restera encore le Béarnais qui voudra jouer le roi de France, et de celui-là, gascon rusé, brave et tenace, il ne sera pas aisé de se défaire.

— C'est vrai, mais, Dieu soit loué, il est huguenot, et il faut espérer que peu de bons catholiques voudront guerroyer pour lui.

— Ne vous y fiez pas, Pisani ; ce huguenot est passé maître dans l'art de gagner les cœurs, et moi qui vous parle, moi qui le hais, quand je l'aperçois sur un champ de bataille, je vais toujours du côté où il n'est pas, parce que je sens que si nos regards se rencontraient je passerais incontinent sous sa bannière.

— C'est singulier... et moi aussi, répondit l'autre, et j'en connais bon nombre dans notre armée qui sont de même. Aussi s'il était jamais roi...

— Ah ! sans toute cette huguenoterie qui l'entoure, ce serait peut-être un grand bonheur pour la France ! Mais il ne faut pas songer à cela.

— Ainsi vous croyez qu'il n'y a pas de nécessité de nous garder mieux que nous ne faisons depuis deux jours que nous sommes ici.

— Pas pour le moment du moins.

— Cependant cette province...

— N'est pas ligueuse, j'en conviens : mais M. de Mayenne la tient en bride, et, d'ailleurs, que pourraient faire des bourgeois et des manants contre nos hommes bardés de fer ? Je ne

redouterais qu'une surprise d'un hardi compagnon comme la Curée ou quelque autre de son espèce ; mais tous ceux-là sont loin.

— A votre place, Navailles, j'écrirais toujours à M. de Mayenne pour lui demander deux ou trois compagnies de piquiers avec lesquels nous pourrions former quelques postes avancés.

Au nom de Navailles la Curée avait encore tressailli, mais il s'était remis presque aussitôt, et de nouveau il écoutait avec une attention toujours croissante.

— Je suivrai votre conseil, Pisani; mais, dans tous les cas je crois bien que pour cette nuit nous pouvons encore dormir très-tranquilles.

— Ce doit être aussi l'avis de nos compagnons d'armes : regardez notre camp ; il est morne et silencieux comme un cimetière.

— J'ai envie d'aller éveiller quelques hommes : cela n'a en vérité pas de raison de se garder aussi mal. Il suffirait d'une demi-douzaine de maladrins pour nous enlever nos canons, le trésor de l'armée, et, ce qui serait plus fâcheux que tout cela, ma maîtresse.

— Fâcheux pour vous, mais pour la sainte Ligue?

— Oh! la Ligue n'y perdrait guère, car Corisande est une enragée royaliste.

— Où l'avez-vous logée depuis que nous sommes ici?

— Dans cette petite maison blanche que vous voyez sur notre gauche : tenez, cette fenêtre qui vient de s'éclairer subitement est tout juste celle de son logis.

— Et quand devez-vous vous marier?

— Quand la paix sera faite, hélas! ce qui pourrait bien tarder un peu longtemps. Je la presse tant que je peux d'en finir; sa mère, qui est ma tante, comme vous savez, et qui ne nous quitte jamais, la presse aussi : rien n'y fait : elle répond que mieux vaut rester fille que de se marier pour devenir veuve le lendemain.

— Et vous, vous n'êtes pas de cet avis?

— Non, certes, car un jour de bonheur est toujours une bonne chose; mais Corisande est une petite têtue... Enfin, si le Valois s'en va dans l'autre monde de façon ou d'autre, la guerre finira peut-être, et alors, mon cher Pisani, vous comprenez...

La Curée n'en put entendre davantage, car les deux interlocuteurs continuèrent leur conversation en s'éloignant dans la direction de

leur camp, autour duquel on voyait quelques habitations, et parmi elles, celles dont le Ligueur nommé Navailles avait parlé.

Le vaillant et prudent capitaine attendit quelques instants, puis il reprit sa course à quatre pattes dans les broussailles, et il arriva ainsi jusqu'à la lisière du taillis qui bordait la prairie dans laquelle campait, sous la garde de Dieu plus que sous celle des hommes, la petite troupe qui escortait l'artillerie et le trésor de M. de Mayenne.

Là il se redressa avec précaution, écarta doucement les branches qui masquaient sa vue, introduisit avec l'adresse d'un vieux loup rompu à toutes les ruses de la maraude sa tête dans l'ouverture qu'il avait faite, et se mit à examiner attentivement ce qui se passait.

Il y avait une seule sentinelle du côté opposé de la prairie, que longeait la grande route de Rouen à Paris. Cette sentinelle se tenait immobile à l'angle d'une haie, appuyée sur sa pertuisane que l'on voyait reluire à la clarté de la lune.

C'était, dans tout le camp, le seul homme qui fût sur ses pieds, et encore avait-il l'air de dormir debout.

Au centre de la prairie on avait réuni les

canons, bombardes, fauconneaux et autres engins de guerre, puis les chariots qui portaient la poudre et les munitions, et, enfin, un grand fourgon en forme de cercueil, verrouillé et cadenassé, que la Curée supposa devoir contenir les quadruples espagnoles, dont était composé, disait-on, le trésor de la Ligue.

Là, personne ne veillait. Les chevaux dételés broutaient à quelque distance, et les hommes d'armes, cavaliers, piquiers, bombardiers, carabins et autres dormaient çà et là, groupés ou isolément, qui à côté d'un feu éteint, qui sur une botte de paille, qui roulé dans son manteau ou dans une couverture volée, qui, enfin, sans précaution la tête sur une pierre et les pieds dans une flaque d'eau.

— Mais tous ces gens-là sont fous, grommela la Curée ; fous ou traîtres, reprit-il, car on ne peut supposer qu'ils ignorent à ce point les règles les plus simples de l'art de la guerre.

« Voyons, pensa-t-il après avoir examiné de nouveau, avec cinquante hommes conduits par Montgobert on enlèverait tout cela en un seul tour de main et pendant que je ferais conduire cette prise au roi, qui doit être en mar-

che en ce moment pour venir nous joindre, moi je continuerais ma route pour Dieppe.

« Nous n'avons pas d'argent, et nous en aurions... l'argent de nos ennemis.

« Nous sommes pauvres en canons, et nous deviendrions riches... toujours au détriment de nos ennemis.

« Ce serait absolument comme si le profit était double.

« Oui, mais d'abord je désobéirais à mon maître.

« Puis ensuite je donnerais l'éveil à M. de Mayenne, qui, se doutant que le roi vient en Normandie pour s'y recruter, enverrait son armée pour lui barrer le passage. La Curée, mon ami, pas de bêtises. Laisse ces gens-ci dormir tranquilles pour cette nuit; tu les retrouveras une autre fois quand ils auront les yeux ouverts et la dague au poing. C'est cependant dommage... »

Comme cette pensée de regret se formulait dans l'esprit du capitaine, son regard, qui errait à droite et à gauche, rencontra la fenêtre éclairée de la petite maison blanche, dont nous avons parlé.

Cette fenêtre était au rez-de-chaussée et n'avait pas de rideaux.

— Tiens, se dit en lui-même la Curée, je serais assez curieux de savoir comment est la fiancée de ce misérable Navailles. Puisqu'elle est si bonne royaliste j'ai le droit de la connaître.

La Curée examina le terrain et il reconnut qu'en se coulant de buisson en buisson il pourrait gagner sans risquer d'être découvert un endroit d'où il lui serait facile de voir ce qui se passait dans la chambre où l'on apercevait de la lumière.

Il se remit donc en marche.

Moins de deux minutes après il se trouvait juste au point d'où, selon son calcul, sa vue devait pouvoir plonger dans la maison, alors il se redressa et se mit à regarder.

Une femme, dont la taille élancée et souple annonçait de la jeunesse et de l'élégance, était en face de lui, lui tournant le dos.

Elle fit un léger mouvement et la Curée découvrit un peu de son profil.

Elle se retourna tout à fait, et montra en plein son visage qu'éclairaient deux bougies posées sur le haut d'un bahut.

La Curée posa vivement sa main droite sur les yeux, comme pour se cacher une vision pénible, et sa main gauche sur sa bouche

comme pour étouffer un cri de douloureuse surprise.

— Damnation! s'écria-t-il d'une voix sourde mais terrible dans son accent étouffé, c'est la fiancée de ce monstre de Navailles ! La seule femme que j'aie jamais aimée... Ah! le roi dira ce qu'il voudra, mais cette nuit même...

Et la Curée, se retirant avec précaution, regagna aussi vite que possible l'endroit où il avait laissé son courtaud et son compagnon.

IV

La maison blanche.

Pendant que le pauvre la Curée, qui venait de faire une assez triste découverte, regagnait de toute la vitesse de son courtaud l'endroit où il avait laissé sa troupe, une scène dont il eût peut-être tiré quelque consolation, s'il avait pu en être témoin, se passait dans la chambre de la petite maison blanche, où il venait de reconnaître, ainsi qu'il l'avait dit lui-même, dans le trouble causé par sa sur-

prise, la seule femme qu'il eût jamais aimée.

Cette femme était Corisande de Glanne, charmante jeune fille, qui, avant les barricades de 1588, passait à bon droit pour la plus spirituelle, la plus jolie et la plus sage de toutes les demoiselles qui composaient l'essaim de beautés aristocratiques que Catherine de Médicis, mère du roi, et Louise de Vandémont, sa femme, aimaient à voir à leur cour.

Corisande était, en outre, par sa fortune, ses alliances et le crédit dont jouissait sa mère, la comtesse douairière de Glanne, un des plus grands partis de France.

Demandée en mariage par les plus nobles seigneurs de la cour, elle était encore fille quoiqu'elle eût vingt ans passés; mais nous ajouterons que, depuis dix-huit mois environ, elle était fiancée à Amaury de Navailles, son cousin germain.

Corisande ne ressentait pas d'amour pour Amaury; en l'étudiant de près il n'eût peut-être même pas été très-difficile de découvrir qu'elle avait un certain éloignement pour lui; mais comme elle adorait sa mère, qu'elle était fille soumise et bien élevée, et que tout en n'ayant pas d'amour pour son cousin, elle n'en éprouvait pas non plus précisément pour un

autre, elle s'était décidée à être marquise de Navailles, à la seule condition que son mariage ne se ferait qu'après la pacification du royaume.

Or, il était arrivé que, depuis cette condition offerte par Corisande, et acceptée par Amaury qui voulait ce mariage, et par la comtesse de Glanne, dont il avait toujours été le rêve chéri et caressé, les affaires publiques s'étaient fort embrouillées, d'abord par la journée des barricades à Paris, ensuite par la sanglante tragédie de Blois, de sorte que la paix semblait chaque jour plus problématique, et par conséquent l'union des deux cousins plus éloignée.

Tous ces retards inquiétaient vivement Navailles, que ne rassuraient pas d'ailleurs les secrètes dispositions de sa cousine à son égard; et comme il avait une très-grande influence sur l'esprit de sa tante, excellente femme, mais bornée et obstinée, il était parvenu à lui faire entendre qu'elle et sa fille couraient de sérieux dangers à Paris, en proie aux horreurs de la guerre civile et menacé d'un sac par les troupes royales campées à Saint-Cloud; qu'ainsi elles n'avaient rien de mieux à faire que de se mettre sous la protection de l'armée

de M. de Mayenne en marche vers la Normandie, jusqu'à ce qu'elles pussent gagner, sûrement, à l'extrémité de cette province une de leurs terres, où se trouvait un vieux château du moyen âge, avec murailles, créneaux, mâchecoulis, herses et ponts-levis, qui leur offrirait un asile dans lequel elles pourraient attendre des temps plus paisibles, à l'abri de tous les dangers du moment.

Corisande, qui n'aimait pas son cousin et aimait Paris, qui, en sa qualité de bonne royaliste, aurait donné tout au monde pour assister à la rentrée du roi dans sa capitale rebelle et vaincue ; que de plus, toutes les jongleries, processions, prédications, protestations, publications et réunions de la Ligue divertissaient bien davantage que la perspective d'une campagne en litière à la queue d'une armée dont elle ne partageait pas les opinions ; Corisande, disons-nous, avait combattu énergiquement la résolution de sa mère. Elle soutenait, avec beaucoup de raison, que, péril pour péril, mieux valait encore se trouver dans une ville prise d'assaut, qu'au milieu d'une armée qu'une bataille perdue pouvait mettre en déroute ; qu'il était d'ailleurs inconvenant, choquant qu'elle, jeune fille, eût l'air

de suivre son fiancé, comme s'il était déjà son mari, et qu'un camp, en définitive, n'était pas un asile décent pour deux femmes.

Tout cela était fort sensé ; mais madame de Glanne avait pris son parti, donné ses ordres, et outre qu'elle tenait beaucoup à ce qu'elle croyait ses idées, elle était par-dessous main excitée à la persistance par son neveu Amaury, lequel se flattait qu'une fois dans le camp des Ligueurs, Corisande, pour sauver l'inconvenance de cette situation, consentirait à l'épouser sur-le-champ.

L'événement n'avait pas encore donné gain de cause à ce calcul, comme on a pu l'apprendre par la conversation de Navailles et de Pisani, que nous avons rapportée à la fin du chapitre précédent. Navailles y travaillait cependant de tout son pouvoir, admirablement servi en cela qu'il était par sa position de commandant de l'artillerie de Mayenne, avec laquelle, pour plus de sûreté, marchait la litière de sa tante, tantôt au centre, tantôt à l'arrière-garde de l'armée des Ligueurs.

Racontons maintenant ce qui s'était passé dans la chambre éclairée de la maison blanche après la retraite de la Curée.

Corisande, ce que le brave capitaine n'avait

pas remarqué dans son émotion, s'y trouvait avec sa mère, et peu d'instants après, Navailles, ayant quitté Pisani, était venu les trouver, ce qu'il faisait plusieurs fois par jour, quand les devoirs de sa profession le lui permettaient.

— Il y a de grandes nouvelles aujourd'hui, mesdames, leur dit-il en entrant.

— Ah! voyons! s'écria la comtesse de Glanne, avec cet empressement niais des personnes curieuses et désœuvrées.

— Vous allez nous apprendre pour la vingtième fois, mon cousin, que la paix est signée, ajouta Corisande avec une raillerie un peu dédaigneuse, bien qu'évidemment bienveillante au fond; tâchez donc, mon cher Amaury, de nous inventer quelque chose de neuf, continua-t-elle avec une petite moue moqueuse adorable.

— Si vous n'êtes pas satisfaite aujourd'hui, ma cousine, vous serez en vérité bien difficile.

— Eh bien! qu'est-il arrivé? demandèrent à la fois la mère et la fille.

— Le plus grand de tous les événements... Henri de Valois...

— Dites le roi de France, mon cousin.

— Soit, reprit Navailles, je lui contesterai d'autant moins ce titre à présent qu'il ne reste plus qu'à l'inscrire sur sa tombe.

— Quoi ! il serait...

— Mort, ma cousine.

— Et comment ?

— D'un coup de couteau.

— Un coup de couteau ! Miséricorde ! Nomme-t-on l'assassin ? demanda madame de Glanne.

— Non, ma chère tante ; mais le fait paraît positif.

— Voyons, mon cousin, dit Corisande, contez-moi de quelle manière vous l'avez appris ; car je voudrais pouvoir douter encore de cet exécrable forfait : que deviendra ce malheureux pays s'il se met à tuer ses rois ?

— Ma cousine, je vous jure que ce que je vais vous dire est pour moi l'exacte vérité ; maintenant si celui de qui je les tiens m'a trompé, ce ne sera pas ma faute : écoutez-moi donc.

Madame de Glanne et sa fille, qui travaillaient tous deux à un grand métier à tapisserie, piquèrent leurs aiguilles dans le canevas et prirent une pose attentive ; Amaury s'installa sur un petit escabeau qu'il venait d'avancer près d'elles, puis il dit :

— Il n'y a pas de cela plus d'un quart d'heure, que, m'étant aperçu que notre camp n'était pas bien gardé, je voulus du moins m'assurer de la vigilance d'un de nos gens, placé en sentinelle près de la route de Rouen à Paris. J'allai près de cet homme, et pendant que je causais avec lui, je crus entendre à peu de distance le bruit cadencé du galop d'un cheval et le tintement de quelques grelots. L'idée me vient aussitôt que ce pouvait bien être un courrier, porteur de nouvelles importantes pour M. de Mayenne, et tout naturellement je m'avançai à sa rencontre pour le questionner, ce que je fis en effet dès qu'il fut à portée de m'entendre, c'est-à-dire avant qu'il m'eût rejoint. Comme je le craignais, il ne voulut pas s'arrêter, mais, en passant, il me cria du haut de son cheval : *Courrier du duc d'Épernon. Je porte à M. le gouverneur de Dieppe la nouvelle de la mort du roi, lequel a été assassiné le premier de ce mois par...* je ne pus en entendre davantage, car l'homme commençait à être loin.

— Cela paraît vrai, dit tristement Corisande, et c'est un affreux malheur pour la France.

— Dieu l'a puni d'avoir fait massacrer M. de

Guise, ajouta à demi-voix madame de Glanne, qui était royaliste par sentiment et Ligueuse par peur. Enfin, ajouta-t-elle, cela fera peut-être finir la guerre; alors, mes enfants, vous pourrez vous marier.

— C'est ce que j'ai pensé tout de suite, dit à son tour Amaury en rapprochant son escabeau de la chaise à haut dossier sur laquelle sa cousine était assise.

— Ainsi, riposta Corisande, vous ne voyez qu'une chose dans ce tragique événement, c'est qu'il avancera l'époque de notre mariage?

— Ma foi oui, ma cousine!

— Eh bien! mon cousin, moi qui suis moins pressée que vous de goûter les joies de ce qu'on appelle une union bien assortie, je vois encore autre chose dans le meurtre du roi de France, à qui Dieu fasse paix.

Et Corisande se signa dévotieusement.

— Je devine : les prétentions de Henri de Navarre à hériter du sceptre de Henri de Valois, repartit Navailles dédaigneusement, mais qui pourrait les prendre au sérieux?

— D'abord moi, mon cousin, riposta Corisande vivement, car j'appelle droits ce que vous appelez prétentions. Aussi, ne vous en

déplaise, tout commandant de l'artillerie de M. de Mayenne que vous êtes, je crierai devant vous : *Le roi Henri III est mort, vive Sa Majesté Henri IV!*

— Corisande, ma fille, prenez garde de nous compromettre, s'écria madame de Glanne en jetant un coup d'œil inquiet sur la fenêtre toute grande ouverte, ne saurez-vous donc jamais, petite étourdie, attendre quel est décidément le vainqueur avant de vous prononcer?

— Non, ma mère, je ne saurai jamais cela, et j'en remercie Dieu du fond de mon cœur.

— Est-ce sérieusement, ma cousine, que vous regardez Henri de Bourbon comme le légitime successeur de Henri de Valois? demanda Navailles qui paraissait confondu de l'audace de la jeune fille.

— Mais sans doute.

— Un coureur d'aventures! un petit cadet de Gascogne qui n'a pas un sou vaillant!

— Tout beau, mon cousin : ce coureur d'aventures est un gagneur de batailles; ce cadet de Gascogne descend de saint Louis beaucoup plus sûrement que vos Lorrains ne descendent de Charlemagne; et quant à sa pauvreté, elle est à mes yeux un de ses plus beaux

titres à l'estime des gens de bien et à l'amour des gens de cœur.

— En vérité, ma cousine ? et me direz-vous pourquoi? vous savez que j'aime à m'instruire.

— Si vous tenez absolument à être instruit en cette circonstance, Amaury, allez regarder dans le fourgon qui porte le trésor de M. de Mayenne, dont la garde vous est confiée ; et en le voyant rempli jusqu'au cadenas de l'or de l'étranger, vous comprendrez peut-être, sans que j'aie besoin de vous humilier en vous le disant, pourquoi la pauvreté de Henri de Bourbon est glorieuse à mes yeux.

Navailles devint pâle de rage sous le coup acéré de cette épigramme qui frappait sa chère Ligue dans l'endroit le plus sensible.

— Votre Henri de Bourbon est un hérétique ! s'écria-t-il en se levant furieux.

— Il se convertira, j'en suis certaine, quand les catholiques ne prêcheront plus le poignard d'une main et le crucifix de l'autre.

— Un excommunié ! s'écria de nouveau Navailles en parcourant la chambre à grands pas.

— Le saint-père lèvera la sentence quand il sera bien convaincu que cela est nécessaire pour

la tranquillité du beau royaume de France.

Navailles s'arrêta en face de sa cousine, croisa les bras et la regarda avec une sorte d'affection : il paraissait sinon plus calme du moins très-résolu à se vaincre si cela lui était possible.

— Voyons, ma belle fiancée, dit-il après quelques instants de silence, permettez que je vous demande une seconde fois si c'est bien sérieusement que vous parlez.

— Le plus sérieusement du monde, Amaury : Henri de Bourbon est mon roi si Henri de Valois est mort : cela vous semble-t-il suffisamment clair?

— Cela ne l'est que trop, ma cousine... Ainsi je serai dans un camp et vous dans l'autre?

— Il ne tiendra qu'à vous que nous soyons dans le même.

— A la condition que je serai dans le vôtre?

— Cela va sans dire.

— Mais moi je ne veux pas servir votre Béarnais.

— Vous en êtes parfaitement le maître.

— Mon roi c'est maintenant le cardinal de Bourbon.

— Libre à vous, mon cher cousin. Le mien est Henri IV.

— Dont la France ne voudra pas.

— C'est ce qu'il faudra voir.

— Toute la nation va se soulever contre ses prétentions.

— Elle est depuis quelques années assez folle et assez aveugle pour cela ; mais lui aura son bon droit et son épée.

— Quoi ! encore la guerre civile?

— Vous qui parlez, ne la faites-vous pas depuis un an après l'avoir fomentée pendant vingt ?

— Et vous persisterez toujours à ne pas vouloir m'épouser que la guerre ne soit terminée ?

— J'y persiste plus que jamais, maintenant que je sais que nous serons encore plus ennemis que par le passé : j'ai bien assez du spectacle de la guerre civile dans mon pays sans l'avoir encore dans mon ménage.

— Corisande, ma fille, ne parlez donc pas ainsi, dit d'une voix suppliante et désolée la bonne et faible comtesse de Glanne, qui avait écouté avec une anxiété toujours croissante la discussion des deux cousins, qu'elle n'avait vus depuis longtemps aussi animés. Il sied mal à une demoiselle de s'occuper ainsi de politique, mon enfant, et vous oubliez trop souvent que

votre cousin sera un jour votre seigneur et maître.

— C'est au contraire, ma mère, parce que je ne l'oublie pas, que je veux que nous soyons d'accord avant de nous marier.

— Le moyen si personne ne cède, et si vous, ma fille, qui devriez...

— Écoutez, ma mère, interrompit Corisande d'un ton grave et en se levant comme si elle voulait donner plus d'autorité à ses paroles par une attitude plus imposante, aussi bien puisque les circonstances sont critiques à ce qu'il paraît, je me décide à vous parler sans détour, et à vous dire que je ne serai jamais la femme d'un gentilhomme, dont l'épée si vaillante qu'elle soit ne combat pas pour la défense de son souverain légitime.

La comtesse de Glanne se leva à son tour, mais on voyait facilement que c'était plutôt par surprise et anxiété que par résolution de caractère.

Le visage de Navailles s'altéra de nouveau, et exprima la fureur mêlée à la stupéfaction : c'était la première fois que sa fiancée s'exprimait aussi nettement en sa présence.

— Ainsi, ma cousine, dit-il en faisant un signe pour indiquer à sa tante qu'il désirait

parler le premier, pour obtenir votre main il faut commencer par se déshonorer.

— Il faut au contraire rentrer dans le chemin de l'honneur, quand on a été assez malheureux que d'en sortir, répondit Corisande, dont les joues se couvrirent d'une ardente rougeur, car elle sentait vivement ce qu'il y avait d'injurieux dans les paroles d'Amaury. Mon cousin, continua-t-elle, si je ne me suis point exprimée aussi positivement jusqu'à ce jour que je viens de le faire en ce moment, c'est que j'avais été témoin que les événements plus que votre volonté et vos inclinations naturelles vous avaient attiré dans le parti de la Ligue, et que je comprenais qu'un gentilhomme ne doit pas quitter légèrement une cause, même quand c'est légèrement qu'il l'a embrassée; mais aujourd'hui un fait nouveau se produit et c'est, ce me semble, une occasion favorable pour revenir honorablement sur le passé. Si l'on veut proclamer roi un vieillard qui n'a aucun droit au trône, dites hardiment que vous n'entendez pas prêter le secours de votre vaillante épée à cette violation de la plus vieille et de la plus sainte loi de notre antique monarchie. Faites, si vous le voulez, vos réserves sur l'article de la religion de Henri de Bourbon,

mais reconnaissez-le provisoirement pour votre souverain légitime, et rompez sans retour avec ces princes ambitieux et cette bourgeoisie tracassière et fanatique, qui tourmentent la France depuis tant d'années. Consentez à faire cela, Amaury; faites-le loyalement, hautement, sans regarder de côté ou en arrière pour chercher un faux-fuyant, et je deviendrai votre compagnon pour vous suivre partout où vous voudrez.

— Même dans le camp du Béarnais, n'est-ce pas? balbutia le comte de Navailles qui paraissait terrifié.

— Et pourquoi non, mon cousin? m'estimez-vous donc si peu qu'il vous soit venu à l'esprit que je doive redouter d'être à la cour d'un prince qui passe pour galant? Soyez en repos : je n'ai ni l'orgueil de croire que je pourrais attirer ses regards, ni l'humilité de craindre, si cela arrivait, qu'il y eût danger quelconque pour mon honneur. Mon royalisme qui, en ce moment, domine mon affection pour vous, Amaury, n'ira jamais cependant jusqu'à l'oubli de ma dignité.

Et Corisande, comme si elle n'avait plus rien à dire, se replaça tranquillement sur sa

chaise, et se remit à travailler, la tête penchée sur son métier à tapisserie.

La comtesse l'imita machinalement.

— Ma fille, lui dit-elle, vous ne pouvez faire ainsi la loi à votre cousin.

— Ma mère, qu'il ne m'épouse pas et il sera libre de rester Ligueur.

— Mais, ma fille, vous me désobéissez.

— Ce n'est pas en avoir le cœur bien marri, ma bonne mère ; mais pourquoi m'avez-vous faite si bonne royaliste ?

— Eh bien ! vous aurez un roi, petite obstinée ! seulement il s'appellera Charles au lieu de s'appeler Henri.

— Bagatelle, fit Corisande avec un doux et fin sourire.

Pendant ce petit colloque entre la mère et la fille, Navailles s'était remis à marcher dans la chambre, seulement il avait en ce moment l'air plutôt pensif qu'agité.

Il revint après quelques instants près du métier à tapisserie.

— Ma cousine, dit-il, je ne vous ferai pas l'injure de croire que tout ceci n'est qu'un jeu pour m'inquiéter ; je tiens donc pour sérieuses vos moindres paroles, et c'est très-sérieusement que j'y vais répondre.

Mademoiselle de Navailles inclina gracieusement la tête, en signe de consentement ou de satisfaction.

Navailles reprit.

— Vous mettez pour condition à notre mariage que j'abandonnerai le parti de la Ligue pour prendre celui du roi légitime, si toutefois la mort de Henri de Valois me permet d'envisager la question à un nouveau point de vue qui ne me donne pas l'apparence d'un déserteur.

— C'est précisément ce que j'ai dit, mon cousin, en ajoutant que ce roi légitime ne pouvait être que Henri de Bourbon.

— C'est comme cela que je l'ai entendu.

— Alors, mon cher Amaury, toute équivoque est impossible maintenant, vous pouvez donc parler.

— J'accepte la condition que vous me faites, ma cousine, avec la seule réserve que nous attendrons le temps nécessaire pour savoir si la nouvelle qui m'a été donnée est certaine.

— Rien de plus juste, mon cousin.

— Si le roi Henri III est mort, et que toute l'armée royale ait proclamé...

Amaury s'arrêta au milieu de sa phrase : il venait de s'apercevoir qu'elle allait formuler

trop nettement la pensée dont il voulait laisser une partie dans l'ombre.

— Enfin, vous comprenez? ajouta-t-il en se reprenant après quelques secondes de silence.

— Parfaitement, répondit Corisande en attachant sur lui un regard pénétrant et froid comme la lame d'un poignard; nous attendrons, mon cousin; et, pour ma part, en attendant, je broderai une écharpe blanche. J'espère que ce sera vous qui la ceindrez et je désire qu'il en soit ainsi. Ma bonne mère, êtes-vous contente?

— Mais, sans doute, mes enfants, puisque vous êtes d'accord. Et moi aussi je suis une très-bonne royaliste au fond, et si je me suis attachée à la Ligue, c'est qu'elle s'est formée d'abord pour défendre la royauté. Allons, Corisande ma mignonne, embrassez votre cousin, et que Dieu vous bénisse tous deux!

— M'est avis, ma mère, qu'il nous bénira tout aussi bien si nous ne nous embrassons pas, repartit la jeune fille, souriant et rougissant tout à la fois avec une délicieuse expression de malice et de modestie. Voilà ma main, Amaury, se hâta-t-elle d'ajouter gracieusement, c'est la seule faveur que le délai demandé par vous me permette de vous accorder.

Navailles prit d'une main tremblante le bout des doigts de sa cousine qu'il porta à ses lèvres contractées par la violence qu'il se faisait pour paraître calme, puis il salua respectueusement sa tante, et sortit de la chambre pour regagner son camp.

V

La maison blanche.

(Suite.)

— Vous l'aurez mécontenté, mignonne, dit la comtesse à sa fille quand le bruit des pas de M. de Navailles se fut perdu dans l'éloignement.

— Je le crois comme vous, ma mère, répondit Corisande, mais il fallait que cette glace fût rompue une bonne fois. Elle l'est, Dieu merci, et avec tout le respect que je vous dois, ma

bonne mère, vous me permettrez de vous dire que j'en suis bien heureuse.

— La belle nécessité de rompre une glace ! ne pouviez-vous donc, méchante enfant, laisser votre cousin tranquille dans le camp de M. de Mayenne jusqu'au jour où il pourrait changer de parti avec toute connaissance de cause ?

— Ne vous tourmentez pas, ma mère, c'est ainsi qu'il fera.

— Vous croyez ?

— J'en suis certaine : il ne m'a pas demandé pour un autre motif le temps de réfléchir.

— Eh bien, franchement il a raison : je ne connais rien de plus triste pour une femme que d'être mariée à un homme toujours prêt à se lancer dans les aventures.

— Moi, ma bonne mère, je connais quelque chose de plus triste encore pour une femme.

— Ah ! et quoi donc?

— D'être mariée à un ambitieux sans conscience et sans conviction, et c'est, je le crains bien, le sort qui m'est réservé.

— Quoi ! ma fille, vous supposez que votre cousin...

— Je n'en suis malheureusement que trop sûre, et je vous répète encore qu'il ne m'a

demandé deux jours de réflexion que pour savoir de quel côté soufflera le meilleur vent. Si l'opinion se prononce en faveur de Henri de Bourbon, il ira lui offrir son épée; si, au contraire, les manigances de la Ligue font élire un autre roi, et que la faveur publique s'attache à lui, votre neveu restera fidèle à ce parti qu'il n'a embrassé que parce qu'il a cru la cause de Henri de Valois perdue après la journée des Barricades.

— Mais, ma fille, tout cela n'est pas si mal; et, moi qui tiens à honneur de passer pour une très-bonne royaliste, je soutiens que le roi qui règne, qui est fort, qui est puissant, qui distribue les emplois, grades et dignités, est toujours le véritable.

— Ma mère, je ne suis pas aussi avancée en politique, répondit Corisande avec un profond sentiment de tristesse, évidemment éveillé par la douloureuse impression que lui causait le langage de sa mère, excellente femme pour laquelle elle avait une vive tendresse.

— Voyez-vous, ma chère enfant, reprit la comtesse, nous vivons dans un temps où il ne faut point avoir d'opinion tout à fait arrêtée. Souvenez-vous donc de tout ce qui s'est passé depuis quelques années, et jugez vous-même.

D'abord, les huguenots ont été au pinacle ; il n'y en avait que pour eux; on faisait assassiner traîtreusement M. de Guise, chef du parti catholique, et la cour ne se conduisait plus que par les conseils de M. l'amiral de Coligny, chef du parti réformé ; puis voilà qu'un beau jour tout change : on arquebuse M. l'amiral, à qui le roi était venu faire amitié peu auparavant ; on traque les huguenots et on les tue comme bêtes fauves ; bref, les Guises deviennent tout-puissants dans les conseils et dans les armées, et la royauté s'efface devant eux ; elle s'efface jusqu'à quitter la capitale pour se retirer à Blois. Là, on tue M. de Guise, comme on avait tué son père, on emprisonne ou on occit les autres membres de sa famille, et on vient mettre le siége devant Paris avec le secours de ces mêmes huguenots que l'on massacrait dix-sept ans auparavant. Eh bien ! ma fille, je soutiens que quand les choses varient de cette façon, les hommes sages doivent aussi varier comme elles, et je ne blâme point mon neveu de...

— Ce n'est pourtant point ainsi que se gouvernait mon père, interrompit Corisande. Zélé catholique, il a hautement protesté contre l'horrible boucherie de la nuit du 24 août

1572, ce qui ne l'a pas empêché de servir fidèlement le roi et son successeur tant qu'il a vécu. Et s'il vivait encore aujourd'hui, ma mère, je ne doute pas un seul instant qu'il n'allât trouver le Béarnais, sans s'inquiéter si son armée est plus ou moins considérable que celle de la Ligue, et s'il a plus ou moins d'argent dans son trésor que M. de Mayenne.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites là, ma fille, fit la comtesse en essuyant une larme, car le nom de son mari prononcé par Corisande l'avait vivement émue; mais voyez-vous, ajouta-t-elle en hochant tristement la tête, les hommes comme feu le seigneur votre père sont rares, ma mignonne.

— C'est pour cela, ma mère, que j'aurais mieux aimé attendre pour me marier que j'en eusse trouvé un semblable à lui... Ah ! si vous vouliez, bonne mère...

— C'est impossible, mignonne; j'ai donné ma parole ; et puis songez donc qu'il s'agit de votre cousin, du fils de mon frère que j'aimais tant; je ne saurais consentir à le rendre malheureux...

— Malheureux ! lui, ma mère? le connaissez-vous donc si mal? mais il n'est pas amoureux de moi !

— Pas amoureux de vous ! comme si c'était possible... qui vous l'a dit?

— Pas lui assurément, ma mère ; mais cela se voit.

— Parce qu'il est timide, respectueux...

— S'il n'y avait que sa timidité et son respect, ma mère, au lieu de douter de son amour j'y croirais; mais j'ai d'autres preuves que ses affections sont ailleurs, et que s'il m'épouse ce n'est que parce que je suis la plus riche héritière de France après mademoiselle de Montmorency.

— Lui-même est riche aussi.

— C'est pour cela qu'il a envie de l'être plus encore.

— C'est le plus beau, le plus spirituel et le plus galant de tous les jeunes seigneurs de la cour.

— Je ne conteste ni sa beauté, ni son esprit, ni sa galanterie ; mais je préférerai pour lui un peu de nécessaire à tout ce superflu : la beauté, l'esprit et la galanterie chez un homme ne sont point meubles de ménage, et pour mon goût j'aimerais mieux loyauté, bonté et fidélité.

— Mais, Corizande ma mignonne, je ne vous vis jamais comme ce soir : auriez-vous

appris sur votre cousin des choses que je ne sais pas?

— Non... du moins rien de nouveau, ma mère; mais le moment était venu de s'expliquer franchement, et l'événement tragique de Saint-Cloud qu'Amaury est venu nous apprendre m'en a fourni l'occasion.

— Ma fille, vous me cachez quelque chose de grave.

— Je vous jure que non, ma mère.

— Vous n'aimez pas votre cousin.

— Je vous ai dit de quelle manière je l'aimais : je me suis engagée à l'épouser s'il prend le parti que tout bon Français doit prendre : qu'il soit brave et loyal serviteur du roi, comme c'est son devoir, et moi je lui serai bonne et fidèle compagne.

— Corisande, ce n'est pas là toute la vérité, et je commence à croire qu'il y avait quelque chose de vrai dans certains bruits qui sont parvenus l'année dernière à mon oreille.

— De quels bruits voulez-vous parler, ma mère?

— Vous vous souvenez... le jour des Barricades, lorsque, séparée par la foule de votre gouvernante et de mon écuyer, vous fûtes tirée d'embarras et ramenée au logis par un

brave gentilhomme qui vous fit un passage, l'épée au poing, à travers les rangs des deux partis en armes, et prêts à en venir aux mains?

— Je n'oublierai jamais ce jour, ma mère : vous fûtes si mortellement inquiète... mais quels rapports y trouvez-vous avec les bruits qui sont venus jusqu'à vous, et quels sont ces bruits?

— On m'a dit que vous aimiez ce gentilhomme.

— Quelle folie! s'écria Corisande en riant aux éclats, je ne sais pas même son nom.

— L'amour, chez les jeunes filles, n'attend pas toujours pour éclore toutes les informations nécessaires, et souvent il suffit de quelques agréments frivoles.

— Des agréments frivoles! lui, mon libérateur! interrompit Corisande en éclatant de plus belle; mais, ma bonne mère, je vous ai dit dans le temps qu'il était laid, très-laid même, si laid que je ris seulement d'y penser. Donc, si je n'ai pas d'amour pour mon cousin, je n'en ai pas pour lui non plus, ma mère, ni pour aucun autre jusqu'à ce jour.

Comme Corisande achevait de donner à la comtesse cette assurance qui semblait la char-

mer, on entendit au dehors, du côté où se trouvait le camp des Ligueurs, des bruits confus de sons de clairons, de roulements de tambours et de clameurs humaines : c'était évidemment une alerte fausse ou vraie : la mère et la fille se regardèrent avec effroi et se levèrent brusquement comme pour s'enquérir de ce qui se passait.

Elles ne furent pas longtemps dans l'incertitude, car presque aussitôt des pas précipités retentirent dans l'escalier et le petit corridor qui conduisaient à la pièce qu'elles occupaient; un instant après la porte s'ouvrit et elles aperçurent Mourette, leur suivante favorite, qui précédait Amaury de Navailles, botté, éperonné, ganté, la cuirasse sur la poitrine, le casque en tête avec la visière à demi baissée, prêt, enfin, à partir ou à combattre.

— Mon Dieu, mon Dieu, que se passe-t-il? demanda la comtesse en proie à un grand trouble.

— Rien de fâcheux précisément, ma bonne tante... un voyage de nuit...

— Vous allez partir?

— Et vous avec moi, chère tante. Veuillez vous préparer : j'ai déjà donné les ordres nécessaires pour que votre litière soit prête...

elle le sera dans quelques minutes ; le temps de vous...

— Pardon, mon cousin, interrompit Corisande avec le calme d'une résolution bien arrêtée, mais après l'explication que nous avons eue ensemble, après les engagements réciproques qui en ont été la suite, j'ai, ce me semble, le droit de vous demander où vous voulez nous conduire, et pour ce qui me regarde, je suis décidée à ne partir que quand je le saurai.

— Nous allons nous rapprocher du gros de l'armée de M. de Mayenne, ma cousine : je viens d'en recevoir l'ordre à l'instant même; je puis, si vous le souhaitez, vous le communiquer.

Amaury donna cette sorte d'explication avec un embarras qui pouvait faire suspecter la droiture de ses intentions; il était en outre fort pâle, et tout son corps était agité d'un tremblement nerveux, signe certain d'un grand trouble d'esprit.

Corisande se retourna vers la comtesse et lui dit :

— Ma mère, faisons-nous partie des bagages de M. de Mayenne, ou sommes-nous libres d'aller où bon nous semble ?

— Certainement, ma mignonne, nous sommes libres, très-libres, balbutia la comtesse en

regardant tour à tour avec anxiété sa fille et son neveu, mais vous comprenez que dans une époque comme celle-ci on est trop heureux d'avoir pour escorte un parent, un ami, qui est en même temps un vaillant guerrier et le commandant d'une troupe respectable par le nombre et le courage.

— Mais cette province n'est point en révolte, ma bonne mère ; elle ne peut même être le théâtre d'aucun combat pour le moment, puisque M. de Mayenne y est seul maître ; et je crois que rien ne nous empêche de gagner notre château de Belleroche, sans voyager de nuit comme des fugitives, et sans nous montrer de jour, escortées comme des prisonnières.

— Si vous restez ici après notre départ, ma cousine, répliqua Navailles avec une sorte de rage concentrée, je ne réponds pas de votre sûreté. M. de Mayenne, comme vous le dites, est, à la vérité, tout-puissant dans cette province ; mais les derniers événements peuvent changer cette situation d'un instant à l'autre, et sur mon honneur il ne serait pas sage...

— Vous savez quelque chose, Amaury, interrompit vivement la jeune fille, dites-le franchement, clairement, et je vous jure que s'il

est encore nécessaire que nous nous mettions sous votre protection je ne m'opposerai plus à ce que ma mère le fasse.

— Eh bien ! ma cousine, en vous quittant tout à l'heure, j'ai trouvé à mon quartier un message de M. de Mayenne qui m'a confirmé l'exactitude de la nouvelle que le courrier du duc d'Épernon m'avait jetée ce soir en passant. Il n'est que trop vrai que Henri de Valois... le roi a été frappé d'un coup de couteau par un moine fanatique nommé Jacques Clément, le mardi 1er août, entre sept et huit heures du matin.

La comtesse et sa fille firent un mouvement d'horreur, et Navailles reprit :

V

La maison blanche.

(Suite.)

— On a cru d'abord que la blessure du roi ne serait pas mortelle; mais dès le lendemain cette espérance s'est évanouie, et quarante-huit heures après l'attentat, Sa Majesté a succombé, munie des sacrements de notre sainte mère l'Église, et ayant, dit-on, la pleine jouissance de ses facultés.

— Puisque le roi a encore vécu deux jours

en conservant toute sa lucidité d'esprit, il a sans doute fait connaître à qui de droit ses volontés touchant sa succession?

Ce fut Corisande qui adressa cette question à Navailles, avec un intérêt dans lequel apparaissaient distinctement la commisération et la curiosité.

– Tout ce qu'on me dit à cet égard, ma cousine, est vague et contradictoire, répondit Navailles avec une précipitation maladroite et suspecte. On sait d'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton qui voulait affecter cette légèreté, signe certain d'une grande liberté d'esprit, que d'ordinaire les volontés d'un roi mort sont moins respectées que celles du plus pauvre manant, qui n'a à laisser à ses héritiers que des guenilles dont personne ne se soucie.

Corisande ne put réprimer un geste d'impatience, mais, se remettant aussitôt, elle dit avec assez de calme :

— Et que s'est-il passé ensuite? je veux dire après la mort du roi.

— Ce qu'on pouvait prévoir : une grande division parmi les assistants qui avaient cependant promis au roi défunt de rester unis. La noblesse huguenote en masse, et quelques-uns des seigneurs de la cour du Valois ont

proclamé Henri de Navarre roi de France : on pense qu'ils avaient été gagnés avant l'événement par des promesses d'honneurs et d'emplois.

— Gagnés avant l'événement ! s'écria Corisande avec l'accent d'une vive indignation. Vous supposez donc qu'ils étaient dans la confidence de l'assassin ?

— Je ne suppose pas, ma cousine, je raconte, repartit froidement Navailles ; voulez-vous que je continue ?

Corisande indiqua son consentement à cette proposition par un signe de tête dédaigneux.

— Je vous ai dit, reprit Navailles, que quelques-uns des seigneurs de la cour du feu roi ont proclamé Henri de Navarre roi à sa place, mais d'autres, et des plus considérables, ont protesté par divers motifs contre cette précipitation, et les plus sages sont d'avis qu'il faut se borner pour le moment à investir le Béarnais des principales fonctions de la royauté, sans lui donner le titre de roi, laissant aux états généraux du royaume, régulièrement convoqués et librement consultés, le soin et le droit de décider qui doit régner de Henri de Navarre ou de Charles de Bourbon. Il paraîtrait que cette opinion, qui sauvegarde l'a-

venir en ne décidant entre aucune des prétentions rivales du moment...

— Convient à merveille aux gens qui ont plus de ruse dans la tête que de noblesse dans le cœur, interrompit Corisande.

— Je ne sais, ma belle cousine, poursuivit Amaury sans s'émouvoir, mais elle a eu pour résultat que les principaux chefs de l'armée dite royale, qui faisait le blocus de Paris, ont emmené leurs troupes, chacun dans sa province ou son gouvernement, de sorte qu'il ne reste plus à votre ami le Béarnais que ses huguenots et quelques bandes mercenaires, lesquelles lâcheront pied au bout de huit jours si elles ne reçoivent pas régulièrement leur solde.

— Mieux vaut encore le mercenaire cupide qui déserte quand on ne le paye pas, que le grand seigneur ambitieux qui trahit quand il espère profit ailleurs ! s'écria Corisande avec un mélange de douleur et d'indignation. Heureusement, continua-t-elle d'un ton plus calme, qu'il y a encore des provinces fidèles.

— Que pourront-elles faire contre le reste de la France, contre Paris surtout qui est la tête et le cœur du royaume? répondit Navailles.

— Tête folle et cœur ingrat ! repartit vive-

ment la jeune fille avec un geste de suprême mépris. Paris, sentine impure, au fond de laquelle s'agitent toutes les ambitions, aigrissent toutes les convoitises, et germent toutes les misères qui, de là, se répandent dans le royaume entier. Que gagnera cette Babylone étourdie à repousser l'autorité légitime qui, seule, peut lui rendre la prospérité qu'elle a follement perdue? Elle sera gouvernée par la plus vile populace; elle regardera, avec curiosité d'abord, avec dégoût ensuite, ses boutiquiers déguisés en soldats, paradant sur ses places ou montant la garde à l'angle de ses carrefours; elle verra ses meilleurs et ses plus grands citoyens emprisonnés, égorgés peut-être par des bourgeois haineux à qui les enivrantes fumées du pouvoir auront troublé la cervelle; le jour elle sera une arène de sanglantes discordes, et la nuit un coupe-gorge, car les filous de bas étage se rapprochent toujours par instinct des grands coupeurs de bourse de la politique; et quand, fatiguée du désordre qu'elle aura voulu, humiliée des chefs qu'elle a choisis, ruinée par le fait de ses extravagances, elle reconnaîtra le besoin d'une autorité protectrice, dans son aveuglement, et pour ne pas avouer qu'elle s'est trompée, elle appellera

l'étranger et le suppliera de l'arracher aux horreurs de l'anarchie, dût-elle payer ce service, qu'on lui rendra, n'en doutez pas, du sacrifice de son titre de capitale d'un grand empire. Ma mère, je ne retournerai pas dans cette cité insensée et rebelle qu'elle n'ait ouvert ses portes à son roi... Ainsi, mon cousin, si c'est là que vous prétendez nous conduire, je ne vous suivrai pas volontairement, j'en prends Dieu à témoin.

— Ma cousine, il ne s'agit pas de retourner à Paris, balbutia Navailles, de plus en plus stupéfait du caractère énergique de Corisande, et de la verve de son esprit. L'armée de M. de Mayenne se rapproche de Dieppe, et les ordres que j'ai reçus m'enjoignent de suivre ce mouvement : c'est le chemin de votre château, où je pourrai vous conduire et vous laisser, si ma tante le désire.

— Oui, ma mignonne, faites cela ! se hâta d'ajouter la comtesse d'une voix suppliante ; que voulez-vous que deviennent deux pauvres femmes seules, dans un pays où la guerre civile avec toutes ses horreurs peut éclater d'un moment à l'autre... demain peut-être ? Voyons, Amaury, engagez-lui votre foi de chevalier et votre serment de futur époux que

vous ne vous opposerez pas à ce que nous restions dans notre château de Belleroche quand une fois nous y serons arrivées conduites par vous.

— Oh ! de tout mon cœur !

— Vous voyez, mignonne, il fait tout ce que nous voulons.

— Je ferai plus encore, ma tante, reprit Navailles, car je demanderai à M. de Mayenne, qui ne me refuse jamais rien, une garnison pour vous défendre en cas d'attaque.

— C'est bien de la prévoyance, ce me semble, fit Corisande en attachant sur son cousin un regard pénétrant.

— On n'en saurait trop avoir en des temps comme ceux-ci, surtout quand on a en face de soi un adversaire...

— Le roi songerait-il à se rendre en Normandie, ou y serait-il déjà rendu ? demanda Corisande avec une chaleur qui semblait provoquée par un secret pressentiment.

— Il n'en est pas encore question, ma cousine ; du moins je suis dans une complète ignorance à cet égard.

— C'est que, le cas échéant, je crois de mon devoir de vous prévenir, mon cher cousin, que si Sa Majesté Henri IV venait mettre le

siége devant notre château, j'arborerais sur-le-champ son drapeau sans tâche au sommet de la plus haute tour.

— Vous serez libre de le faire, ma cousine... Mais, partons! partons, je vous en conjure !

— Je n'ai pas encore dit que je fusse décidée, et la vérité est que je ne le suis pas du tout.

— Il y a urgence, croyez-moi, ma cousine.

— Mais, que voulez-vous? je me défie de vous, mon cousin. C'est très-mal, je le sais, je me le reproche, je cherche à me corriger, et rien n'y fait : tâchez de me convaincre par des actions d'une évidente loyauté, et alors...

— N'en est-ce donc pas une que de vous proposer une garnison pour vous défendre de toute surprise, quand vous serez rendues à Belleroche, où je jure sur l'honneur que je vais vous conduire ?

— Non, ce n'en est pas une, Amaury, que de dire à des femmes que l'on redoute pour elles les périls de la guerre, et de les mettre dans la nécessité de soutenir un siége; car votre garnison, ne vous en déplaise, ne sera bonne qu'à cela. Me voyez-vous, moi, royaliste dans l'âme, obligée de combattre pour conserver une forteresse à madame la Ligue,

que je maudis cent fois par jour? Ma mère, refusez cette faveur, qui n'a d'autre but que de nous enrôler adroitement sous les drapeaux de M. de Mayenne.

La pauvre comtesse balbutia quelques paroles inintelligibles, dans lesquelles il fut absolument impossible de démêler sa véritable opinion. Le différend de sa fille et de son neveu; la crainte d'être compromise par la liberté de s'exprimer de la première, et le désir du second de convertir le château de Belleroche en place de guerre; ce départ nocturne auquel elle ne s'attendait pas, et plus encore la possibilité d'un siége à soutenir, mesure extrême qui avait pour conséquence nécessaire, fatale, de la brouiller avec un des deux partis qu'elle voulait ménager également jusqu'au jour où la victoire ne serait plus incertaine, tout cela lui avait causé une perturbation physique et un trouble moral dont Amaury sut profiter avec son habileté accoutumée, car la nature avait mis beaucoup d'esprit au service de ses nombreux penchants.

— Vous souffrez, chère tante? dit-il en donnant à sa voix une expression de tendre intérêt et de profonde commisération.

— Je meurs d'inquiétude, mes enfants...

Rester seule dans cette maison isolée... mais c'est affreux... insensé... ma fille, vous êtes sans pitié pour moi.

Amaury se rapprocha de sa cousine, dont la physionomie incertaine et anxieuse annonçait une grande hésitation d'esprit, jointe à une réelle souffrance de cœur, et lui dit à voix basse :

— Si ce n'est pour l'amour de moi, Corisande, que ce soit du moins par pitié pour elle : voyez dans quel état toutes ces discussions entre nous l'ont mise.

— Oh ! vous êtes un habile homme, Amaury, répondit mademoiselle de Glanne avec l'amer accent du reproche, car elle sentait bien qu'on la forçait dans son dernier retranchement. Eh bien ! je vous céderai donc encore cette fois, mais auparavant je vous ferai trois conditions dont je ne me départirai point.

— Cela ne sera pas nécessaire : j'y souscris d'avance.

— Je me défie des gens si prompts à s'engager, qu'ils ne s'enquièrent même pas à quoi ils s'engagent : d'ordinaire ils tiennent fort mal leurs promesses.

— Essayez toujours... voyons votre première condition.

— Vous me jurerez à l'instant même qu'il y a certitude pour vous que c'est uniquement à cause de ma mère que je consens encore à rester pour quelques jours sous votre protection... le temps de nous rendre à Belleroche.

— Je serais bien empêché de faire autrement, ma cousine, car cette certitude, ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je l'ai, et vous conviendrez que la soirée qui vient de s'écouler n'a pas dû m'inspirer des idées beaucoup plus riantes. Tudieu! ma chère Corisande, je ne connais femme au monde plus experte que vous dans l'art difficile de guérir un homme du vice de fatuité.

— Plût à Dieu, mon cousin; mais alors cette faculté aura poussé tout à coup dans mon cerveau, ou bien j'en aurai fort mal usé jusqu'à ce jour.

— Voyons, maintenant, votre seconde condition, reprit Navailles avec assez de calme, bien que, de dépit, il vînt de se mordre la lèvre inférieure jusqu'à en faire jaillir le sang.

— C'est la plus importante de toutes, je vous en avertis.

— Je l'avais deviné : parlez donc vite, j'ai hâte de connaître ma destinée.

— Vous nous conduirez directement, et par

le plus court chemin, à notre château de Belle-roche, où vous nous laisserez sans garnison ligueuse, si tel est notre bon plaisir.

— Soit... au lieu de demander pour vous du secours à M. de Mayenne, je lui dirai que ma cousine, la belle Corisande de Glanne, l'une des plus nobles filles de France, a grande hâte de devenir la proie des soudards allemands du Béarnais.

— Vous êtes un insolent, Amaury; et il serait beaucoup plus juste de faire comprendre, si cela est possible, à l'intelligence un peu opaque de votre gros essoufflé de Mayenne, que nous voulons tout bonnement laisser nos portes ouvertes à tout le monde, afin que nul ne soit tenté de les enfoncer. Comprenez-vous vous-même?

— Laissez-les donc ouvertes ces portes, petite obstinée; et dites-moi bien vite votre troisième condition... le temps s'écoule.

— La condescendance que je veux bien montrer en ce moment ne changera rien à notre position réciproque, telle que l'a faite notre conversation de ce soir.

— Cela va de soi-même.

— Vous savez ce que je veux dire, à quoi je fais allusion?

— Parfaitement : il s'agit de l'octroi de votre main, qui est subordonné à la ligne politique que je suivrai.

— C'est cela même : ainsi il est bien entendu que c'est comme mon cousin et non comme mon fiancé que j'accepte l'honneur et le secours de votre escorte?

— A moins, toutefois, que je ne me décide tout d'un coup à prendre parti pour le roi de Navarre.

— Ce à quoi vous ne me semblez guère disposé pour le moment, à moins aussi que vous n'ayez d'autres nouvelles que celles qu'il vous a plu de me donner ; mais hélas ! cela n'est guère probable ! Pauvre Béarnais ! je prévois qu'il lui faudra conquérir tout son royaume à la pointe de son épée et au prix du sang de ses fidèles amis ! Quelle tâche ! Elle n'est pas au-dessus de son courage, mais elle sera une rude épreuve pour la bonté de son cœur... Amaury, vous pouvez faire avancer la litière... Ma mère, nous partons pour Belleroche sous la garde, loyale, j'espère, de mon cousin de Navailles.

Madame de Glanne, qui s'était laissée tomber sur un siége, brisée d'inquiétude, et qui écoutait sans comprendre ce qui se disait autour

d'elle, se leva machinalement à ces mots : *Ma mère, nous partons.*

— Oui, oui, murmura-t-elle, il faut partir, marcher la nuit, parler bas surtout... Corisande, ma fille, vous élevez beaucoup trop la voix, surtout quand vous parlez de la sainte Ligue et de notre bon roi, ces deux choses que tout Français doit vénérer. Donnez-moi votre bras, mignonne... je suis encore toute tremblante.

— Venez dans votre chambre vous préparer, ma bonne mère, et ne vous tourmentez pas ainsi de mes vivacités. C'est bien le moins, dans des temps de troubles et de misères comme ceux-ci, que chacun se soulage un peu l'âme en disant hautement ce qu'il pense... Cependant, je vous promets de faire tout ce que je pourrai pour être plus sage à l'avenir. Mon cousin, vous pouvez toujours descendre, nous serons à vous dans quelques minutes.

La mère et la fille, celle-ci soutenant la première, passèrent dans une pièce voisine, pendant que Navailles descendait pour savoir si sa troupe se rassemblait diligemment, et s'enquérir si la litière des deux dames était avancée.

A la clarté de la lune il remarqua d'abord, dans la petite prairie où son matériel de guerre était campé, un mouvement qui lui parut de bon augure : ce premier devoir rempli, il chercha la litière et l'aperçut qui stationnait à l'écart, à quelques pas de la maison : un homme d'armes de haute taille se tenait debout tout auprès, négligemment appuyé contre l'encolure de la mule du devant de cet équipage, le seul dont se servissent à cette époque, pour voyager, les dames de grande condition.

— Est-ce toi, Fabri? demanda Navailles à voix basse.

— Oui, monseigneur, répondit l'homme de la litière.

— Tout est-il prêt?

— Tout va l'être, et c'est bien heureux, car si nous tardons nous courons risque...

— Aurais-tu appris quelque chose de nouveau? interrompit vivement Navailles.

— Sans aucun doute, monseigneur; et la chose la plus fâcheuse du monde, si je considère l'importance de tout ce que nous avons à défendre et le petit nombre d'hommes que nous sommes pour cela...

— Mais, enfin, de quoi s'agit-il?

— Ce satané de capitaine la Curée, que l'enfer confonde...

— Eh bien ? s'écria Navailles avec une sorte de rage anxieuse.

— Il est arrivé ce soir à Pont-de-l'Arche avec sa troupe, et il n'est pas homme à ignorer à l'heure qu'il est que l'artillerie et le trésor de M. de Mayenne sont à une demi-lieue de lui sous la garde d'une escorte trop faible pour les défendre contre ses quatre cents bandits de chevau-légers.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis ?

— Sûr comme si je l'avais vu, monseigneur.

— Le capitaine la Curée en Normandie ! Alors le Béarnais n'est pas loin ; il faut nous préparer à en découdre.

— C'est aussi ce que j'ai pensé, monseigneur.

— Malédiction ! s'écria Navailles, s'ils allaient nous tomber sur le corps avant notre réunion à l'armée de M. de Mayenne, nous serions perdus. Fabri, fais prendre à chacun son poste sans qu'il soit nécessaire de donner l'éveil en donnant le boute-selle ! qu'on charge les arquebuses et qu'avant dix minutes nous soyons en route ! Ce sont ces maudites femmes,

continua-t-il comme s'il se parlait à lui-même, qui m'ont fait perdre ainsi des instants précieux ! La Curée à une demi-lieue d'ici ! j'aimerais autant avoir le diable en personne à mes trousses... Ah ! Dieu soit loué ! voici ma tante, ma cousine et leur suivante ! nous pouvons partir ! A cheval ! à cheval !

VI

Le devoir l'emporte.

Nous avons laissé le brave capitaine la Curée rejoignant sa troupe à toute bride, après s'être écrié, au moment où il quittait les alentours de la Maison blanche, en proie à une vive émotion causée par la découverte qu'il avait faite : « *Ah! le roi dira ce qu'il voudra, mais cette nuit même...* »

Ce qui, dans sa pensée, signifiait évidemment, nos lecteurs n'ont pas dû s'y tromper,

que notre héros, oubliant tout à coup les ordres formels du roi son maître, et les bonnes résolutions de remplir scrupuleusement son devoir, qu'il avait prises quelques minutes auparavant, allait en toute hâte querir sa troupe sous prétexte de s'emparer de l'artillerie et du trésor de M. de Mayenne, mais en réalité pour enlever la femme qu'il aimait, et faire ainsi pièce à Navailles, dont il était l'ennemi personnel, pour diverses raisons qui trouveront leur place dans le cours de cet ouvrage.

Telle était en effet l'intention du vaillant capitaine de la compagnie des chevau-légers du roi, et pendant les premières minutes de sa course rapide il arrangea même dans son cerveau, fertile en ruses hardies et en combinaisons habiles, un plan d'attaque dont le succès lui paraissait d'autant plus certain, qu'il ne se souvenait pas avoir rencontré dans toute sa carrière, parsemée de belliqueuses aventures, une occasion plus favorable de prendre son ennemi en flagrant délit de négligence à se garder.

Quelques minutes avant d'arriver à son cantonnement, situé, ainsi que nous l'avons dit, à peu de distance de la petite ville de Pont-de-

l'Arche, la Curée, en digne officier de cavalerie légère qu'il était, voulut couper au court à travers champs, et pour cela il lui fallut grimper une côte presqu'à pic, qui interceptait la direction qu'il venait de prendre en réglant sa marche sur les étoiles. Cette circonstance, qui eut pour premier résultat de l'obliger à ralentir la folle allure de son courtaud, exerça, en dépit de son apparente insignifiance, une très-grande influence sur son esprit. Marchant plus doucement, il put réfléchir avec plus de calme, et il ne tarda pas à comprendre, confusément d'abord, mais nettement ensuite, qu'il allait tout bonnement commettre une infâme action. Quoi! il n'y avait que peu d'instants qu'il venait de faire héroïquement le sacrifice d'une occasion d'acquérir de la gloire, afin de ne pas désobéir aux ordres formels du roi, qui l'avait investi de toute sa confiance, et maintenant il songeait à transgresser ces mêmes ordres dans un intérêt purement personnel et en quelque sorte puéril, puisqu'il ne s'agissait en définitive que de jouer un mauvais tour à un rival. Une fois que la conscience de la Curée fut entrée dans cette voie, elle la parcourut jusqu'au bout. Le digne capitaine vit successivement se dresser devant

lui, comme autant de hideux fantômes, toutes les conséquences de l'énormité dont il allait se rendre coupable s'il n'eût pas ouvert les yeux : le secret de son maître trahi ; Mayenne, mis sur ses gardes, se portant avec toutes ses forces à la rencontre du roi, le battant, l'enlevant peut-être, et finissant ainsi la guerre d'un seul coup ; la Ligue triomphante, l'étranger dictant des lois dans Paris, et trouvant dans les derniers rangs de la population de cette cité les dociles instruments de la tyrannie qu'il ferait peser sur la France entière, ramenée ainsi aux douloureuses époques de la captivité du roi Jean et de la démence de l'infortuné Charles VI. Si les choses n'en arrivaient pas à cette fâcheuse extrémité, cela ne pourrait avoir lieu que par l'effet du hasard, et la Curée n'en devrait pas moins se dire pendant tout le reste de sa carrière militaire que dans la circonstance la plus mémorable de sa vie il avait manqué à tous ses devoirs, souffrance horrible, à laquelle il eût préféré toutes les tortures du monde.

— Vive Dieu, s'écria-t-il involontairement comme s'il se répondait à lui-même, je l'ai échappé belle ! Ah ! mon oncle le chanoine de Saint-Michel de Dijon a bien raison de dire que l'amour ne fait jamais faire que des sottises !

Et continuant mentalement :

— Dix minutes plus tard j'aurais ordonné à Montgobert de faire monter à cheval pour aller attaquer, et alors il n'y eût plus eu à s'en dédire : le vin était tiré, il fallait le boire ou m'exposer à ce que mes compagnons qui ne m'ont jamais vu reculer disent : *Le capitaine commence à baisser*. Allons, tout est pour le mieux, et si je pouvais seulement oublier que je l'ai vue, et que...

— Est-ce vous, capitaine? demanda une grosse voix à la fois brusque et joviale.

Et un homme d'armes se dressa devant le courtaud de la Curée, qui marchait les oreilles dressées et les naseaux ouverts, parce que la brise lui apportait les émanations de ses camarades campés à peu de distance.

— Et qui voulez-vous que ce soit, lieutenant Montgobert? repartit l'intrépide capitaine des chevau-légers du roi. Tout va-t-il bien, mon vieil ami? continua-t il en secouant rudement la grosse main que le lieutenant lui tendait.

— On ne saurait mieux, capitaine : les chevaux grattent la terre du pied, et les cavaliers regardent du côté de l'Orient pour savoir si le jour ne paraîtra pas bientôt : les uns et les

autres s'ennuient déjà, les premiers de ne pas marcher, les seconds de ne pas se battre : le fait est que...

— Je m'en passe bien, interrompit la Curée d'une voix sombre ; ne peuvent-ils donc prendre patience comme je fais ?

— Ils le pourraient, sans doute, répondit Montgobert en cheminant à côté du courtaud qui s'était remis à marcher, mais pour cela il faudrait procéder comme on a coutume de faire quand le dîner est en retard.

— Et que fait-on dans ces occasions-là ?

— On casse une croûte en attendant, capitaine... c'est pour ce motif que je vous ai engagé ce soir à aller enlever l'artillerie de M. de Mayenne.

— Ah ! tu appelles cela casser une croûte, s'écria en riant la Curée, qui tutoyait assez volontiers ses inférieurs quand il était en gaieté, le mot est joli, et je te promets de le dire au roi à la première occasion.

— Eh bien ! cette croûte... la casserons-nous cette nuit, capitaine ? demanda Montgobert d'un ton mystérieux.

— Non, répliqua sèchement la Curée, les circonstances ne me paraissent nullement favorables.

— Vous n'avez donc pas vu, capitaine, qu'ils dorment tous comme des moines à matines, et qu'ils n'ont qu'une seule sentinelle placée du côté opposé à celui par lequel nous pourrions arriver ?

— Vous leur aurez donné l'éveil sans vous en douter, Montgobert ; car, moi, j'ai vu tout autre chose : entre votre départ et ma venue ils se seront mis sur leurs gardes... Mais ne vous chagrinez pas, mon vieux brave : les occasions ne vous manqueront point dans quelques jours. En attendant, mon ami, faites monter à cheval, nous allons continuer notre route.

Les deux officiers se séparèrent pour se retrouver bientôt à leur poste à la tête de la compagnie, qui s'était réunie en un clin d'œil, habituée qu'elle avait été de longue main par son intrépide commandant à ne jamais séjourner quelque part plus que le temps nécessaire pour laisser strictement reposer les chevaux, que ne soutenait pas la force morale qui rendait leurs cavaliers infatigables. La troupe marcha toute la nuit et une partie de la matinée suivante. Pendant la grande chaleur du jour elle fit halte dans une vallée profonde et écartée, à quelques lieues de la ville de Rouen,

qu'elle avait évitée, ce qui était la grande difficulté de son voyage. Après le coucher du soleil, elle se remit de nouveau en route, fit encore diligence toute cette nuit; bref, le lendemain au soir, comme les premières étoiles se montraient dans le firmament, elle entrait dans la forêt de Saint-Étienne, terme de ses fatigues pour l'instant.

La Curée procéda à son installation au bivac dans le lieu qui lui parut le plus convenable, puis il appela Montgobert à l'écart et lui dit :

— Mon brave camarade, je m'en vais à Dieppe.

— A Dieppe, capitaine! la ville se seraitelle prononcée pour le roi?

— Je ne pense pas, mais tel est l'ordre que j'ai reçu de Sa Majesté avant de quitter Saint-Cloud.

— Mais, capitaine, vous vous ferez prendre à coup sûr!

La Curée fit un geste qui signifiait : *Je m'y attends*.

— Et pendre peut-être, ajouta Montgobert.

— J'espère qu'on m'arquebusera, fit froidement la Curée. Allez chercher, je vous prie, le paysan qui nous a servi de guide depuis hier soir.

Le capitaine se mit à se promener dans une clairière en sifflant entre ses dents la marche favorite de sa compagnie.

Montgobert revint avec le guide, rusé et intéressé Normand qui eût vendu l'âme de son père au diable pour une obole.

— Tu vas, lui dit la Curée, me donner ton haut-de-chausses, ton sarrau et ton chapeau à larges bords.

Le manant se gratta l'oreille.

— Tu mettras ce manteau sur tes épaules, reprit le capitaine, et ces quatre écus où tu pourras ; de plus, je te rendrai ta défroque quand je n'en aurai plus besoin.

Le manant examina le manteau, qui était en beau drap de Sedan tout neuf, ce qu'il reconnut malgré l'obscurité, puis il pesa les quatre écus en les secouant dans sa main, et sans proférer une seule parole il se retira à quelque distance pour procéder à l'échange que lui offrait le capitaine des chevau-légers du roi.

Quand il revint ce dernier reprit :

— Lieutenant Montgobert, vous retiendrez cet homme jusqu'à nouvel ordre, et le traiterez bien s'il se conduit convenablement ; mais s'il tentait de s'échapper... vous savez... il y a

des chênes dans la forêt et de bonnes cordes à fourrages à l'arçon de nos selles. Remettez-le en mains sûres et revenez me trouver ici : j'ai besoin de vous parler avant de partir.

Pendant l'absence du lieutenant, qui fut courte, la Curée accomplit la cérémonie de son déguisement; mais au lieu de siffler il proférait à voix basse des imprécations de rage, car c'était la première fois de sa vie qu'il affrontait un danger autrement que la tête haute et l'épée à la main; aussi, quand Montgobert le rejoignit, ne put-il s'empêcher de lui dire avec un profond sentiment d'amertume :

— Me voilà pourtant espion, mon pauvre Montgobert.

— C'est pour le service du roi, répondit le lieutenant, car je ne suppose pas que l'amour...

— Je vous remets tous mes pouvoirs en mon absence, interrompit la Curée. Il m'était défendu d'attaquer l'ennemi, je vous fais la même défense jusqu'à nouvel ordre. Observez bien tout ce qui se passera, ne souffrez pas qu'aucun de vos hommes s'écarte et s'en aille, en maraudant, divulguer votre présence ici ; puis si vous apprenez de façon ou d'autre que j'ai déterminé M. le gouverneur de Dieppe à

se déclarer pour le roi, montez incontinent à cheval et me venez trouver en renversant tout sur votre passage, car alors j'aurai rempli la mission que Sa Majesté m'a confiée.

— Je comprends maintenant l'affaire de Pont-de-l'Arche, fit Montgobert; capitaine, je vous obéirai comme vous avez obéi au roi. Partez tranquille, et que Dieu vous protége !

Les deux officiers se serrèrent la main avec la sombre énergie du courage dans les moments suprêmes, puis Montgobert s'en alla rejoindre sa troupe, et la Curée s'enfonça dans les profondeurs de la forêt, du côté que lui avait indiqué le guide quelques heures auparavant.

Comme minuit sonnait à une horloge lointaine, il eut la satisfaction d'arriver sans s'être trompé de chemin à un hameau qu'il savait devoir rencontrer à la lisière de la forêt. Ce hameau était habité par des pêcheurs qui avaient l'habitude de partir bien avant l'aube pour aller porter leur poisson à la ville. La Curée, instruit de ce détail très-intéressant pour lui, s'était promis d'attendre les pêcheurs à la sortie du hameau, de se mêler à eux, en se donnant pour un voyageur égaré, et d'entrer à Dieppe dans leur compagnie, unique

moyen peut-être de franchir la porte de la ville sans éveiller l'attention des sentinelles qui probablement la gardaient.

Tout se passa d'abord au gré des souhaits de l'intrépide et intelligent capitaine. Dans le hameau tout le monde était sur pied, les hommes transportant les pièces principales, produit de leur pêche de la veille, dans de petites charrettes en osier, les femmes garnissant de poissons moins gros de larges paniers qu'elles devaient porter sur leurs têtes; les enfants remplissant de coquillages des hottes proportionnées à leur taille, tous affairés, joyeux et trop absorbés par leur besogne pour interpréter d'une façon malveillante la présence d'un étranger parmi eux.

Ces bonnes dispositions, qui étaient évidentes, déterminèrent la Curée à modifier son plan de campagne. Au lieu d'aller s'embusquer à la sortie du hameau pour attendre le passage de la caravane et se confondre avec elle, il s'avança résolûment vers un groupe d'hommes et de femmes dont l'ouvrage paraissait terminé, se présenta à ces bonnes gens comme un fermier de la vallée d'Auge, qu'un procès appelait à Dieppe et qui avait perdu son chemin pendant la nuit, et leur demanda la per-

mission de faire route avec eux jusqu'à la ville.

Ce ne fut pas sans une grande souffrance morale que la Curée, qui n'avait jamais fait un seul mensonge de sa vie, fabriqua cette petite histoire, et pendant qu'il la débitait, avec un accent normand assez gauchement imité, si l'un de ses interlocuteurs lui eût mis sa torche de résine sous le nez pour étudier sa physionomie, il y a cent contre un à parier que le loyal capitaine se fût écrié : « *Au diable, mes amis! il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que je vous dis là. Je suis la Curée, capitaine des chevau-légers de Sa Majesté Henri IV, et je vais prendre la ville de Dieppe pour le compte de cet excellent prince. Voulez-vous me suivre? Vive le roi!* »

Fort heureusement les choses ne se passèrent pas ainsi. Soit que l'on crût le vaillant soldat sur parole, ou qu'ayant deviné qu'il ne disait pas la vérité, on voulut éviter de l'obliger à la dire, toujours est-il qu'on ne lui fit pas une seule question indiscrète, et qu'on lui accorda avec une franche et rude bonhomie ce qu'il demandait, l'invitant même à appliquer à son tour ses lèvres contre le goulot d'une large bouteille d'eau-de-vie qui passait de main en main en ce moment.

Peu après on se mit en route, et l'on chemina sans encombre pendant une demi-lieue environ ; mais là il fallut s'arrêter par suite d'une circonstance, qui, assez insignifiante pour les pêcheurs, était d'un immense intérêt pour le capitaine la Curée.

Une courte description des lieux est indispensable.

La petite caravane allait déboucher d'un chemin creux sur une large chaussée pavée qu'elle devait parcourir ensuite en tournant un peu sur la gauche.

Cette chaussée était la grande route de Rouen à Dieppe.

A cette place justement elle se bifurquait, et une autre route d'une dimension moins importante se dirigeait, à droite, vers une chaîne de hautes collines ou de falaises, derrière lesquelles on aurait entendu, à coup sûr, dans le silence de la nuit, murmurer la grande voix de l'Océan, si en cet instant d'autres bruits ne l'eussent couverte.

Ces bruits provenaient du passage d'une multitude d'hommes, de chevaux et de chariots de diverses sortes, les uns, parmi ces derniers, roulant légèrement, les autres semblant broyer le pavé de la chaussée sous la

pression de leurs roues chargées d'un poids énorme.

Les pêcheurs furent obligés de s'arrêter dans leur chemin creux et d'attendre que la grande route fût libre.

Les plus hardis d'entre eux voulurent savoir ce qui se passait, et grimpèrent sur la chaussée. La Curée, à qui son déguisement et l'obscurité de la nuit donnaient un redoublement d'audace, les accompagna, fort intrigué, comme on peut le supposer, de ce qu'il allait apprendre.

Son incertitude ne fut pas de longue durée.

Ce qui défilait devant lui, ce qui s'opposait momentanément à ce qu'il continuât sa route pour Dieppe, c'était l'artillerie de M. de Mayenne, cette même artillerie qu'il n'avait pas voulu attaquer et enlever l'avant-veille près de Pont-de-l'Arche.

Elle allait sans doute rejoindre l'armée des Ligueurs, qu'on savait campée dans les environs de la plaine d'Arques, et garnir d'une partie de son matériel les murailles de Dieppe en passant, ce qui ne rendrait pas la mission de la Curée plus facile.

Le défilé fut long et souvent interrompu, car il régnait peu d'ordre dans la colonne. Les

voitures se heurtaient, s'accrochaient, les conducteurs s'injuriaient, en venaient quelquefois aux mains, et de temps en temps plusieurs minutes s'écoulaient avant qu'il fût possible aux officiers de faire reprendre la marche.

Il en résulta que le jour commençait déjà à paraître que le passage de cette foule finissait à peine. A ce moment une sorte d'arrière-garde composée de *piquiers* arriva à la hauteur du chemin creux, où elle s'arrêta sur l'ordre de l'officier qui la commandait.

A la suite de cette troupe venait et s'arrêta également un objet de grande dimension et sombre, que la Curée reconnut bientôt pour une vaste litière fermée.

Deux hommes à cheval marchaient à droite et à gauche de cette litière, dont notre héros aurait bien voulu sonder le mystère, bien qu'il eût à cet égard quelques vagues pressentiments.

— Qui vous a dit de faire halte ici, monsieur? s'écria l'un des cavaliers en s'élançant d'un seul bond de son cheval vers le commandant des piquiers. La route est libre en ce moment; il n'y avait donc aucun motif pour vous arrêter.

L'officier avait déjà baissé la pointe de son

épée pour répondre avec le respect dû à un supérieur, lorsque les rideaux de cuir qui fermaient la litière s'ouvrirent prestement sous les efforts d'une petite main blanche et potelée ; au même instant une ravissante tête de femme parut derrière cette main, et une voix harmonieuse mais ferme fit entendre ces paroles :

— Mon cousin, l'ordre dont vous vous plaignez, c'est moi, ne vous en déplaise, qui l'ai donné hier soir. Nous sommes ici à l'embranchement de deux routes : l'une conduit à Dieppe où je ne veux pas aller, l'autre mène à notre château de Belleroche où vous m'avez promis de me conduire ; j'étais bien aise de savoir laquelle des deux vous voudriez me faire prendre, et c'est pour cela que j'ai prié monsieur de s'arrêter ici.

— Commandez-vous donc l'artillerie de M. de Mayenne, ma cousine? demanda Navailles, car c'était lui qui avait interpellé l'officier.

— Plût à Dieu, mon cousin ! car je la conduirais aujourd'hui même à Sa Majesté Henri IV, mon roi et le vôtre, si vous voulez bien le permettre.

La Curée éprouva une si vive émotion en

entendant la femme qu'il aimait tenir un langage en harmonie avec ses propres sentiments, qu'il fut au moment de se trahir; toutefois il se contint, après avoir fait involontairement trois pas en avant pour se rapprocher de la litière, toujours immobile sur la chaussée.

— Avec tout le respect que je vous dois, ma cousine, et malgré la promesse que je vous ai faite, répondit Navailles, je ne vous conduirai point à Belleroche aujourd'hui, parce que j'ai l'ordre formel de me rendre directement à Dieppe. Demain ou après-demain, si vous l'exigez, je pourrai peut-être...

— Demain! après-demain! peut-être! s'écria Corisande; et vous croyez que je me soumettrai à cette tyrannie! Non! mille fois non! quand bien même toute votre artillerie serait braquée sur moi! Dieu merci, vous n'êtes pas encore mon maître, et pour vous le faire voir si vous l'avez oublié, tenez.

Et s'élançant brusquement de la litière, elle se trouva debout sur la chaussée au milieu des piquiers ébahis de sa hardiesse.

— Osez maintenant employer la force pour me faire marcher! reprit-elle...

VII

Situation critique.

Le hasard, qui tient une si grande place dans les événements de cette vie, avait voulu que Corisande, en sautant hors de sa litière, avec une promptitude de résolution qui n'avait pas permis à son cousin de mettre obstacle à ce coup de tête, fut justement retombée à l'endroit de la chaussée où se tenait le brave capitaine des chevau-légers du roi, déguisé en manant, ainsi que nous l'avons dit à la fin du chapitre qui précède.

Il était à trois ou quatre pas en avant du groupe formé par les pêcheurs venus avec lui pour s'enquérir de ce qui s'opposait à leur passage, et restés, ainsi que lui, en observation, pour être plus tôt avertis du moment où ils pourraient continuer leur route vers Dieppe sans inconvénient.

Il y eut un instant de stupéfaction générale, pendant lequel il était évident que personne ne savait ce qu'il voulait ou devait faire, tant l'événement qui venait de se passer était en dehors de toutes les probabilités.

Amaury de Navailles, pâle de fureur et pétrifié de surprise, restait immobile à la place où il se trouvait quand Corisande s'était élancée d'un bond sur le grand chemin.

La pauvre comtesse de Glanne, agenouillée sur les coussins de la litière, dont on entrevoyait maintenant tout l'intérieur, tendait vers sa fille ses mains jointes et anxieusement crispées, comme pour lui traduire les supplications qu'elle ne se sentait pas la force d'articuler, car l'effroi et la surprise avaient paralysé sa voix.

Les piquiers se regardaient les uns les autres d'une façon qui voulait dire : « *Comment cela finira-t-il?* »

Leur officier, cause première de cet incident, dont les conséquences pouvaient être fort graves, attendait dans une attitude respectueuse, la pointe de son épée toujours baissée vers la terre, l'explosion de la colère de son chef, lequel lui lançait déjà des regards foudroyants.

Les pêcheurs examinaient cette scène avec la curiosité impassible et indifférente de gens dont la destinée est hors de l'atteinte de tous les événements qui contribuent à troubler la paix du monde et le bonheur des puissants de la terre.

Mais il ne pouvait en être de même de notre héros, et cela est facile à concevoir.

D'abord la Curée voyait en péril la femme qu'il aimait, et il reconnaissait qu'il n'avait aucun moyen de lui porter secours : grande souffrance pour son âme courageuse et dévouée.

Bien plus, son esprit admettait confusément la possibilité d'entendre cette femme aimée l'appeler à son aide, ou de la voir venir se placer sous sa protection, et son bon sens lui disait que, le cas échéant, il se trouverait dans une position fort critique, non-seulement pour la sûreté de sa personne, dont il ne se fût

guère soucié en toute autre circonstance, mais pour le succès de l'importante mission que le roi lui avait confiée et qui lui tenait fort au cœur.

Enfin, en réduisant l'aventure à de plus minces proportions, il se voyait, lui brave et toujours prêt à mettre flamberge au vent, à quatre pas d'un homme qu'il considérait à bon droit comme un ennemi personnel, et il allait être condamné à voir aussi cet homme employer la violence morale, peut-être même la force physique envers un être faible, sans oser, lui la Curée, dire à cet adversaire : « *Arrière, M. de Navailles, vous aviez compté sans ma présence, et me voilà.* »

Les choses ne pouvaient rester bien longtemps dans cet état d'incertitude : Amaury s'approcha de sa cousine et fit le geste de la prendre par le bras.

— Ne me touchez pas, M. de Navailles, s'écria-t-elle en se reculant la tête haute et le regard méprisant ; vous m'avez trompée, lâchement trompée ! moi, une femme, votre parente, votre fiancée ! Tenez, je donnerais tout au monde pour être un homme et porter une épée à mon côté, afin d'avoir le droit de vous dire que vous êtes un...

— Ma cousine, je vous jure...

— Ne m'appelez pas votre cousine, monsieur ! interrompit la jeune fille avec une indignation croissante, ou du moins ne me donnez ce titre que si vous êtes décidé à me tenir la promesse que vous m'avez faite.

— Je le voudrais de toute mon âme, Corisande ; mais encore une fois il faut que je me rende directement à Dieppe, car tels sont les ordres que j'ai reçus.

— Allez à Dieppe, monsieur, je ne vous en empêche pas et n'exige de vous que de nous laisser continuer notre route vers Belleroche, sous la garde de Dieu, en qui, ne vous en déplaise, j'ai plus de confiance qu'en votre escorte.

— C'est que, balbutia Navailles, j'ai aussi reçu l'ordre de mettre garnison dans votre château, et cela avant que vous n'y soyez de retour, parce que M. de Mayenne...

— Se méfie de mon dévouement à sa sainte Ligue, comme vous dites tous dans votre jargon d'hypocrites, interrompit de nouveau Corisande. Eh bien ! il a raison, et pour lui prouver qu'il m'a bien jugée, je me révolte dès à présent contre son autorité. Ma mère, continua-t-elle, dites donc aussi que vous n'en-

tendez pas qu'on nous fasse violence, et que vous voulez, comme moi, que l'on nous laisse continuer notre route vers Belleroche.

— Mais, ma fille, puisque mon neveu nous promet de nous y conduire demain, il me semble...

— C'est aujourd'hui même qu'il faut y aller, ma mère, reprit Corisande avec force ; car demain, n'en doutez pas, on trouvera encore de nouveaux prétextes pour nous retenir. Qui a menti une fois...

— Ma tante, interrompit à son tour Navailles en se rapprochant de la litière dont il s'était éloigné pour parler à Corisande, épargnez-moi la douleur d'employer la violence pour vous contraindre à obéir aux ordres que j'ai reçus, car je suis résolu à les faire exécuter.

Navailles prononça ces paroles à haute voix afin qu'elles fussent aussi entendues de Corisande.

— Mais, mon neveu, je suis prête à vous obéir de bonne volonté, répondit la pauvre comtesse, en proie aux plus vives alarmes ; seulement, voyons, est-il bien nécessaire que vous mettiez garnison dans notre château, et si cela ne l'est pas, pourquoi ne nous y laisse-

riez-vous pas aller seules dès à présent?

— Tenez-vous absolument à le savoir, ma tante? demanda Navailles en baissant la voix.

— Oui, mon neveu.

— Et vous me garderez le secret?

— Religieusement.

— Écoutez-moi donc.

Et Navailles, s'étant hissé sur le marchepied de la litière, se mit à parler bas à la comtesse.

En ce moment, la Curée, qui n'était plus qu'à quelques pas de Corisande, franchit rapidement cette courte distance, et se penchant à l'oreille de la jeune fille, il lui dit avec une énergique volubilité :

— Vous êtes bonne royaliste, n'est-ce pas?

— Oui, répondit-elle vivement en se retournant pour savoir qui l'interpellait.

— Mon libérateur du jour des Barricades! reprit-elle aussitôt chaleureusement, mais sans élever la voix, car elle soupçonnait un mystère important dans la présence inattendue de son interlocuteur.

— Lui-même, fit la Curée. Voulez-vous à votre tour, mademoiselle, lui être d'un grand secours? continua-t-il; il s'agit du service de notre roi.

— Parlez : il n'y a rien que je ne sois prête à faire.

— Cédez à moitié à ce que veut M. de Navailles.

— Comment l'entendez-vous ?

— Ne consentez point à aller à Dieppe, mais acceptez la garnison pour votre château à la condition qu'on vous la donnera sur-le-champ. Comprenez-vous ?

— A peu près.

— Faites en sorte aussi que votre parent accompagne la troupe qu'il vous donnera, de manière à ce qu'il ne soit à Dieppe que ce soir ou demain matin.

— Je devine tout ; maintenant votre nom, monsieur ? Que je sache à qui j'ai dû la vie il y a un an, et aujourd'hui l'insigne honneur de...

La Curée, au lieu de répondre, se retira précipitamment vers le bord de la chaussée où étaient restés ses compagnons de route les pêcheurs : il venait d'apercevoir, à la clarté toujours plus vive de l'aurore, Navailles qui descendait du marchepied de la litière pour retourner près de sa cousine.

— Mademoiselle de Glanne, lui dit-il avec une politesse un peu goguenarde, veut-elle

bien me donner ses ordres? Je suis prêt à les exécuter, bien entendu dans la limite étroite de ceux que j'ai moi-même reçus de mon chef.

— Ma mère vous a dit, n'est-ce pas, qu'on obtenait tout de moi par la douceur, M. de Navailles? répondit Corisande avec un calme presque gracieux. Elle a raison; mais pour cela il n'aurait pas fallu commencer par me faire sortir violemment de mon caractère.

— Il est vrai que j'ai été un peu vif.

— Et moi bien prompte.

— Ainsi nous avons eu des torts tous les deux.

— Mais vous avez eu les premiers, mon cousin.

— Grande satisfaction pour une orgueilleuse comme vous, Corisande. Mais ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit... Consentez-vous à continuer enfin votre route de bonne volonté?

— Est-ce à dire que si je ne le fais pas vous emploierez la force?

— Ce sera avec douleur, mais vous comprenez...

— Eh bien! reprit Corisande avec un léger tremblement dans la voix, car la crainte de ne

pas réussir dans ce qu'elle allait tenter lui causait une grande émotion, il est peut-être un moyen de tout accorder.

— Si cela est, ma cousine, vous me verrez bien heureux : voyons, quelle est votre idée ?

— Il m'a semblé que ce qui vous tenait le plus au cœur, c'était que nous n'allassions pas dans notre château avant que vous ne l'ayez pourvu d'une bonne garnison qui puisse vous garantir que nous ne le livrerons pas aux troupes du roi, s'il en envoyait dans cette province ?

— Il y a du vrai dans ce que vous dites.

— S'il en est ainsi, poursuivit Corisande d'une voix plus ferme, car elle commençait à espérer, pourquoi ne profiteriez-vous pas de ces deux routes, dont l'une mène à Dieppe et l'autre à Belleroche pour envoyer votre artillerie à la ville, pendant que vous nous conduiriez vous-même dans notre château avec la garnison que vous nous imposez, et à laquelle je vois bien que nous ne pourrons pas nous soustraire ?

— Pourrai-je encore être rendu à Dieppe avant la nuit ?

— Sans le moindre doute, si vous y tenez absolument.

— Il est certain que mon lieutenant M. de Pisani pourrait parfaitement me remplacer jusqu'à ce soir et même jusqu'à demain matin.

Corisande garda le silence, son instinct lui disait qu'il serait peut-être malhabile de paraître attacher trop de prix à la demande qu'elle venait de faire.

— Fabri, continua Navailles en s'adressant au cavalier qui se tenait avec lui aux côtés de la litière, cours au galop à la tête de la colonne, et tu diras de ma part à M. le marquis de Pisani qu'il continue sa route vers Dieppe avec l'artillerie, le trésor et les bagages, et que moi je vais jusqu'à Belleroche conduire cette compagnie de piquiers qui y tiendra garnison. Tu reviendras ensuite me trouver ici, car c'est à toi que je destine le commandement du château de ma tante. Eh bien! ma cousine, êtes-vous satisfaite?

— D'avoir fait la plus importante des deux choses que vous vouliez? quelle fatuité, mon cousin! Allons, donnez-moi la main pour remonter dans cette litière, d'où je suis cependant sortie sans le secours de personne. Ma mère, pardonnez-moi de vous avoir causé encore cette frayeur, ajouta Corisande en mon-

tant sur le marchepied avec l'aide du bras d'Amaury.

Quelques instants après, Fabri étant de retour, la litière et son escorte se remirent en marche et s'engagèrent dans la plus étroite des deux chaussées, pendant que l'artillerie et les bagages de l'armée de M. de Mayenne continuaient par l'autre voie leur route vers Dieppe. Les pêcheurs et la Curée laissèrent prendre un peu d'avance à ces derniers, puis ils se mirent à leur tour en chemin, au moment où la première étincelle du soleil jaillissait à l'horizon.

La Curée, échappé heureusement à ce premier danger, dont il avait su même tirer un bon parti pour le succès de son entreprise, était plein d'espérance.

VIII

La Curée à l'oeuvre.

La fin du périlleux voyage de notre capitaine s'accomplit sans encombre, car, au moment où six heures sonnaient au beffroi de Dieppe, il franchissait l'entrée de la ville, dite *Porte de la Barre*, sans que les hommes d'armes qui y étaient postés en sentinelles lui demandassent qui il était, le voyant dans la compagnie des pêcheurs auxquels le libre passage était accordé chaque matin. Ces hommes

d'armes appartenaient à la milice bourgeoise de la ville, ce qui parut avantageux à la Curée.

La cité dieppoise était d'ailleurs dans une sorte d'ébullition causée par l'arrivée du matériel de l'armée ligueuse, circonstance toute favorable à un étranger qui désirait n'être ni reconnu ni même remarqué par les oisifs, ces fléaux de tous les temps et de tous les pays.

La foule était nombreuse et agitée sur les places et dans les rues de la ville. Formée en groupes animés à l'angle des principaux carrefours, elle discutait vivement sur l'entrée des troupes de M. de Mayenne, qu'elle considérait comme une usurpation du droit de se garder elle-même, qu'elle croyait avoir acquis par la stricte neutralité dans laquelle elle s'était maintenue pendant la querelle du feu roi avec la Ligue.

Ce qui contribuait encore à la mettre en fermentation, c'est qu'elle avait connaissance depuis la veille au soir seulement de la fin tragique du roi Henri III et des premières circonstances qui avaient suivi à Saint-Cloud ce grand événement, dont les conséquences étaient incalculables, cela paraissait évident à tout le monde.

La Curée, après s'être arrêté à portée de plu-

sieurs groupes, et avoir recueilli avec une grande satisfaction ce qui s'y disait, car les gens qui les composaient tenaient le langage de loyaux sujets du roi, avisa une réunion de cinq ou six individus dans lesquels il crut deviner, à la gravité de leur maintien et à la sévérité magistrale de leur costume, quelques-uns des principaux habitants de la ville.

Il se dirigea de leur côté, et quand il fut à portée d'entendre leur conversation, il s'assit sur une borne, tira un morceau de pain de la poche de son sarrau de toile, et se mit à manger d'un grand appétit, comme un voyageur affamé à qui ses moyens ne permettent pas de se passer les douceurs d'un repas dans une hôtellerie.

Les bourgeois étaient si absorbés par leur conversation, qu'ils ne firent nullement attention au pauvre diable qui grignotait à quelques pas de l'endroit qu'ils avaient choisi pour causer des affaires du jour.

L'un d'eux disait avec une sorte d'autorité :

— Vous n'avez pas voulu me croire, messieurs, quand je vous conjurais hier de nous prononcer sur-le-champ pour le vaillant prince que les antiques lois de la monarchie appellent au trône. La population de notre loyale cité,

libre alors de laisser éclater son royalisme, aurait donné un poids immense à notre résolution, et notre gouverneur le baron de Chattes, que je crois en secret parfaitement disposé, nous eût laissé agir comme nous l'aurions voulu : aujourd'hui plus rien de cela n'est possible, et pour ce qui me regarde j'en suis bien marri.

— Vous avez raison, compère Labre, reprenait un autre bourgeois, pendant que tous approuvaient du geste et de l'expression de la physionomie, mais qui aurait cru que ce matin déjà...?

— Ah! si nous étions assurés seulement d'un petit secours d'ici un jour ou deux, interrompit un troisième bourgeois, il ne serait pas difficile de s'emparer de ces engins de guerre et de ce trésor, qui n'ont pas une escorte bien redoutable pour les défendre.

— Soyez sûrs, messieurs, reprit le premier qui avait parlé, qu'il entrera encore d'autres troupes d'ici demain : sans cela l'occasion serait bien favorable pour procurer à Sa Majesté l'artillerie et l'argent dont elle manque peut-être.

La Curée, de sa place, remarqua que les visages des bourgeois rayonnaient à l'idée de la

possibilité du coup de main indiqué par l'un d'eux, et il eut besoin de toute sa présence d'esprit et du prodigieux empire qu'il conservait sur lui-même en toute circonstance pour ne pas se trahir immédiatement.

Les bourgeois continuèrent, quelques instants encore, leur conversation dans le même ordre d'idées, mais sans conclure à aucune démonstration positive et immédiate, bien qu'il fût évident que chacun d'eux étouffait du désir que l'initiative fût prise par son voisin.

Quand ils se séparèrent pour retourner à leurs affaires ou à leur logis, le capitaine quitta aussi sa place et s'attacha aux pas de celui que l'on avait appelé compère Labre.

Il le suivit jusqu'à l'entrée d'une petite rue écartée, et quand il se fut assuré, en jetant les yeux devant lui, qu'elle était aussi déserte, il pressa le pas et aborda résolûment en ces termes le citadin dieppois :

— Vous avez envie de servir le roi, à ce que j'ai cru entendre tout à l'heure?

— Et quand cela serait ainsi, l'ami, répondit fièrement M. Labre, en toisant la Curée de la tête aux pieds, les opinions ne sont-elles donc pas libres?

— C'est que, voyez-vous, poursuivit la

Curée sans tenir aucun compte de la question de son interlocuteur, moi je suis envoyé par le roi pour faire un appel à la fidélité de ses loyaux sujets de la ville de Dieppe.

M. Labre attacha un regard perçant sur la Curée, qui, loin de s'intimider de cette investigation, souleva aussitôt son chapeau, dont les larges bords tombants couvraient son front et ses yeux, et montra le visage intrépide et franc d'un guerrier sans peur et sans reproche.

— Par la mort du Sauveur, je vous crois, monsieur! s'écria l'honnête citadin avec un accent ému et jovial, et si je vous demande maintenant qui vous êtes, c'est pour savoir auquel des braves serviteurs du roi j'ai l'honneur de parler.

— Mon nom ne vous apprendra pas grand'-chose, répondit modestement notre héros. Je suis le capitaine la Curée, commandant de la compagnie des chevau-légers de Sa Majesté.

— Le capitaine la Curée ! s'écria de nouveau M. Labre en se découvrant à son tour avec tous les signes de l'admiration et du respect.

— Lui-même, interrompit le capitaine en rougissant comme une jeune fille qui entend pour la première fois vanter sa beauté.

— L'ami, le compagnon du Béarnais! le héros de cent batailles! Quel honneur pour notre cité! reprit l'honnête bourgeois, dont l'enthousiasme ne connaissait plus de bornes. Venez dans mon logis, monsieur, se hâta-t-il d'ajouter. Là, nous deviserons en paix de ce qu'il convient de faire; en attendant, laissez-moi vous dire que tout mon sang, jusqu'à la dernière goutte, celui de mes trois fils, officiers dans les compagnies bourgeoises de notre cité, et tout ce que je possède en ce monde sont à la disposition de Sa Majesté.

La Curée commença par tendre la main à M. Labre, en signe d'acquiescement à l'offre cordiale qu'il venait de lui faire; puis il dit, après quelques secondes de réflexion :

— Je crois en effet, monsieur, qu'il ne sera pas inutile que j'aille chez vous pour nous entendre sur le concours que vous pourrez me prêter; mais ensuite il faudra que je me rende auprès de M. le gouverneur, car, si nous ne sommes pas assurés de lui à l'avance, tous nos efforts n'aboutiront qu'à nous faire pendre sans utilité pour le service de Sa Majesté.

— Prenez donc mon bras, et cheminons, capitaine : mon logis n'est qu'à deux pas d'ici.

— Permettez que je vous suive à quelque

distance, monsieur ; car, si l'on vous voyait marchant bras dessus bras dessous avec un manant, et franchement je n'ai pas l'air d'autre chose pour le quart d'heure, on pourrait bien penser que je ne suis pas ce que je parais être.

— Vous avez raison ! vous avez raison, capitaine ! Suivez-moi donc : tenez, cette grande maison grise là-bas est la mienne.

Moins de deux minutes après, le capitaine et son hôte franchissaient une haute et large porte cochère qui se refermait derrière eux, et la petite rue redevint silencieuse et déserte comme avant leur venue.

Mais, presque au même instant, un détachement de piquiers se présenta à l'une des entrées de la petite rue, et se sépara en deux bandes dont la première continua sa route pour aller garder l'autre issue.

Cette troupe, composée d'une vingtaine d'hommes environ, était commandée par Navailles en personne, lequel avait pour l'assister le jeune officier qui s'était permis de contrevenir à ses ordres, le matin même, pour obéir à une prière de Corisande.

Quand ces deux personnages eurent pris toutes leurs mesures pour atteindre leur but,

qui était évidemment de garder la petite rue de manière à ce que personne n'en pût sortir ou n'y pût entrer sans leur permission, ils vinrent s'établir à une distance égale de leurs deux postes avancés, et se mirent à causer, tout en observant ce qui se passait dans l'espace intermédiaire dont ils occupaient le centre.

— Vous voyez, Chavannes, disait Amaury à son compagnon qui était un tout jeune homme, que malgré votre désobéissance de ce matin, je vous mets encore à même de vous distinguer. J'ajouterai que si la capture que nous allons faire est importante, comme j'ai tout lieu de le supposer, je vous en attribuerai l'honneur auprès de M. de Mayenne, qui s'empressera, j'en suis sûr, de remplacer votre guidonnage par une compagnie.

— J'en accepte l'augure, monsieur, et vous remercie de votre bonté, répondit Chavannes, mais faites-moi, je vous prie, la grâce de me dire comment votre méfiance a été mise en éveil, car nous sommes venus si vite jusqu'ici...

— Rien n'est plus simple, mon cher ami, interrompit Navailles; j'ai d'abord entendu madame de Glanne demander à sa fille quel

était l'homme avec qui elle avait échangé quelques paroles pendant que j'avais la tête plongée dans cette diable de litière pour persuader à ma tante de recevoir garnison à Belleroche ; j'ai vu ensuite ma cousine rougir, pâlir, hésiter à répondre, et je me suis souvenu tout d'un coup, comme par une révélation subite, de ce grand gaillard qui nous examinait, planté sur le bord de la chaussée. Alors je me suis dit qu'il ne serait pas du tout impossible que ma cousine eût tout simplement voulu, en paraissant me céder à moitié, me détourner d'aller à Dieppe, où sans doute il se tramait quelque entreprise dont elle avait le secret. Sur ce, ma foi, je me suis décidé à revenir sur mes pas, et à fouiller, de la cave au grenier, cette ville rebelle d'intention, jusqu'à ce que je tienne en mon pouvoir l'individu sur lequel j'ai des soupçons. On l'a vu entrer dans cette rue à la suite d'un bourgeois véhémentement suspect de royalisme, de sorte que je mettrais votre main au feu, Chavannes, que nous allons, avec ce soi-disant pêcheur, faire un coup de filet magnifique.

Comme Navailles achevait d'articuler cette prédiction très-agréable pour lui, la porte du logis de M. Labre s'ouvrit avec précaution et

le capitaine la Curée parut sur le seuil : il n'avait pas quitté son déguisement.

Il vit sur-le-champ que la rue était gardée, et il se dit que s'il avait encore un moyen de se tirer d'affaire, c'était en payant d'audace : il n'avait d'ailleurs pas reconnu Navailles.

— Voilà notre homme, dit celui-ci à Chavannes ; mais cette allure n'est pas celle d'un manant! reprit-il aussitôt avec vivacité. J'ai vu ce dandinement quelque part! Mordieu, si je croyais que c'est possible, je jurerais que c'est ce démon de la Curée! Ah! quel coup de fortune! C'est lui, Chavannes! mon plus grand ennemi et le bras droit du Béarnais! Marchons à sa rencontre, car si nous lui laissons le temps de réfléchir, il nous échappera!

Navailles et Chavannes se dirigèrent vers le capitaine la Curée qui, à leur grand étonnement, continuait à s'avancer de leur côté : il venait cependant de reconnaître Navailles.

— Le capitaine la Curée faisant le métier d'espion! s'écria Amaury en mettant l'épée à la main, et en faisant signe à Chavannes de l'imiter; votre maître est donc tombé bien bas?

— Dites à votre ami de me prêter son épée et je vous répondrai, M. de Navailles, répliqua la Curée; jusque-là je n'ai qu'une chose à vous

dire, c'est que j'ai appris de vous dans un même jour que vous pouviez manquer de foi à une femme et insulter lâchement un homme sans défense. J'ai fait mon devoir, faites votre métier, valet de Mayenne.

— Il vous sied bien de me traiter de valet, quand vous subissez la honteuse servitude de suivre les gens pour écouter ce qu'ils disent, et de vous glisser dans les villes pour les dérober adroitement comme un filou au lieu de les prendre en plein soleil comme il convient à un soldat qui se respecte.

— Vous ne savez pas ce que j'aurais fait, M. de Navailles, si vous, qui jouez si bien le fier, ne m'aviez mis la main sur le collet comme un argousin. Essayez seulement de me rendre la liberté pour dix minutes, et vous verrez si c'est en tapinois que je viens vous attaquer, monsieur le commandant de l'artillerie ligueuse, qui vous servez de vos canons pour contraindre deux pauvres femmes à faire vos volontés !

Et la Curée se croisa les bras en promenant sur Navailles un regard méprisant.

— Le bourreau me vengera de vos insolences ! s'écria Amaury en écumant de rage.

— C'est un second digne de vous, riposta

froidement la Curée, et je crois que si vous pouviez vous en servir pour vous débarrasser de tous vos ennemis, vous n'y manqueriez pas.

— C'en est trop ! ici, piquiers ! reprit Navailles en renforçant encore sa voix de manière à être entendu aux deux extrémités de la rue.

— Allons, la Curée, mon garçon, il paraît qu'il faut du monde pour te prendre, dit le vaillant capitaine entre ses dents. Ils sont trente au moins.

Les hommes composant les deux détachements accoururent, et en un clin d'œil la Curée fut environné, renversé, garrotté et remis debout entre quatre soldats qui le firent marcher au milieu d'eux en tenant leurs piques appuyées sur son dos et sa poitrine.

Navailles et Chavannes rangèrent le reste de leurs hommes autour de ce petit groupe de cinq personnes, et le lugubre cortége se dirigea vers la prison en évitant, autant que possible, les rues populeuses.

IX

Vive le roi!

Malgré la précaution que Navailles avait prise d'éviter les quartiers populeux de la ville, la nouvelle de l'expédition qu'il venait de faire se répandit bientôt avec la rapidité du fluide électrique, et ce ne fut à l'instant même un mystère pour personne que l'inconnu mis en état d'arrestation était un agent secret du nouveau roi, envoyé à Dieppe pour sonder les dispositions des habitants.

L'agitation sourde qui fermentait depuis la

veille et qui avait commencé à se manifester peu d'instants auparavant, lors de l'entrée de l'artillerie de M. de Mayenne, prit donc tout à coup des proportions effrayantes, et la paisible cité normande, dont la population, grâce à sa sagesse, avait évité les horreurs de la guerre civile, dut se croire au moment de les voir éclater dans ses murs.

Néanmoins le trajet jusqu'à la prison s'effectua sans difficultés sérieuses. Sur plusieurs points la foule était, à la vérité, compacte et menaçante dans son attitude, mais tout se borna à de nombreux témoignages de sympathie en faveur du prisonnier, et à quelques murmures d'une hostilité évidente, que Navailles réprima par le seul fait de la fermeté de son maintien et de la bonne contenance du détachement sous ses ordres.

Quand il eut mis son prisonnier en sûreté, dans l'endroit de la prison le plus à l'abri, selon lui, de toute tentative d'évasion ou de délivrance, il en confia la garde à Chavannes, auquel il promit l'envoi prochain d'un renfort pour soutenir ses piquiers au besoin, puis il se rendit auprès du gouverneur de la ville pour l'instruire de ce qui se passait.

Il trouva M. de Chattes déjà averti par la

rumeur publique et assez disposé à sympathiser avec la population irritée de la violation de ses priviléges ; toutefois il en reçut un assez bon accueil et la promesse de s'associer loyalement à tout ce qu'il ferait pour empêcher les habitants d'en venir aux mains avec la garnison.

Ce n'était pas à beaucoup près ce que Navailles aurait voulu et avait espéré, car il venait demander l'autorisation de faire exécuter immédiatement l'officier royaliste qu'il avait pris en flagrant délit d'espionnage et d'embauchage, crimes pour lesquels les lois de la guerre étaient sans pitié.

M. de Chattes fit d'abord la sourde oreille aux premières insinuations de l'officier de Mayenne à ce sujet ; mais Navailles devenant plus positif et plus pressant, le gouverneur le prit sur un ton plus haut avec lui, lui signifia nettement qu'il n'avait d'ordre à recevoir de personne dans la ville que le feu roi avait confiée à son honneur et à sa fidélité, et finit par lui dire qu'il répondrait sur sa tête de l'existence de ce prisonnier dont la culpabilité n'était pas encore évidente pour lui.

— Mais, M. le gouverneur, répondit Navailles, le roi de Navarre n'a pas encore été

reconnu roi de France, et jusqu'à ce qu'il le soit, les agents de ses intrigues doivent être considérés comme des perturbateurs de la paix publique, et punis comme tels.

— Il peut se faire que vous ayez raison, monsieur, riposta froidement le baron de Chattes, mais nous vivons dans un temps où chacun tour à tour a tellement parlé de ses droits, qu'il est bien permis de réfléchir un peu avant de décider sur une chose aussi grave que la vie d'un homme. Ici, et j'en rends grâce à Dieu, nous jugeons, nous n'assassinons pas. Je vais me rendre à la prison, j'interrogerai moi-même et seul l'homme que vous y avez conduit de votre autorité privée, et s'il m'est bien démontré qu'il soit venu ici dans des intentions coupables, n'importe qui l'ait envoyé, prompte et bonne justice sera faite.

— Pour qui donc, monsieur, êtes-vous gouverneur de cette ville? demanda insolemment Navailles, chez qui la fougue de ses passions violentes et haineuses l'emportait en ce moment sur les conseils de la prudence.

— Pour la France, monsieur! répondit énergiquement le baron de Chattes, et par ce mot : LA FRANCE, je veux dire dans ma pensée les gens de bien, les citoyens paisibles,

attachés à nos vieilles lois, et non les ambitieux et les brouillons qui nous tiennent en guerre depuis vingt ans, parce qu'ils savent bien qu'ils n'ont la chance de devenir quelque chose que dans les époques de malheur et de désordre. Allez, monsieur, veiller sur vos canons, dont n'a que faire cette honnête et laborieuse cité qui a pour remparts les robustes poitrines et les cœurs droits de sa population de pêcheurs et de négociants. Vous ne deviez pas venir ici ; mais puisque vous y êtes, vous m'obéirez tant que durera votre séjour.

— Vous ignorez donc, s'écria Navailles hors de lui, que M. de Mayenne n'est qu'à quelques lieues avec son armée, et que sur un signe de moi...

— Faites-le ce signe, monsieur ! interrompit le gouverneur avec force et dignité, aussi bien je commence à être las du rôle passif que j'ai joué jusqu'à ce jour, parce que je croyais que, chargé de maintenir la paix dans une cité commerçante, il était de mon devoir de rester neutre entre tous les partis ; mais si vous voulez la guerre nous la ferons, et à votre cri de *vive la Ligue*, nous répondrons par celui de...

— Arrêtez, M. le gouverneur ! interrompit à son tour Navailles, qui, voyant qu'il était

allé trop loin, voulut retourner en arrière pour avoir le temps de prévenir son chef de la situation critique dans laquelle il se trouvait, mon zèle pour la cause que j'ai embrassée, et que je crois la bonne, m'a emporté au delà des bornes du respect que je vous dois : je vous prie de m'excuser.

— Je vous excuse, monsieur, et ne demande pas mieux que de vivre en paix avec vous tant que vous serez dans nos murs, bien que j'eusse préféré que vous n'y vinssiez pas ; et quant à ce prisonnier, je vous répète encore que je n'ai pas de parti pris d'avance de le trouver innocent du crime dont vous l'accusez, car je ne lui reconnais pas plus qu'à vous, M. de Navailles, le droit d'apporter la guerre civile parmi nous. Je serai avant un quart d'heure à la prison, où j'ai déjà envoyé, par mesure de précaution, une compagnie de nos milices bourgeoises pour y monter la garde conjointement avec vos hommes d'armes : je vous avertis loyalement qu'il en sera de même de tous les postes que vous croirez devoir occuper, à l'exception de ceux que vous jugerez nécessaires à la sûreté de votre matériel de guerre.

Et M. de Chattes salua Navailles avec la courtoisie protectrice d'un supérieur, afin de

lui faire bien comprendre qu'il ne lui reconnaissait pas le droit de prolonger plus longtemps cet entretien.

Navailles se retira la rage dans le cœur et roulant dans son esprit mille projets de vengeance et de trahison.

Son premier soin fut de se rendre en toute hâte sur une petite esplanade située hors des murs, au centre de laquelle il avait établi son parc d'artillerie, son fourgon d'argent et les bagages de l'armée.

Là, il fit choix d'un homme intrépide et intelligent, et l'expédia à M. de Mayenne avec une demande verbale de renforts.

Puis il réunit autour de lui tous les officiers qui se trouvaient là, les mit, autant qu'il le jugea à propos, au fait de la gravité des circonstances, leur enjoignit de se disperser immédiatement par la ville pour y ramasser leurs hommes disséminés dans les lieux publics, et les ramener au camp, *où*, finit-il par dire, *nous devons nous tenir sur le qui vive, comme si nous étions en présence de l'ennemi.*

Quand ces dispositions furent prescrites, il en recommanda l'exécution à son premier lieutenant M. de Pisani, dans lequel il avait autant de confiance qu'en lui-même, puis il reprit le

chemin de la prison, afin de surveiller ce qui allait s'y passer.

En y arrivant, il vit d'abord un nombreux détachement des milices bourgeoises campé en face de ses piquiers.

Tous les hommes qui le composaient avaient l'arquebuse sur l'épaule, la fourche dont ils se servaient pour ajuster passée dans la ceinture à droite, et la mèche fumante suspendue de l'autre côté.

Malgré ces dispositions hostiles, le détachement rendit les honneurs militaires à Navailles, quand il passa près de lui pour aller parler à Chavannes, qui se tenait debout près de la porte de la prison.

— Eh bien! quoi de nouveau? demanda-t-il à voix basse au jeune guidon.

— M. le gouverneur vient d'arriver; et puis vous voyez...

Et il montra à Navailles les citadins armés, dont la tenue martiale pouvait rivaliser avec celle de ses piquiers, tous vieux soldats cependant.

Amaury haussa les épaules en signe de mépris, mais son visage trahissait une fureur concentrée, preuve certaine que ce mépris qu'il affichait n'était pas sincère.

Il tira Chavannes à l'écart, et tous deux se mirent à causer avec mystère.

Au même moment M. de Chattes entrait dans le cachot où Navailles avait fait enfermer la Curée.

A l'aspect du gouverneur qui se nomma, et dont la noble physionomie était éclairée par la lampe que portait le geôlier, le brave capitaine voulut se lever du grabat sur lequel il était étendu, mais les liens qui le garrottaient l'en empêchèrent et il retomba lourdement.

— Qu'est-ce à dire? s'écria M. de Chattes d'une voix de tonnerre, un soldat, car je sais qu'il l'est, attaché comme un voleur de grands chemins! Coupez ces cordes à l'instant même! continua-t-il en foudroyant le geôlier d'un regard d'indignation.

Les cordes furent coupées, et la Curée put se lever, ce qu'il fit immédiatement.

M. de Chattes se saisit de la lanterne, la posa dans le renfoncement d'un petit soupirail creusé dans la muraille, et fit signe au geôlier de se retirer.

— M. le gouverneur, je vous salue, dit résolûment la Curée aussitôt que le geôlier fut sorti, nous ne pouvions guère manquer de nous voir aujourd'hui, car j'allais chez vous

au moment où l'on m'a arrêté pour me mettre ici.

— Vous veniez chez moi, monsieur ! s'écria le baron de Chattes, surpris et en secret charmé de cette hardiesse qui lui semblait plaider en faveur de l'homme qu'il désirait trouver innocent, et pourriez-vous me dire, continua-t-il, dans quelle intention vous cherchiez à me voir ?

— Je puis vous le dire certainement, M. le gouverneur : j'étais envoyé près de vous par le roi notre maître.

— Vous êtes donc parti de Saint-Cloud avant la mort de Sa Majesté, à qui Dieu fasse paix.

— Le roi ne meurt jamais en France, M. le gouverneur ; vous savez cela comme moi. Donc, après le trépas de Henri de Valois, nous avons proclamé Henri de Bourbon son légitime successeur, et c'est lui qui m'a chargé de vous annoncer son avénement au trône et sa prochaine arrivée dans sa fidèle Normandie.

— Sa Majesté a donc des forces considérables à opposer à la puissante armée que M. de Mayenne tient dans son camp de Neuville ? demanda le baron de Chattes dont la voix trahissait une légère émotion.

— Ma foi, M. le gouverneur, comme je n'ai jamais volontiers menti, je vous répondrai franchement : Non ! Mais si nos ennemis ont pour eux les gros bataillons, nous avons pour nous notre bon droit, et Dieu qui veille sur les destinées du beau royaume de France.

— Et dans quels termes Sa Majesté vous a-t-elle chargé de vous adresser à moi qu'elle connaît à peine?

— Je puis vous les transmettre fidèlement, M. le gouverneur, car je n'ai cessé de les répéter tout bas de Saint-Cloud ici. Le roi m'a dit :

« Quand tu seras arrivé près de M. de Chat-
« tes, que je tiens pour un loyal gentilhomme
« et un bon Français, tu ne lui dissimuleras
« rien de l'état fâcheux de mes affaires. Tu
« lui apprendras, sans détour ni feintise, que
« la majeure partie des seigneurs de la cour du
« feu roi m'ont abandonné, sous prétexte de
« ma religion ; que de toutes les forces dont
« je disposais hier, il ne me reste plus que
« quelques amis, mais avec eux, comme auxi-
« liaires, Dieu et mon bon droit ; que je suis
« en grand péril, enfin, et que c'est justement
« pour cela que je viens à lui, comme au plus
« brave et au plus fidèle : s'il te fait bon ac-

« cueil, comme je n'en doute pas, rien n'est « encore perdu. »

Et voilà comme a parlé le roi, M. le gouverneur.

— Par les cendres de mon père! s'écria M. de Chattes, c'est là le langage d'un digne chevalier, et n'était la crainte d'entraîner cette fidèle contrée dans les malheurs de la guerre civile, dont je l'ai préservée jusqu'à ce jour, je vous dirais à l'instant même, que le roi vienne...

— Il viendra, M. le gouverneur, interrompit la Curée avec une jovialité respectueuse, car jamais le Béarnais n'a manqué à un rendez-vous.

— Mais l'armée de M. de Mayenne!

— Il la battra!

— Et s'il périssait dans la bataille?

— Vous ne croyez donc pas en Dieu, M. le gouverneur? s'écria la Curée d'une voix vibrante qui fit trembler les voûtes de son cachot; moi j'y crois, reprit-il avec plus de calme et une simplicité qui avait quelque chose de sublime.

M. de Chattes prit son front entre ses deux mains et se mit à réfléchir.

— Écoutez, monsieur, dit-il après quelques

instants de silence, que la Curée n'avait eu garde d'interrompre, ma vie est à Sa Majesté, et s'il ne s'agissait que de moi j'arborerais sur l'heure son drapeau sans tache au plus haut des murailles de cette ville, dont l'enceinte renferme tant de cœurs qui lui sont dévoués et tant de bras prêts à se lever pour sa défense. Mais il peut tarder à venir, et alors j'aurai exposé cette cité fidèle aux vengeances de M. de Mayenne, à qui peu d'heures suffisent pour se rendre ici.

— Nous soutiendrons un siége contre lui !

— Sans troupes régulières ?

— Prononcez-vous, M. le gouverneur, et avant le coucher du soleil vous verrez arriver une troupe avec laquelle vous pourrez défier toute l'armée de M. de Mayenne.

— Et quelle est cette troupe? demanda M. de Chattes, en proie à une vive perplexité.

— La compagnie des chevau-légers du capitaine Gilbert Filhet de la Curée.

— La Curée et ses compagnons ! s'écria M. de Chattes, dont le front rayonna d'espérance; ah ! si j'étais sûr que ces vaillants hommes de guerre...

— Sur le salut de mon âme, vous les aurez

ce soir ! interrompit chaleureusement le capitaine.

— Mais, qui êtes-vous donc pour me parler avec cette assurance, monsieur ?

— Je suis le capitaine la Curée lui-même, M. le gouverneur. Ma parole maintenant vous suffit-elle ?

— Quoi ! vous seriez ce vaillant... ?

— Je suis la Curée.

— *Vive le roi !* s'écria M. de Chattes, hors de lui.

— M. le gouverneur, il y a de l'écho, ajouta vivement la Curée en inclinant la tête comme un homme qui prête l'oreille à un bruit lointain. Écoutez ces clameurs formidables ! ces arquebusades ! ce galop rapide de chevaux ! Il se passe à coup sûr quelque chose d'extraordinaire ! Tenez, voilà encore un cri de *vive le roi !* mon cœur ne m'avait pas trompé !

— J'ai entendu aussi ! reprit M. de Chattes; capitaine la Curée, vous êtes libre, venez avec moi et que Dieu protége la France !

En ce moment le cri de *vive le roi !* arriva plus distinct : ce n'était plus une acclamation isolée, mais un chœur immense de mille voix qui faisaient explosion ensemble.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et le geôlier,

paraissant sur le seuil, jeta précipitamment ces mots entrecoupés :

— M. le gouverneur, la ville est soulevée... les troupes de M. de Mayenne fuient de toutes parts... et on assure que la cornette blanche du roi Henri de Bourbon vient de se présenter à la porte de la Barre, demandant aux bourgeois l'entrée pour Sa Majesté.

La capitaine la Curée et M. de Chattes s'élancèrent hors du cachot en criant *vive le roi !*

X

Le Béarnais.

Les événements, comme on le voit, avaient marché avec une rapidité qui dépassait les espérances des plus enthousiastes parmi les royalistes, et les craintes des mieux disposés à voir tout en noir dans le camp des Ligueurs; et, en effet, il eût été bien difficile de prévoir ce qui arrivait, puisque c'était le roi lui-même, LE ROI, selon l'antique loi de la monarchie française, et non selon le caprice des

ambitieux et des faiseurs de la Ligue, qui allait faire son entrée dans la ville de Dieppe, lorsqu'on le croyait à peine en marche pour tenter ce hardi coup de main.

On doit se souvenir qu'au moment où Henri de Bourbon achevait de donner ses instructions au capitaine la Curée, au sujet de l'importante mission qu'il l'envoyait remplir en Normandie, il lui avait dit qu'il le suivrait de près dans cette province, où il savait que de nombreux partisans étaient prêts à se prononcer en sa faveur, malgré la présence de M. de Mayenne dans son camp de Neuville.

Eh bien! il était arrivé que, dès le lendemain dans la matinée, c'est-à-dire peu d'heures après le départ de la Curée, qui ne s'était, comme on sait, mis en route avec sa compagnie de chevau-légers qu'au milieu de la nuit, le roi en personne, soit que des avis favorables lui fussent parvenus, soit qu'il eût été subitement illuminé par une de ces inspirations du génie qui ont été si fréquentes en lui pendant sa carrière de négociateur et de guerrier, le roi, disons-nous, avait brusquement quitté son logis de l'hôtel du Tillet, pour prendre, comme son lieutenant, la route qui conduisait en Normandie par la voie la plus directe.

Une suite peu nombreuse, mais composée de ces serviteurs vaillants et fidèles qu'il appelait ses amis, entourait le Béarnais, que suivait une faible escorte de deux cents cavaliers, choisis parmi les plus braves, à la vérité.

« Quoi ! nous dira-t-on, une escorte de deux « cents hommes pour traverser de vastes con« trées où la Ligue toute-puissante sillonnait « les grandes routes avec les patrouilles de sa « cavalerie, et tenait les villes et châteaux forts « avec ses fantassins espagnols, wallons et na« politains, mais c'est impossible ! » Rien n'est plus vrai cependant, et c'est presque toujours ainsi qu'a procédé Henri IV sous l'influence providentielle de la foi profonde qu'il avait en la justice de sa cause. La hardiesse de ses entreprises, menées à bonne fin avec des moyens matériels presque nuls, grâce à la rapidité foudroyante avec laquelle il savait les conduire après les avoir conçues avec le mystère d'un politique consommé, était le caractère de son génie éminemment français, et comme tous les vrais grands hommes il savait qu'il est nécessaire de frapper les imaginations par des prodiges de vaillance, avant de chercher à gagner les cœurs par des miracles de bonté.

Deux siècles et quelques années plus tard,

Napoléon voulut imiter cette politique, mais, plus grand par le cerveau que par l'âme, il ne put en accomplir que la moitié : la clémence manquait à son génie, éclos dans une révolution dont il avait servi les crimes [1] avant de museler ses fureurs.

Le voyage du roi à travers la Normandie toute fourmillante des troupes de M. de Mayenne s'était fait avec un merveilleux bonheur, comme si Dieu protégeait visiblement le pauvre cadet de Gascogne, hérétique et excommunié ; et le sixième jour de son départ, la petite troupe, sans que le secret de sa marche eût été deviné de l'ennemi, dont elle côtoyait ou traversait les cantonnements, arrivait aussi dans la forêt de Saint-Étienne et faisait sa jonction avec la compagnie de chevau-légers du capitaine la Curée, peu de moments après le départ de celui-ci pour Dieppe.

Le roi, instruit de cette particularité importante par le lieutenant Montgobert, avait pris à l'instant même ses dispositions, soit pour profiter des circonstances heureuses que l'habile témérité de son envoyé pourrait faire naître, soit pour voler à son secours, si l'on venait à apprendre qu'il fût en péril.

[1] Au 13 vendémiaire.

A cet effet, le roi avait porté la totalité des forces dont il pouvait disposer, six cents chevaux environ, jusqu'à la lisière de la forêt la plus rapprochée de la ville, puis il avait envoyé dans diverses directions de petits détachements conduits par des officiers subalternes, braves, expérimentés et prudents, avec l'ordre de fouiller la campagne, d'interroger les paysans, et de recueillir ainsi, pour les lui transmettre sans retard, toutes les nouvelles touchant ce qui se passait à Dieppe, où il sentait que son étoile le conduisait.

Bien qu'il fût décidé à tenter son coup de main quoi qu'il pût apprendre, il voulait examiner toutes ses chances de succès ou de péril, afin de n'exposer sa petite troupe qu'avec connaissance de cause.

L'un des détachements envoyés à la découverte par le roi était commandé par un singulier personnage, dont nous n'avons pas encore eu occasion de parler, bien qu'il soit destiné à jouer dans cette histoire un rôle qui n'est pas tout à fait sans importance. Ce personnage, qui avait, sinon un grade régulier, du moins une position équivalente dans la compagnie du brave la Curée; que le roi connaissait assez bien pour lui octroyer des marques de sa con-

fiance ; ce personnage était une femme cependant. Ceci rend indispensable une explication de quelques lignes, que nous donnerons d'autant plus volontiers à nos lecteurs, qu'ils y trouveront sur les mœurs militaires de cette époque des détails qui ne manquent pas d'une certaine originalité.

Henri de Navarre, déjà pauvre lorsqu'il s'était mis à guerroyer, avait vu bientôt son petit trésor s'épuiser dans la multiplicité de ses entreprises. Il en était résulté que les seigneurs et les gentilshommes à son service, obligés de faire campagne à leurs dépens, s'étaient trouvés très-promptement à leur tour dans la nécessité de retenir les hommes sous leurs ordres par les seuls liens de l'honneur, très-puissants à la vérité dans ces temps encore chevaleresques ; mais ceux de la discipline s'en étaient ressentis, car il fallait payer l'abnégation et le désintéressement qu'on érigeait en devoirs par des complaisances et des libertés peu compatibles avec la sévérité rigoureuse de la vie des camps. La Curée, par exemple, avait noblement établi en principe qu'il ne prendrait jamais sa part du butin fait par ses hommes, et poussant plus loin l'indulgence pour celles des faiblesses de ses compagnons d'ar-

mes qui n'étaient pas de nature à altérer leur courage, il avait permis à quatre de ses cavaliers, qui étaient venus le trouver de Flandre, de garder chacun une *vivandière* [1], qu'ils avaient amenée avec eux, suivant l'usage de ce pays.

Trois de ces femmes étaient remarquablement belles *et la quatrième non*, disent sans aucun artifice de langage les récits naïfs du temps, mais elle était de grande taille et portait les cheveux coupés comme un homme, ce qui s'accordait parfaitement avec le costume masculin qu'elle avait adopté. Ses compagnes le prenaient aussi quand elles montaient à cheval, mais arrivées au quartier elles revêtaient les habillements de leur sexe et se montraient parées comme des dames. *Cette tondue* s'appelait la *Gasconne*, par allusion au pays où elle était née, et contre le naturel ordinaire des femmes, *qui ne se plaisent pas aux batailles où l'on tue* (nous citons encore), elle courait au combat comme à une partie de plaisir, et plus d'une fois elle était revenue la face balafrée ou la poitrine atteinte de bonnes estocades.

[1] Le *Journal militaire de Henri IV*, d'où nous avons tiré ces détails, se sert d'une expression plus naïve, que nous n'osons pas reproduire dans sa crudité.

Quand son mari était malade, elle prenait sans façon ses armes et son cheval, se mettait à son rang, et tapait aussi dur que le plus rude soudard de la compagnie. Sa bravoure, sa bonne humeur, son mépris de la vie lui avaient valu le sobriquet flatteur de capitaine, si bien que tout le monde l'appelait *le capitaine Gascon* et le roi lui-même ne la rencontrait jamais qu'il ne la nommât ainsi en lui adressant la parole.

Le capitaine Gascon était une virago, qui, pour la solidité du bras, la promptitude de résolution, l'insouciance du péril et la prestance martiale, ne le cédait à aucun des reîtres du Béarnais. Elle était haute en couleur, aux environs du nez surtout, avait autour de la lèvre supérieure, sur les joues et au bout du menton, certaines végétations poilues, qu'un poëte eût pu difficilement comparer au duvet de la pêche, si grande qu'eût été sa bonne volonté d'être galant. Elle enfourchait le premier cheval venu, se servait de toutes les épées et de tous les pistolets, maniait une lance comme elle eût fait d'une marotte, buvait douze heures de suite quand le vin abondait, ou souffrait la soif toute une semaine dans les temps de disette, et comme si ce n'était pas assez de tous ces signes évidents de virilité, le capitaine

Gascon dissimulait soigneusement, sous son épais pourpoint de buffle, piqué et matelassé, tout ce qui aurait pu trahir son sexe véritable : nous ajouterons que de toutes les tâches qu'elle s'était imposées, celle-là n'était pas la moins difficile à remplir.

Au moral, le capitaine Gascon avait la fidélité du chien, la charité de la sœur grise et la compatissance du Samaritain : amis et ennemis lui reconnaissaient ces rares et précieuses qualités.

Tel était le singulier personnage qui commandait l'un des quatre détachements envoyés par le roi à la découverte pour lui faire connaître la situation politique de Dieppe et le sort du brave la Curée, dont il était bien permis de s'inquiéter un peu.

Gascon (c'est ainsi qu'on appelait parfois, pour abréger, notre capitaine de contrebande), Gascon, outre son intrépidité naturelle et un goût prononcé pour les aventures périlleuses, joignait à un zèle infatigable pour le service du roi, et à un dévouement sans bornes à sa cause, une sorte de culte qui allait jusqu'au fanatisme pour son chef la Curée.

Aussi était-ce *elle* qui avait eu l'adresse de savoir tout ce qui se passait dans la ville de

Dieppe, où le royalisme n'attendait qu'une occasion favorable pour faire explosion, et la bonne fortune d'être la première à en instruire le roi, prêt à agir vigoureusement, ainsi que nous venons de le dire.

A l'instant même le vaillant Béarnais, s'élançant avec ses six cents cavaliers des mystérieux ombrages de la forêt de Saint-Étienne, s'était montré en rase campagne et au grand soleil, dans la direction de la route de Dieppe, qu'il avait prise sans hésiter comme s'il était un hôte attendu.

Arrivé en vue des faubourgs il s'était arrêté, et avait envoyé sa cornette blanche aux habitants réunis en grand nombre aux alentours de la porte de la Barre, pour leur annoncer sa venue et l'occupation amicale de leur ville par son armée qui le suivait de près.

Aussitôt, la fermentation comprimée et les sentiments renfermés dans les cœurs avaient éclaté avec une puissance irrésistible et une unanimité qui ne permettait pas même de songer à la répression, eût-elle été désirée par le plus grand nombre, ce qui n'était pas. En un clin d'œil les milices bourgeoises étaient accourues en armes aux lieux ordinaires de leur rassemblement; les échevins réunis spon-

tanément à l'hôtel de ville avaient convoqué les chefs des diverses corporations afin de les inviter à se porter avec eux à la rencontre de Sa Majesté, *qui venait se jeter dans les bras de ses fidèles Normands*, et tout cela s'était accompli aux cris mille fois répétés de : *Vive le roi!*

Telle était la situation de la cité dieppoise lorsque le gouverneur et le capitaine la Curée arrivèrent à l'hôtel de ville, guidés par les mêmes acclamations qui, après les avoir avertis, semblaient redoubler de minute en minute.

A leur aspect, et quand on sut quelles étaient les dispositions du gouverneur et qui l'accompagnait, l'enthousiasme devint de la frénésie, la joie du délire, et peu s'en fallut que M. de Chattes et la Curée ne fussent assourdis par les félicitations et étouffés dans les embrassades. Tous deux parvinrent cependant à faire comprendre à leur tumultueux auditoire qu'il était indispensable de commencer par inviter M. de Navailles à se retirer, sauf à le chasser s'il faisait résistance. La Curée, à qui l'on procura sur-le-champ une armure à sa taille, se chargea de ce soin, avec quatre cents hommes des milices bourgeoises, qui réclamèrent l'honneur de marcher sous ses or-

dres et de combattre à son commandement si cela était nécessaire : provisoirement on avait jugé plus loyal, — et la Curée, connaissant les intentions de son maître, ne s'y était pas opposé, — de laisser les troupes de Mayenne effectuer paisiblement leur retraite, si elles se résignaient à cette sorte de compromis.

La Curée parti, le reste allait de soi-même : le gouverneur, les échevins, le maire en tête, les chefs des divers corps de métier, tous ceints de l'écharpe blanche et suivis d'une foule qui grossissait à chaque pas, s'acheminèrent vers la porte de la Barre.

Quand la tête du cortége l'eut franchie, le roi et lui se trouvèrent en présence.

Henri de Bourbon, monté sur un robuste cheval isabelle à la robe dorée, avait relevé la visière de son casque d'acier poli, et montrait à la foule ivre de joie son héroïque et loyal visage, sur lequel rayonnaient tout à la fois son amour pour le peuple et sa sainte confiance dans la justice de sa cause, qui était à ses yeux celle de la nation tout entière.

Il fit un geste paternel pour réclamer un peu de silence, et M. de Chattes, ayant mis un genou en terre, lui dit d'une voix que l'émotion rendait tremblante :

— Sire, je viens saluer mon seigneur et remettre en sa disposition le gouvernement de cette place.

Le roi se pencha sur l'encolure de son cheval, saisit le gouverneur par sa fraise, l'attira doucement à lui, et lui donna l'accolade comme à un compagnon, en prononçant ces mémorables paroles qui renfermaient tout le secret de la politique que son cœur avait révélé à son génie :

— Vous me remettez le gouvernement de cette place, M. de Chattes ? Ventre-saint-gris, c'est donc pour que j'aie le plaisir de vous le rendre, car je ne connais aucun qui en soit plus digne que vous.

Et se redressant, comme pour écouter les notables de la ville, qui voulaient parler à leur tour, il reprit :

— Mes enfants, point de cérémonie entre nous. Je ne veux que vos amitiés, bon pain, bon vin et bon visage d'hôte [1].

— Et nos bras, sire ! s'écrièrent des milliers de voix entrecoupées de sanglots.

— Vos bras, mes enfants ? je les accepte

[1] Tous ces détails et toutes ces paroles sont historiques.

aussi, et, ventre-saint-gris, je les emploierai à bon usage si Dieu me prête vie.

En ce moment un homme du peuple se dégagea brusquement des flots pressés de la foule, et chercha à se rapprocher du roi.

Quelques personnes voulurent l'empêcher d'avancer.

— Laissez-le venir, mes amis, dit Henri, ne voyez-vous pas qu'il est armé d'une bouteille et d'un verre? Et, ventre-saint-gris, la chaleur de votre beau soleil m'a donné soif.

L'homme du peuple, ainsi encouragé, remplit son verre jusqu'aux bords, et le présenta au roi en lui disant :

— Sire, à l'extermination de la Ligue !

— Non, mon ami : au salut de la France, et à la prospérité de ma bonne ville de Dieppe, qui fait accueil au Béarnais sans argent et presque sans soldats !

Et Henri vida le verre tout d'un trait, après l'avoir tendu dans plusieurs directions, comme pour saluer la foule.

La connaissance était faite, l'amitié scellée ; en un instant le roi fut environné et pressé, à ce point qu'il disparut un moment aux yeux de ses défenseurs, qui ne s'en émurent guère, car eux aussi avaient foi en son étoile. Lui

serra la main qui voulut, l'embrassa qui voulut! Il y avait là tous les rangs, tous les âges, toutes les conditions : c'était la grande famille française cherchant un roi pour la gouverner et la défendre, et trouvant un père pour l'aimer et se consacrer à elle. Quelques Ligueurs mêlés à cette foule enthousiaste et fidèle ne furent pas les moins empressés : étaient-ils franchement ramenés et convaincus par le cri de leur conscience, ou passagèrement attirés et éblouis par ce rayon de fortune ? C'est ce que l'histoire ne dit pas, parce que le roi ne voulut jamais le savoir. Après deux siècles et demi écoulés nous aurions mauvaise grâce à être plus curieux que lui.

Quand cette scène de joyeux tumulte fut devenue un peu plus calme, le cortége fit son entrée dans la ville. Toutes les fenêtres étaient pavoisées de drapeaux blancs, les uns préparés depuis longtemps, les autres improvisés pour ce miraculeux événement ; de riches tentures ornaient les façades des maisons ; de somptueux tapis recouvraient le pavé des rues : Dieppe n'avait jamais vu si grand spectacle, ni si chaleureux enthousiasme : elle prévoyait pourtant qu'elle payerait l'hospitalité qu'elle accordait si généreusement au prince

béarnais du sang de ses meilleurs citoyens.

M. de Chattes avait offert au roi de s'établir au gouvernement ; mais Henri de Bourbon avait répondu qu'il voulait prendre son logis chez un des bourgeois de la ville, et il descendit à la porte du sieur Angaut, négociant riche et considéré.

Midi sonnait à toutes les horloges de la ville au moment où le bonhomme Angaut inclinait sa tête blanche devant le Béarnais, qui l'embrassa et lui demanda de ne pas faire plus grand ordinaire pour lui, car il voulait être traité en ami et non en roi.

XI

Roi et peuple.

L'occupation pacifique de Dieppe, par un faible détachement des troupes royales, bien que la population fût sous les armes derrière des murailles faciles à défendre, et l'enthousiasme de bon aloi excité par la présence inattendue d'un prince qui ne dissimulait pas le mauvais état de ses affaires à ceux dont il venait réclamer l'appui, étaient deux faits immenses qui eurent pour premier résultat d'abattre la jactance de la Ligue, et de relever les

espérances d'une fraction du parti royaliste, que les nombreuses défections de Saint-Cloud avaient jetée dans le découragement.

C'était, en outre, la première fois que Henri de Bourbon parlait en roi à son peuple, et nous venons de voir comment il entrait dans cette voie où il devait gagner plus de batailles encore qu'avec son épée.

A ce langage amical et paternel, à cette royale bonhomie d'un héros qui se sentait assez grand pour n'avoir pas besoin de se préoccuper de sa dignité, il n'y avait personne qui ne comprît, quelques-uns sans vouloir en convenir encore, qu'il était enfin permis d'espérer des jours meilleurs pour la France.

En voyant l'entrée miraculeuse de Henri IV à Dieppe, il était facile de prévoir son entrée à Paris.

A peine descendu de cheval et installé dans la maison du bonhomme Angaut, dont les portes restèrent toutes grandes ouvertes, afin que chacun pût visiter l'hôte illustre abrité sous son toit, Henri rassembla ses conseillers, auxquels s'adjoignirent, sur son ordre, le gouverneur de Dieppe et une douzaine de bourgeois, choisis parmi les notables habitants de la ville, et après avoir remercié de nouveau

avec effusion ces derniers de leur bon accueil, il les invita tous à délibérer avec lui sur ce qu'il y avait de mieux à faire pour tirer parti de l'avantage qu'on venait de remporter.

MM. de Châtillon et de la Trémouille furent d'avis de se fortifier dans Dieppe, et d'y attendre tranquillement l'arrivée de trois mille fantassins et des deux régiments suisses auxquels le roi avait donné l'ordre de le suivre en quittant Saint-Cloud, et qui n'avaient pu marcher aussi vite que son escorte de cavalerie.

Le vieux maréchal de Biron soutint, au contraire, qu'il fallait profiter de la surprise dans laquelle l'arrivée subite du roi allait sans doute jeter l'ennemi, pour marcher résolûment sur M. de Mayenne, retranché dans son camp de Neuville avec trente mille hommes.

Quelqu'un fit observer que l'entreprise était périlleuse pour le roi qui ne pouvait disposer pour le moment que d'une force de six cents chevaux.

— Et pourquoi comptez-vous donc ces belles compagnies bourgeoises qui nous ont fait accueil tout à l'heure? s'écria Biron. Par la mort-Dieu, je crois que si je les avais sous mes ordres, il ne m'en faudrait pas d'autres pour

rendre M. de Mayenne plus léger qu'un lièvre, tout gros qu'il est. Qu'en pense Votre Majesté? reprit-il en s'adressant plus particulièrement au roi.

— Je pense, mon vieux Biron, répondit Henri, que nous devons, avant toutes choses, demander à nos bons amis de Dieppe ce qu'ils préfèrent : que nous combattions avec eux derrière leurs murailles, ou qu'ils viennent combattre avec nous en rase campagne.

L'un des bourgeois, c'était M. Labre, le même qui avait accueilli la Curée dans sa maison, se leva et dit :

— Excusez ma hardiesse, sire; mais nous sommes venus ici pour recevoir vos ordres et non pour vous donner nos avis. J'ai le bonheur d'avoir trois garçons dans les milices dont M. le maréchal vient de parler en homme qui se connaît en vaillance : eh bien! je déclare, sûr de n'être démenti par aucun père de famille dans la ville de Dieppe, que Votre Majesté peut faire de nos enfants tout ce qu'elle voudra : ils sont prêts à s'ensevelir avec nous sous les débris de nos maisons, ou à nous quitter pour vous suivre jusqu'au bout du monde, s'il plaît à Votre Majesté d'y aller.

— Qu'on dise encore que les Normands re-

prennent de la main gauche ce qu'ils ont donné de la main droite ! repartit vivement le Béarnais. Ventre-saint-gris, mes braves Dieppois, je ne croyais pas si bien faire en venant vous trouver ; mais je vois maintenant que le plus court chemin pour aller de Saint-Cloud à Paris est de passer par votre ville. Donc, mes amis, j'accepte de grand cœur ce que vous m'offrez, et en userai sans façon avec vous. M. de Biron, je mets ces vaillantes milices sous vos ordres immédiats, et vous marcherez avec elles à mon avant-garde quand nous partirons, ce qui ne tardera guère.

Comme le roi prononçait ces paroles si flatteuses pour la ville de Dieppe, il se fit une espèce de tumulte à la porte de la salle voisine de celle où le conseil était réuni, et l'on aperçut quelques hommes d'armes mêlés à la foule qui en obstruait l'entrée.

— Sire, ce sont des prisonniers qu'on vous amène, dit une voix, inconnue dans cette foule.

— Des prisonniers ! s'écria Henri en se levant précipitamment pour se diriger vers la porte.

— Ah ! c'est toi, la Curée ! reprit-il avec un accent tout joyeux et un geste d'amicale sur-

prise, viens m'embrasser, mon ami. Tu vois que je ne me suis pas fait attendre.

— Et quoi ! voilà aussi Gascon ! reprit le roi après avoir donné l'accolade à son fidèle la Curée; comment vous êtes-vous déjà retrouvés, mes enfants ?

— De la façon la plus naturelle du monde, et comme toujours, sire, répondit la Curée, à la poursuite de l'ennemi. Comme je l'attaquais par l'intérieur de la ville avec quatre cents hommes de la milice bourgeoise, troupe que je recommande à Votre Majesté, j'ai aperçu de loin notre brave capitaine Gascon qui menait déjà à la charge un peloton de chevau-légers. Il vous a fait des prisonniers, sire : ne voulez-vous pas les interroger ?

— Je parlerai volontiers à un, n'ayant le loisir de faire plus, dit le roi. Avancez, jeune homme, continua Henri en avisant derrière le capitaine Gascon, Chavannes qui était l'un des Ligueurs capturé par la virago.

Le jeune officier s'approcha du roi, et attendit, dans une attitude à la fois respectueuse et digne, qu'il plût à Sa Majesté de lui adresser la parole.

— N'étiez-vous pas à la défunte reine-mère? lui demanda Henri avec bonté.

— Oui, sire; je fus six ans l'un de ses pages.

— J'ai souvenir de vous avoir vu enfant : eh bien! que puis-je faire pour une vieille connaissance?

— Sire, balbutia Chavannes, les hasards de la guerre m'ont fait tomber aux mains de l'ennemi... je n'ai donc rien...

— N'appelez pas l'ennemi, jeune homme, la fidèle armée qui combat pour arracher la France aux ambitieux qui la trompent afin de l'opprimer plus sûrement, interrompit le Béarnais avec une gravité plus paternelle que sévère, et encore une fois que puis-je faire pour vous?

— Ordonnez qu'on me rende mon épée, sire.

— Tu l'entends, Gascon? fit Henri en élevant la voix; remets-la-lui donc cette épée, et qu'il aille...

— Sire, interrompit à son tour Chavannes, ce n'est pas pour m'en servir dès demain contre vous.

— Voulez-vous donc la consacrer désormais à la défense de ma cause?... C'est celle de la France, croyez-moi, jeune homme!

— Non, sire; et si c'est à cette condition

que Votre Majesté daigne me la faire rendre, il ne m'est, en conscience, pas permis de l'accepter.

— Prenez-la toujours, M. de Chavannes; car ce serait grand dommage si un jeune homme aussi loyal que vous était longtemps privé de combattre. Vive Dieu ! le refus que vous me faites d'entrer à mon service me prouve que mes affaires sont en bon état.

— C'est trop de bonté, sire, murmura Chavannes, touché de l'ingénieuse allusion que le roi faisait à son courage; j'espère qu'un jour viendra...

— Où cette épée que je vous rends pourra honnêtement sortir du fourreau pour mon service, interrompit le roi avec un accent inspiré et convaincu; n'en doutez pas, M. de Chavannes, et croyez qu'alors je me souviendrai comme vous êtes fidèle aux partis que vous embrassez.

— C'est cependant quelquefois bien difficile, fit Chavannes d'une voix de plus en plus incertaine et troublée, en passant dans sa ceinture son épée que le roi avait pris lui-même des mains du capitaine Gascon pour la lui remettre ; mais, sire, ajouta-t-il, ne dois-je rien à ce brave homme pour ma rançon ?

Et il montra Gascon, qui se tenait modestement à l'écart.

— Ce brave homme est une femme, M. de Chavannes, répondit le roi. Demandez-lui ce qu'elle préfère pour sa rançon, d'une robe de gros de Tours, ou d'une collerette de point de Gênes.

— Une femme! s'écria Chavannes en rougissant de dépit, Votre Majesté veut rire assurément. Ce n'est pas sans combattre que je lui ai rendu mon épée, et je sais que son bras...

— Est vigoureux, n'est-ce pas, jeune homme? Ventre-saint-gris, vous avez plus d'un frère d'armes dans le camp de mon cousin de Mayenne qui pourrait l'attester comme vous; mais cela n'empêche pas que je ne vous dise la vérité : voyons, Gascon, approche.

Gascon obéit à l'ordre du roi, mais on devinait, à la lenteur et à l'indécision de ses mouvements que ce n'était pas de trop bonne grâce.

— Maintenant, reprit Henri, ôte ta cuirasse et défais ton pourpoint depuis la naissance du cou jusqu'au creux de l'estomac.

— Mais, sire, cela ne se peut pas devant tout le monde, marmotta entre ses dents la pauvre vivandière, dont les joues hâlées devinrent d'un rouge couleur de brique.

Et tout en parlant ainsi, Gascon, qui ne résistait jamais à un ordre de son maître le Béarnais ou de son capitaine la Curée, détachait lentement sa cuirasse, dont une des personnes présentes s'empara.

— Bah ! bah ! fit le roi en riant aux éclats, nous sommes ici entre bons compagnons, et il faut montrer à ce jeune et vaillant Ligueur que dans le camp des royalistes ce n'est pas à la vigueur des coups d'épée que l'on peut distinguer une femme d'un homme : attention, M. de Chavannes.

Et Henri, saisissant le pourpoint de Gascon près du bouton qui le fermait par en haut, lui imprima une secousse qui le fit s'écarter brusquement, de manière à ne laisser aucun doute à Chavannes sur le sexe de son vainqueur [1].

Il dut au surplus faire son examen rapidement, car la vivandière s'était à l'instant même rejetée dans la foule, qui l'avait obligeamment enveloppée et défendue contre les regards indiscrets de l'assistance.

— Êtes-vous convaincu, M. de Chavannes ? demanda le roi.

[1] Historique. *Journal militaire de Henri IV.*

— Oui, sire, répondit le jeune Ligueur en courbant la tête d'un air de confusion, et j'ajouterai que si Votre Majesté a pour elle les femmes, le succès de sa cause est assuré.

— Il vous restera toujours ma cousine de Montpensier, repartit le roi avec une jovialité goguenarde ; la Curée, ajouta-t-il, fais reconduire monsieur aux avant-postes par un de tes cavaliers, et reviens me retrouver ici.

Et Henri, ayant salué Chavannes d'un signe de tête à la fois affectueux et royal, retourna dans la salle où le conseil était assemblé.

Pendant sa courte absence, les notables de la ville avaient manifesté hautement la résolution de soutenir par tous les moyens en leur pouvoir le généreux parti qu'ils avaient pris. et quand le roi rentra, M. Labre demanda la parole au nom de ses concitoyens absents et présents.

— Sire, dit-il, nous ne sommes que des marchands, et comme tels les choses de la politique, en temps ordinaires, ne devraient point nous regarder ; mais nous avons des cœurs français qui ont compris, en battant à l'unisson du vôtre, que votre triomphe définitif peut seul mettre un terme aux maux de la patrie. Si vous n'étiez qu'un grand capitaine

ou un habile politique, nous laisserions à votre vaillante épée et à votre génie le soin d'arranger vos affaires, et nous attendrions dans nos comptoirs et magasins la fin de votre lutte avec vos compétiteurs. Mais vous êtes la loi fondamentale et vivante de cette antique monarchie ; vous nous appartenez encore plus que nous ne vous appartenons, et nous ne sommes pas plus les maîtres de ne pas combattre pour vous, que vous ne l'êtes de ne pas marcher à notre tête. En venant nous chercher à travers mille périls pour nous convier à vaincre ou à mourir avec Votre Majesté, vous avez rempli votre devoir de roi. A notre tour, sire, de vous montrer que nous sommes de bons et loyaux sujets. Vous êtes pauvre, prenez nos fortunes ; vous manquez de soldats, acceptez nos enfants ! La dernière obole de nos escarcelles, comme la vie du dernier de nos fils, tout vous appartient ! Et ce n'est pas seulement derrière nos murailles que nous prétendons combattre, c'est partout que nous voulons vous suivre ! Nous savons qu'il ne manquera pas de gens qui viendront nous dire que votre ingratitude sera le prix de nos services, et qu'une fois en possession du trône vous tournerez le dos aux bourgeois et manants qui

vous auront aidé à vous y asseoir, pour ne faire bon accueil qu'à votre noblesse. Nous hausserons les épaules à ces discours, sire; mais alors même que l'avenir se chargerait de justifier ceux qui nous les tiendront, nous ne devrions pas regretter ce que nous faisons aujourd'hui, car en vous aimant et servant, c'est aussi, c'est d'abord, pardonnez-moi, sire, la France que nous aimons et servons. Dieu nous fait la faveur que vous soyez un grand et bon prince, ce qui nous permettra d'accepter avec joie toutes les épreuves qu'il lui plaira de nous envoyer pour votre service; mais nous n'en ferions pas moins notre devoir, si vous étiez un incapable ou un mauvais, comme, grâce au ciel, il ne s'en trouve pas dans votre race. Excusez-moi, sire, si je vous parle avec cette liberté. Nous autres Dieppois nous sommes tous un peu loups de mer, et par ainsi mal façonnés au langage des cours; mais chez nous le cœur est pur comme l'or et le bras dur comme le fer, et m'est avis qu'au point où vous en êtes, cela vaut mieux que révérences et paroles mielleuses. Sire, j'ai fini, et n'attends plus que vos ordres pour aller dire par la ville ce que vous voulez de nous, afin que chacun ouvre son comptoir et prenne ses ar-

mes. Est-ce bien ainsi qu'il fallait parler, messieurs? ajouta le digne bourgeois en se tournant vers ses concitoyens rangés autour de lui.

On lui répondit par le cri de *Vive le roi!*

Henri, qui était resté assis tant qu'avait duré la harangue de M. Labre, se leva, posa la main droite sur son cœur, l'autre sur la garde de son épée, et dit en promenant sur l'auditoire un regard où respiraient l'héroïsme et la bonté de son âme :

— Vous dites vrai, messieurs : si grands que soient vos dévouements, je suis encore plus à vous que vous n'êtes à moi, et c'est parce que je vous appartiens que j'accepte vos bras et vos fortunes pour les employer à votre service. Je vous donne en échange ce cœur dont toutes les pensées sont pour la France, et cette épée qui n'est jamais sortie du fourreau, j'en prends Dieu à témoin, pour les misérables intérêts de mon ambition. Jamais je n'ai cherché par machinations ou trames souterraines à mettre sournoisement la main sur le sceptre de ce beau royaume. J'ai servi loyalement le prince qui le portait avant moi, et, s'il eût laissé un fils, j'aurais combattu pour lui jusqu'à la mort. Mais puisque les décrets de la Providence et

la loi de la monarchie veulent que je ceigne la couronne, je ne prendrai pas un seul jour de repos qu'elle ne soit assurée sur mon front et que je ne puisse me dire que les malheurs de ce peuple sont finis. S'il ne s'agissait que de moi, messieurs, je frémirais d'horreur à la pensée de faire couler une goutte de sang; mais je considère ce royaume déchiré par les factions, épié dans sa ruine croissante par l'étranger qui ne le trouve pas encore assez divisé et assez croulant, et alors je ne me sens plus libre de laisser dormir mon épée. Pour ce qui est de l'ingratitude, mes amis, Dieu qui tient en ses mains mon cœur comme les vôtres peut seul savoir si je m'en rendrai coupable au jour de la prospérité; mais s'il m'infligeait le malheur d'être ingrat, je lui demande dès à présent que ce soit plutôt envers les grands, toujours moins nécessiteux de ma protection, qu'envers les petits qui en ont tant besoin pour accomplir la rude tâche de leur pèlerinage sur la terre. Et maintenant, messieurs, allez par la ville redire mes paroles, et ne craignez pas de vous rendre garants de leur sincérité. Armez le plus d'hommes que vous pourrez, fortifiez vos portes et remparts, que vos femmes et vos filles défendront, s'il est né-

cessaire, pendant que nous irons chercher l'ennemi; et tout en remplissant ces grands devoirs dont la patrie vous tiendra compte, ne cessez de vous répéter que désormais entre nous *c'est à la vie et à la mort!*

De longues et frénétiques acclamations qui se prolongèrent au loin accueillirent ce discours à la suite duquel le conseil fut levé.

XII

Le camp du Béarnais.

Henri de Bourbon, acclamé roi de France par une population indépendante et belliqueuse, à qui il eût suffi de fermer ses portes et de se tenir immobile derrière ses murailles pour faire respecter sa neutralité, et sûr désormais de la fidélité et du dévouement des braves habitants de Dieppe, Henri de Bourbon, disons-nous, put, à partir de ce moment, et en toute liberté d'esprit, consacrer son temps et

ses soins à l'organisation de sa petite phalange de héros. Chaque jour à cheval avant le lever de l'aurore, il sortait accompagné de ses meilleurs officiers, visitait d'abord tous les postes de la ville, puis s'en allait parcourir, quand le soleil était levé, les campagnes environnantes, arrêtant, chemin faisant, son coup d'œil d'aigle sur les différentes positions qui lui semblaient propres à l'établissement d'un camp retranché, dans lequel il pourrait, sans crainte de surprise, attendre l'attaque de la formidable armée de Mayenne. Bien que ce dernier fût très-lent dans la conception de ses projets, et plus lent encore dans l'exécution, Henri regardait comme certain qu'il viendrait lui proposer le combat avec toutes ses forces réunies, aussitôt qu'il serait informé, ce qui ne pouvait tarder beaucoup, jusqu'à quel point les défections de Saint-Cloud avaient affaibli les rangs des défenseurs du souverain légitime. Or, c'était de cette première bataille, le roi le sentait bien, qu'il fallait à tout prix faire une victoire, non-seulement pour la justification de sa téméraire entreprise, mais encore pour le triomphe futur et définitif de sa cause et le salut de la monarchie. Si Henri était vainqueur, toutes les villes de la Normandie,

à commencer par Rouen, s'empresseraient de lui ouvrir leurs portes et de lui envoyer des secours d'hommes et d'argent, afin de ne pas rester trop en arrière de l'exemple donné par Dieppe ; d'autres provinces plus éloignées sortiraient aussi de leur apathie à mesure que le bruit de ce succès leur arriverait ; et enfin tous ces courtisans de la fortune, qui avaient porté leur fidélité de circonstance à Mayenne, parce qu'ils le croyaient le plus fort, reviendraient au Béarnais, le voyant le plus heureux. Si au contraire les troupes de Bourbon essuyaient une défaite, la ruine complète de sa cause était presque certaine. Le téméraire alors ne serait plus qu'un insensé, le héros qu'un coureur de hasards, le chef d'un grand parti qu'un aventurier, et la France verrait s'éterniser les horreurs de la guerre civile et les hontes de la domination étrangère, dont elle ne souffrait que depuis trop d'années déjà.

Après une étude approfondie et intelligente de la topographie des environs de Dieppe, Henri se détermina à asseoir son camp entre le faubourg du Pollet et les ruines du château d'Arques. Aussitôt que cette décision fût prise, les habitants de cette ville résolue, dont le

zèle et l'enthousiasme redoublaient à mesure qu'ils connaissaient mieux l'excellent et vaillant prince pour lequel ils s'étaient si généreusement compromis, mirent tout en œuvre pour l'exécuter. Les riches fournirent tout le matériel du campement, les pauvres travaillèrent aux redoutes et à l'enceinte retranchée, tous s'ingénièrent à se rendre utiles. Pendant ce temps-là les trois mille fantassins français et les deux régiments suisses que le roi avait laissés en arrière étaient arrivés, et la transformation des milices bourgeoises du pays en corps mobiles s'opérait de jour en jour. Bref, deux semaines environ après les événements que nous avons rapportés dans les précédents chapitres, celui que les Ligueurs, dans leur dépit mal déguisé, appelaient le déserteur de Saint-Cloud, avait réuni une armée de huit mille hommes, formidables par le courage et la foi politique poussée jusqu'au fanatisme, dans une position qui lui permettait de mettre à profit toutes les ressources de son génie guerrier.

Le camp du roi s'étendait de l'extrémité du faubourg du Pollet, qui en était un des ouvrages avancés, jusqu'au pied de la colline sur le sommet de laquelle s'élevaient les ruines

croulantes du château d'Arques, dont la façade délabrée offrait cette singularité d'heureux augure pour la circonstance, d'un écusson fleurdelisé que le temps avait laissé intact. Henri, qui considérait avec raison cette colline comme la clef de sa position, avait fait établir sur le point le plus élevé une batterie de six canons, les seuls qu'il possédât, dont le feu devait enfiler celle des vallées environnantes par laquelle il était plus probable qu'arriverait l'armée de Mayenne. Les abords de la colline du côté menacé étaient défendus par une redoute profonde que gardaient huit cents vieux lansquenets d'une valeur éprouvée, qui se seraient plutôt fait tuer jusqu'au dernier que de reculer de la longueur d'un fer de lance. C'était derrière ces défenses, œuvres de Dieu ou travail des hommes, que s'abritait la petite armée du Béarnais, l'infanterie au centre, environnant la tente qu'occupait le roi, et la cavalerie aux extrémités, afin de pouvoir sortir plus facilement pour éclairer la contrée par des patrouilles, dont les allées et venues étaient continuelles aussi bien le jour que la nuit, et la nuit que le jour.

Aussitôt que ces dispositions furent exécutées, la ville et le camp, où tout le monde,

pendant quinze jours, avait bien plus manié la pioche que l'arquebuse, reprirent un aspect plus militaire et un air de joie, signe certain de retour à des habitudes préférées et d'espérance de succès prochains. L'abondance qui régnait partout, le bon accord des citadins et des militaires, la popularité croissante de ce roi à qui la circonstance la plus puérile donnait le moyen de se faire adorer, contribuaient d'ailleurs à maintenir en gaieté cette réunion d'hommes, que de graves préoccupations devaient cependant troubler parfois au milieu de leur quiétude. Pendant le jour les habitants de Dieppe venaient visiter leurs connaissances du camp, et le soir, à leur tour, les officiers et les soldats de l'armée royale allaient en foule, les uns *mugueter* chez les belles dames de la ville, les autres boire à leurs futures victoires dans les cabarets du port et des faubourgs. Henri lui-même, déposant pour quelques heures les soucis de la politique, ne dédaignait pas de prendre de temps en temps part aux ébattements de ses compagnons d'armes, et il n'était pas rare non plus de le voir, vers midi, mettre pied à terre devant le logis du bonhomme Angaut ou du compère Labre son gendre, à qui il allait demander, avec cette noble

familiarité à laquelle il a dû l'idolâtrie de tant de cœurs dévoués et la conquête de tant de cœurs rebelles, une place à leur table de famille. Ces circonstances connues de la foule exerçaient sur elle une influence magique, et avaient fait dire à une vieille écaillère du Pollet, réputée pour juger sainement des choses : « *Il faudra bien qu'il règne celui-là puisqu'il est le roi de tout le monde !* »

Et, en effet, vingt ans plus tard, il n'y avait dans toute la France qu'un seul homme qui ne reconnût pas Henri IV pour son roi.

Malheureusement cet homme était Ravaillac !

Le roi de tout le monde ! c'est-à-dire l'ami des pauvres, le protecteur des faibles, le consolateur des souffrants, le chef de famille d'une nation : quel mot dans la bouche d'une femme du peuple !

Il ne tiendrait cependant qu'à la France de le prononcer aujourd'hui, ce mot, car ce roi de tout le monde semble ressuscité dans la personne d'un autre Henri.

C'était surtout le dimanche que le camp du Béarnais offrait un aspect animé, dans lequel il était facile de reconnaître l'heureuse influence de l'espoir en l'avenir qui remplissait

tous les cœurs. Ce jour-là avait été particulièrement adopté par la population dieppoise pour rendre visite à ses amis de l'armée royale, et c'était, depuis le matin de très-bonne heure jusqu'au soir très-avancé, une procession continuelle de citadins, qui, les uns seuls, les autres accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, parcouraient gaiement la route du Pollet au château d'Arques, près duquel se trouvait l'entrée du camp destinée au public ami. La foule des visiteurs commençait à assister à la revue que le roi passait de sa petite armée, aux manœuvres qu'il lui faisait exécuter ensuite, puis, militaires de tous grades et citoyens de toutes les classes se rejoignaient, se mêlaient et s'en allaient bras dessous bras dessus, vers l'extrémité du camp opposée à l'entrée, où l'on avait établi de grandes baraques de planches ornées de feuillages, d'emblèmes et de devises, dans lesquelles les quatre cantinières de la Curée vendaient du vin, du cidre, des boissons fermentées anglaises, des cervelas, des salaisons allemandes et autres *harnois de gueule*, comme on disait à cette époque, où ces expressions d'une énergie pittoresque avaient été mises à la mode par le veneur du Fouilloux. Quand on avait bien bu,

bien mangé, longuement devisé des affaires du temps, que personne ne voulait voir sous un aspect sombre, il arrivait habituellement et toujours comme par hasard, que le son lointain ou rapproché de quelque fifre faisait tressaillir une jeune fille, à qui son père disait : « *Il faut pourtant que la jeunesse s'ébatte aussi.* » Alors les vieillards restaient pour achever les brocs aux trois quarts vides, et les jeunes gens des deux sexes se rendaient à une esplanade verdoyante que l'on appelait *le parterre du Louvre*. Là, les danses commencées dans le trajet continuaient sans interruption jusqu'à la nuit et présentaient le coup d'œil le plus curieux. Les Suisses s'y faisaient remarquer par la gravité de leur maintien et leur respect profond pour la mesure ; les Béarnais par la grâce de leurs mouvements ; les Basques, car il y en avait quelques-uns dans l'armée du roi, par leur agilité surnaturelle, et les Bretons, par leurs furieuses *dégognades,* comme disait madame de Sévigné, un siècle plus tard. Mais ce qui réjouissait surtout les spectateurs plus calmes, c'était la franche gaieté de cette foule, chez qui l'enthousiasme semblait avoir éteint le sentiment de ses périls futurs. Aussi le roi manquait-il rarement l'oc-

casion de s'arrêter, en parcourant son camp, aux abords du *parterre du Louvre*, et sa présence, loin de comprimer les élans de la joie universelle, semblait leur donner une nouvelle impulsion. Il encourageait du geste et de la parole les chants des uns et les gambades des autres, frappait familièrement sur l'épaule de celui-ci, passait gaillardement la main sous le menton de celle-là, et jetait à tous, avec la prodigalité d'une inépuisable richesse, ces mots heureux qui lui gagnaient les cœurs pour toujours : il n'y a donc pas d'exagération à dire que cette époque de son règne laborieux en fut la phase la plus heureuse.

Plus tard, vers le milieu de septembre, l'approche de l'armée de Mayenne, dont on eut enfin connaissance, n'apporta aucun changement essentiel à cette vie joyeuse qu'on menait dans le camp royaliste. Seulement les danses étaient parfois interrompues par le boute-selle ; mais elles reprenaient presque aussitôt, car les fantassins de l'armée, que l'alerte ne regardait pas d'abord, venaient prendre la place de leurs camarades de la cavalerie, qui s'en allaient à la découverte. Il en résultait des quiproquo joyeux, des aventures bouffonnes, et par-ci par-là de petites infidélités qui défrayaient la

chronique scandaleuse du camp et de la ville. Hâtons-nous d'ajouter, et la remarque n'est pas sans importance, que jamais ces rivalités ne mirent deux amis en face l'un de l'autre la dague au poing. L'humeur batailleuse que la noblesse avait montrée sous le règne des deux derniers Valois, et qui devait renaître plus terrible pendant celui de Louis XIII, et surtout sous la régence d'Anne d'Autriche, avait complétement disparu lors de la guerre que Henri IV dut soutenir pour *pacifier* son royaume. Il semblait que les gentilshommes de cette époque eussent compris qu'ils n'avaient pas le droit de verser leur sang pour leurs propres querelles, et pour eux le *Pré-aux-Clercs* et la *Chaussée-des-Minimes* s'appelaient *Arques, Ivri* et *Fontaine-Française.*

Le 12 septembre au soir on apprit, par le retour d'une patrouille qui amenait un Ligueur prisonnier, que toute l'armée de M. de Mayenne s'avançait par le pays de Bray et avait poussé son avant-garde jusqu'au hameau de Thibermont. Le prisonnier affirma que la veille au soir Mayenne en personne, mais déguisé, était venu jusqu'à la plaine de Jauvat, et que n'y voyant pas de camp il était resté convaincu que Henri, peu rassuré sur les ré-

sultats de sa téméraire entreprise, avait dû se renfermer à Dieppe avec son armée, ce qui lui avait fait adresser un ordre du jour à ses troupes, dans lequel il leur disait, *qu'il tenait cette fois le Béarnais, lequel ne pourrait lui échapper qu'en s'évadant par la mer.*

Le roi ne s'épargna pas les brocards sur cette fanfaronnade de son gros cousin, comme il l'appelait, mais, certain maintenant que le jour de la bataille tant désirée par lui était prochain, il redoubla de soins et d'activité pour mettre le plus de chances possibles en sa faveur. Assez gai d'humeur pour rire de la jactance de Mayenne, mais trop habile pour la mépriser et ne pas chercher à tirer parti des avantages qu'elle ne manquerait de lui donner sur son ennemi, il multiplia les revues, les allocutions et les visites aux habitants de Dieppe, dont l'amour et le dévouement lui étaient plus nécessaires que jamais. Il fit si bien que, sans les avoir demandés, on lui donna un nouveau secours d'hommes et de nouveaux subsides en argent. « Cinquante mille livres, dit Sully, « furent portées dans la caisse de Sa Majesté, « qui se rendit dans son camp d'Arques, où « elle en fit la montre à sa troupe. »

Le 15 septembre, Mayenne voulut tâter

l'armée royale par un simulacre d'entreprise sur ses travaux de défense. Henri garda ses troupes dans ses retranchements, et fit repousser l'attaque de l'ennemi par quatre compagnies bourgeoises, que commandait M. de Givry, l'un des plus braves compagnons du Béarnais. Ces vaillants citadins montrèrent la valeur et le sang-froid de vieux soldats. Trois fois l'élite de l'armée de Mayenne, piqué au jeu, revint à la charge, et trois fois elle fut repoussée. Vers le soir le général de la Ligue prit le parti de se retirer dans son camp de Thibermont, après avoir perdu près de six cents hommes dans ces différentes attaques.

Ce beau début d'une suite de campagnes qui devaient être si glorieuses, fut cependant douloureux pour le cœur du Béarnais : quarante citoyens de Dieppe étaient restés morts sur le champ de bataille, et plus de deux cents avaient été blessés. Au nombre des morts se trouvait le fils aîné de M. Labre, et parmi les blessés ses deux plus jeunes enfants.

Le roi visita dans la soirée et dans la nuit toutes les familles que sa première victoire avait mises en deuil. Il ne leur distribua pas ces consolations banales qui sont un outrage à la souffrance des âmes auxquelles elles s'adres-

sent; mais il pleura avec elles, leur dit qu'il était aussi le père des défunts puisqu'il regardait tous les Français comme ses enfants, enfin il mit du baume sur toutes les plaies saignantes et n'entendit pas une seule parole amère retentir à son oreille.

Sa dernière visite fut pour la famille Labre qui avait été plus rudement atteinte que toutes les autres, puisque de trois de ses membres sous les armes, un avait été rapporté mort, et les deux autres gisaient blessés.

Henri fut reçu sur le seuil de la maison par son ancien hôte le bonhomme Angaut, père de madame Labre, et par conséquent aïeul du mort et des deux blessés.

Le vieillard voulut se jeter aux genoux du roi, mais Henri l'en empêcha et l'embrassa en pleurant.

— Sire, dit Angaut d'une voix ferme, cette journée est d'un heureux augure pour les armes de Votre Majesté.

— Elle est surtout glorieuse pour la ville de Dieppe, mon ami, répondit le roi; mais elle est bien cruelle pour mon cœur. Conduisez-moi, je vous prie, vers la demoiselle [1] votre

[1] A cette époque les femmes mariées qui n'étaient pas nobles s'appelaient toujours demoiselles.

fille. Pensez-vous qu'elle veuille me recevoir ?

— C'est elle qui m'envoie à votre rencontre, sire : elle est là-haut près de ses trois enfants.

Henri offrit son bras au vieillard, et tous deux montèrent l'escalier qui conduisait au premier étage de la maison.

Les marches en divers endroits étaient couvertes de sang, ce qui obligea plus d'une fois le pauvre Béarnais à détourner la tête.

Parvenu sur le palier, Angaut et son royal soutien durent s'arrêter, car madame Labre leur barra le passage.

— N'entrez pas ici, sire, dit-elle en étendant les bras en croix devant une porte qu'elle avait refermée derrière elle. Vous savez, continua-t-elle avec un douloureux sourire, que ce n'est pas l'hospitalité que nous refusons à Votre Majesté.

— Je voudrais embrasser vos deux blessés, répliqua Henri avec attendrissement, car il avait deviné le motif du refus de madame Labre.

— Ils ne sont pas seuls dans cette chambre, sire, reprit-elle. Cependant si Votre Majesté l'exige...

Et ses bras élevés en croix s'abaissèrent lentement.

Puis elle poussa la porte du coude et elle pénétra à reculons dans la chambre, dont l'entrée ainsi se trouva libre.

Le roi la suivit, ou plutôt suivit la direction de son geste qui lui indiquait un énorme lit sur lequel les deux jeunes gens étaient étendus.

A la vue de Henri, l'un des deux jeunes gens fit entendre sans bouger le cri de *Vive le roi !* d'une voix forte : il avait la cuisse fracassée par une balle, ce qui le condamnait à l'immobilité.

Son frère se souleva sur son coude, attacha sur le roi un regard brûlant d'affection et rayonnant d'enthousiasme, essaya de parler, mais ne put pousser que quelques sons inarticulés : sa poitrine avait été perforée par un fer de lance.

Le roi se couvrit le visage de ses deux mains, et l'on vit à sa respiration qu'il était ému jusqu'à sangloter.

— Quel spectacle ! murmura-t-il, et qu'il faut aimer la France !

En se penchant sur les deux jeunes gens étendus côte à côte, il les embrassa en leur adressant des paroles paternelles.

— Mais où donc est mon ami Labre ? de-

manda-t-il en se relevant ; je voudrais l'embrasser aussi.

— Sire , il vient de partir pour aller remplacer ses fils dans la grande redoute.

A ces mots héroïques prononcés avec une noble simplicité, le roi se retourna vivement : il avait reconnu la voix de madame Labre.

Il l'aperçut dans le coin le plus obscur de l'appartement, debout et immobile au pied d'une sorte de couchette étroite placée derrière elle et recouverte d'un voile noir.

La vaillante Dieppoise avait d'abord voulu empêcher le roi d'entrer dans la pièce où était son fils tué, et n'ayant pu y parvenir, elle cherchait maintenant à lui dérober la vue de son corps.

Le roi comprit que cette situation violente ne pouvait se prolonger plus longtemps. Alors il s'adressa à un des gentilshommes de sa suite à qui il dit à haute voix :

— Vous ferez expédier demain des lettres de noblesse au maître de céans ; jamais elles ne furent mieux méritées.

Et saluant madame Labre en posant la main sur son cœur, il sortit de cette maison qui portait si fièrement le deuil d'un de ses enfants, et les souffrances des deux autres.

XIII

La bataille.

A l'exception de quelques petites escarmouches de cavalerie, dans lesquelles les troupes des deux partis déployèrent une grande valeur individuelle, et où la Curée et le capitaine Gascon se distinguèrent comme de coutume, les choses restèrent en cet état jusqu'au matin du 19 septembre. Ce jour-là Gascon, envoyé au loin à la découverte, sur quelques bruits vagues d'un mouvement des Ligueurs, revint

en toute hâte au camp dire à son chef, qui le rapporta tout courant au roi, qu'il avait remarqué un grand remue-ménage dans les quartiers de Mayenne; qu'ayant alors examiné les choses de plus près, il avait vu distinctement l'infanterie ligueuse qui se fractionnait en une multitude de petits détachements, que leurs officiers dirigeaient sans bruit de tambours vers tous les chemins de traverse et sentiers détournés conduisant à la plaine d'Arques. L'intelligente virago concluait de cette manœuvre qu'il se préparait quelque chose de sérieux chez l'ennemi, et que les royalistes feraient bien de se tenir sur leurs gardes.

En effet le lendemain matin, 20 septembre, quand le jour fut assez grand pour distinguer à peu près ce qui se passait au delà des limites du camp, les sentinelles de l'armée royale virent des masses profondes d'infanterie, ayant de la cavalerie sur leurs ailes, déboucher par la vallée qui conduisait à Arques, et se ranger en bataille à demi-portée de canon des premières redoutes. Le roi qui ne s'était pas couché, car il savait, dit une relation du temps, *qu'il ne pourrait faire autre chose que tourner et virer dans son lit*, le roi monta à cheval, alla rapidement reconnaître la position

de l'ennemi, et quand il lui fut bien démontré que Mayenne voulait la bataille, il voulut, lui, se donner le plaisir de l'engager le premier, afin que son adversaire sût bien qu'il ne l'avait pas surpris. A cet effet, suivant une tactique empruntée aux Carthaginois, et dont il avait déjà renouvelé l'usage avec succès, il lança en tirailleurs ses deux braves régiments Rambures et Maugiron, avec l'ordre de harceler l'ennemi, de le poursuivre s'il se retirait, de battre en retraite s'il faisait mine de se porter en avant, bref de chercher à l'amener à une attaque générale et sérieuse contre les ouvrages derrière lesquels l'armée royale était abritée, moins pour se garantir du feu des Ligueurs que pour cacher combien elle était peu nombreuse en comparaison de celle qu'elle avait à combattre.

Mais soit que Mayenne devinât l'intention du roi, soit qu'il attendît de nouveaux renforts pour porter un coup plus décisif, ou qu'il fût fidèle une fois de plus à son penchant décidé pour la temporisation, toujours est-il que l'action générale si ardemment souhaitée par Henri et ses soldats ne put avoir lieu ce jour-là. Les Ligueurs assez maltraités se replièrent en bon ordre, couverts par leur nombreuse

cavalerie, les royalistes rentrèrent dans leurs lignes, et le reste de la matinée s'écoula tranquillement.

— Ce sera pour demain, mes enfants, dit le roi en mettant pied à terre devant sa tente, car, ventre-saint-gris, s'ils ne viennent pas franchement à moi, moi j'irai à eux, et il faudra bien qu'ils nous *prêtent le collet*.

Vers le soir, un peu avant le coucher du soleil, on amena à Henri quelques prisonniers de marque qui étaient venus rôder hardiment autour de son camp pour en observer les dispositions. Parmi eux se trouvait un personnage considérable, fort connu et estimé du Béarnais, le sieur de Faudoas, comte de Belin, sous-gouverneur de Paris pour la Ligue. Cette capture était des plus importantes, car elle privait Mayenne d'un de ses plus grands hommes de guerre, dans le moment où il pouvait lui être le plus utile.

Henri embrassa le comte de Belin avec cette affabilité royale qui lui gagnait tous les cœurs; et comme le vaillant seigneur cherchait des yeux où pouvaient être placées des troupes en assez grand nombre pour vaincre la puissante armée de la Ligue, le roi, devinant sa pensée, lui dit :

— Ajoutez aux braves gens que vous voyez mon bon droit, et vous ne douterez plus de quel côté sera la victoire [1].

Puis il emmena le comte de Belin souper avec lui et l'invita à coucher sous sa tente, afin d'être bien sûr qu'il ne lui échapperait pas.

Enfin le jour du 21 septembre se leva. Henri, fidèle à sa promesse d'obtenir la bataille, dût-il aller la chercher, fut debout aux premières clartés de l'aurore, qui lui montrèrent, en devenant plus vives, toute l'armée de Mayenne en mouvement pour reprendre ses positions de la veille.

Le roi parcourut les rangs, le front haut, la bouche souriante, le regard rayonnant, adressant à chacun des paroles qui témoignaient de la confiance en la valeur de ses soldats et en la justice de sa cause.

Puis il alla se placer dans la grande redoute défendue par ses lansquenets, car il prévoyait que ce serait sur ce point que se porteraient les plus grands efforts de l'ennemi.

Les tirailleurs des deux armées se mêlèrent comme la veille, et l'action commença.

[1] Historique.

Jusqu'à midi elle se soutint de part et d'autre sans avantage marqué. A ce moment une troupe considérable de lansquenets appartenant à l'armée de Mayenne s'avança sur la grande redoute, mais, au lieu de l'attaquer, les hommes qui marchaient en avant crièrent qu'ils venaient se rallier à ceux de leurs camarades qui avaient déjà pris du service pour le roi.

Henri à qui l'on vint faire part de cette proposition l'accepta, et les lansquenets de Mayenne furent introduits dans la redoute par le sieur de Montatère qui avait reçu leur soumission.

Mais alors éclata la plus horrible trahison, et jamais Henri ne fut aussi près de sa perte.

Les nouveaux lansquenets placés en seconde ligne se ruèrent sur leurs compagnons rangés devant eux, et leur colonel qui avait reconnu le roi lui posa sa hallebarde sur la gorge et lui demanda s'il ne voulait pas se rendre à monseigneur.

— C'est vous qui vous rendrez à moi, M. le larron ! s'écria Henri en tirant son épée ; à moi, mes amis ! reprit-il d'une voix de tonnerre, et chassons ces infâmes !

A l'instant la mêlée fut épouvantable. Les lansquenets fidèles et les lansquenets traîtres se mêlèrent et s'attaquèrent avec une fureur sans égale, se prenant corps à corps comme des lutteurs acharnés, car ils étaient trop rapprochés les uns des autres pour faire usage de leurs armes à feu. Le colonel qui avait osé porter la main sur le roi tomba mort aux pieds de Sa Majesté, qui courut aussitôt au secours du vieux maréchal de Biron, entouré et renversé déjà par une douzaine de ces furieux.

La lutte fut terrible et longtemps indécise; peut-être même eût-elle fini par se terminer d'une manière funeste pour le roi, sans un secours inespéré qui lui arriva.

La Curée, après une charge brillante contre les gendarmes de Mayenne, passait avec sa compagnie de chevau-légers sur le front de la redoute, lorsqu'il entendit la voix du roi, son maître et son ami, crier à la trahison.

Il sauta à bas de son cheval, appela à lui ses plus intrépides compagnons et se précipita dans la redoute au cri de *Vive le roi!*

Sa présence fut un coup de fortune : les lansquenets trahis reprirent courage, et les traîtres commencèrent à plier et à demander merci.

Un quart d'heure après ils étaient tous morts ou prisonniers, et Henri reparaissait sur le champ de bataille, où le bruit commençait à se répandre qu'il avait été tué.

Sa présence fut le signal de la victoire. Sa petite armée se rua, avec la furie de l'indignation mêlée à l'ardeur de l'enthousiasme, sur les masses profondes des Ligueurs qui s'avançaient confiantes, parce qu'elles se flattaient que l'infâme stratagème de M. de Mayenne avait réussi.

Elles s'arrêtèrent frappées de stupeur à la vue du roi qui se précipitait sur elles à la tête des chevau-légers.

Néanmoins elles ne se débandèrent pas au premier choc, et plus d'une charge fut nécessaire pour porter le désordre dans leurs rangs. Le village de Martin-Église, sur lequel elles s'appuyaient, fut pris et repris plusieurs fois, et ne resta aux troupes royales qu'après des efforts surhumains.

Henri, victorieux sur ce point, ne s'arrêta plus. Il ordonna que les canons placés au sommet du château d'Arques empêchassent, par un feu continuel, l'ennemi de se rallier, et courut à toute bride suivi de ses vaillants chevau-légers, vers le faubourg du Pollet,

contre lequel Mayenne en personne avait dirigé une attaque formidable.

Là, encore, la lutte recommença terrible et d'abord indécise, car le général en chef de la Ligue avait porté sur ce point l'élite de son armée. Lui-même y combattait entouré d'intrépides gentilshommes qui tous avaient juré de vaincre ou de mourir.

Mais Henri avait fait aussi ce serment, et, d'ailleurs, au prix de sa couronne, il n'aurait pas voulu laisser sa brave et fidèle ville de Dieppe tomber aux mains d'un vainqueur qui lui eût fait payer cher son héroïque dévouement au Béarnais.

Le Pollet était défendu par un régiment suisse et huit compagnies de milice bourgeoise.

Ces braves gens accueillirent avec des cris frénétiques d'enthousiasme le roi gentilhomme et soldat qui venait à leur secours. Henri passa à plusieurs reprises dans leurs rangs déjà décimés, fit rapidement quelques dispositions pour transformer la défense en attaque, puis il appela la Curée et lui dit :

— Curée, mon ami, c'est à toi de nous donner la victoire aujourd'hui.

— Comme Votre Majesté voudra, répondit

l'intrépide capitaine, pourvu qu'elle l'ait, peu importe que ce soit moi ou un autre. Que faut-il faire, sire ?

— Diviser ta compagnie en deux troupes égales. L'une, conduite par ton lieutenant Montgobert, attaquera de flanc ces gens-ci ; l'autre, sous tes ordres, gagnera par des chemins détournés la plaine de Jauvat, d'où elle tombera comme la foudre sur les derrières de l'ennemi.

— Quoi ! Votre Majesté va rester ici sans cavalerie ! s'écria la Curée.

— Ne vois-tu pas que ces dignes bourgeois combattent à pied ? Eh bien ! ventre-saint-gris, je veux les imiter pour rester au milieu d'eux !

Et Henri descendit de son cheval.

— Pars vite, reprit-il, et si tu tiens absolument à ce que j'aie de la cavalerie avec moi, je t'autorise à me laisser Gascon avec une douzaine de ses chevau-légers. Adieu et bonne chance !

Le roi alors se tourna vers les compagnies bourgeoises.

— Mes amis, leur dit-il en tirant son épée, vous avez montré à M. de Mayenne comment vous saviez vous défendre, faites-lui voir maintenant comment vous savez attaquer; et puis-

que vous avez préservé votre ville, faites-moi gagner ma couronne, dont je vous aurai grand merci !

— Vive le roi ! en avant ! crièrent les compagnies bourgeoises en brandissant leurs armes.

Il y avait à quelques pas du roi un jeune homme de quinze à seize ans qui portait fièrement une cornette blanche sur laquelle resplendissait l'écusson fleurdelisé écartelé avec les armes de Dieppe.

— Ventre-saint-gris ! reprit le roi, c'est avec l'étendard de votre cité que je veux vaincre, mes amis ! Donne, mon garçon, continua-t-il en s'adressant au jeune porte-drapeau, et reste à mon côté pour voir que je fais bon usage de ce qu'on m'octroie. Et maintenant *Vive la France !* suivez-moi.

Et le roi descendit en courant le talus du retranchement, du haut duquel il avait prononcé sa harangue.

Les compagnies bourgeoises se précipitèrent comme un torrent sur ses traces en remplissant l'air de leurs acclamations enthousiastes.

Le régiment suisse soutint ce mouvement.

En un clin d'œil l'espace qui séparait les

royalistes de leurs adversaires fut franchi, et Henri, l'épée dans la main droite, et l'étendard de Dieppe dans la main gauche, enfonça le premier les rangs des Ligueurs, étonnés de cette vigoureuse attaque, faite par des gens dont ils se raillaient depuis un mois, en les appelant les *merciers* du Béarnais.

Ces *merciers*, conduits par un héros, firent des prodiges de valeur. Vainement les gentilshommes de Mayenne leur opposèrent la supériorité de leurs armes et de leur tactique, rien ne résista à leur furie enthousiaste. Pressés, repoussés, les Ligueurs se débandèrent, et quand une fois leurs rangs serrés furent rompus, le capitaine Gascon, avec ses douze chevau-légers, acheva de les obliger à se retirer en désordre.

Comme ils cherchaient à se rallier, le lieutenant Montgobert se précipita sur leur flanc gauche et en fit un horrible carnage.

Mayenne accourut avec les régiments de Saulx, de Margonne et de Saint-André, mais avant qu'ils fussent entrés en ligne, la Curée tomba sur leurs derrières et les mit en fuite.

A partir de ce moment la bataille ne fut plus qu'une déroute pour les Ligueurs. Leur infanterie et leur cavalerie mêlées tourbillon-

naient dans la plaine d'Arques, cherchant une issue pour la retraite et ne la trouvant pas. Les six canons du château faisaient de profondes trouées dans cette masse en désordre, dont l'extermination eût été complète si le Béarnais n'eût donné l'ordre de cesser le feu.

Sûr de la victoire et plus confiant que jamais dans son étoile, il avait remis son épée dans le fourreau, et, remonté à cheval, parcourait le champ de bataille dans tous les sens en faisant retentir ce cri que l'histoire a recueilli : *Sauvez les Français !*

Le soir il entrait à Dieppe au bruit du canon, au son des cloches, et aux acclamations des habitants qui le remerciaient de les avoir pour jamais associés à sa gloire.

Il était roi de fait et roi de droit.

XIV

Le château de Belleroche.

Le même jour, sur les cinq heures de l'après-midi, la comtesse de Glanne et la belle Corisande, sa fille, étaient accoudées côte à côte sur la balustrade qui entourait la plate-forme de la plus haute tour de leur château de Belleroche. Depuis le matin, attirées par les premiers bruits de la bataille, elles n'avaient pas quitté ce poste d'observation, du haut duquel la vue pouvait s'étendre, sans rencontrer

d'obstacles, jusqu'à cinq ou six lieues à la ronde.

Le château de Belleroche, vieille demeure féodale qu'habitait la famille de Glanne depuis le XIIe siècle, était une de ces constructions robustes que la noblesse du moyen âge avait fait élever dans la double pensée de se rendre indépendante jusqu'à un certain point du pouvoir royal, et de maintenir dans l'obéissance la population vassale qui avait appris à la respecter en la suivant sur les champs de bataille. Il était situé sur un plateau d'un quart de lieue d'étendue environ, et l'on n'y pouvait arriver que par d'étroits sentiers d'une facile défense, et par une seule grande route, que l'on interceptait chaque soir au moyen de plusieurs ponts-levis. A droite, le plateau était borné par des falaises à pic, au bas desquelles grondait l'Océan; à gauche, en avant et en arrière il avait pour limites les plaines plantureuses de la Normandie, qu'il dominait de toutes parts. La principale façade du château avait pour perspective la ville et le port de Dieppe, les ruines pittoresques d'Arques et les différentes voies de communication qui sillonnaient cette contrée, que fertilisait le labeur intelligent de ses campagnards, et qu'animait

l'activité de ses citadins, comptés dès cette époque parmi les premiers négociants du monde.

Ce que nous venons de dire de cette position a dû suffire pour faire comprendre à nos lecteurs qu'elle réunissait tout ce qui constitue, en temps de trouble, un poste militaire de la plus haute importance. Le château qui la dominait était en outre une véritable forteresse, dont M. de Mayenne avait décidé l'occupation aussitôt que les premiers bruits de la marche du roi vers la Normandie lui étaient parvenus dans son camp de Neuville. On se souvient de ce qui s'était passé alors : Navailles, l'un de ses favoris, avait été chargé de ce soin, et l'on sait comment et dans quelles circonstances il s'en était acquitté, au grand mécontentement de sa cousine, qui eut bien voulu rester maîtresse de remettre la place aux mains du Béarnais.

Le temps qui s'était écoulé depuis cette époque n'avait apporté aucun changement dans la situation des deux châtelaines. Navailles, après sa déconvenue de Dieppe, leur avait fait une courte visite, moins pour les voir que pour leur donner de fausses nouvelles sur tout ce qui se passait dans la province, et pour con-

fier le commandement de leur château à l'un des plus incorruptibles officiers de Mayenne, qu'il avait amené avec lui. Ce personnage, vieux Ligueur forcené, se nommait Reynold et avait pour second l'Italien Fabri, avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance.

Quant à Chavannes, Navailles ne se fiait plus à lui, parce que, depuis le jour où Henri l'avait fait mettre en liberté, il ne parlait plus du Béarnais qu'avec enthousiasme.

La garnison de Belleroche se composait de deux cents vieux piquiers d'une valeur indomptable et d'une fidélité éprouvée.

Navailles leur avait laissé, dans la personne de leur chef, l'ordre de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité.

Il leur était enjoint, en outre, de ne souffrir aucune communication entre les habitants du château et ceux du dehors, ce qui était le seul moyen d'empêcher la comtesse et sa fille de connaître le véritable état des choses, c'est-à-dire l'accueil que le roi avait reçu en Normandie et la bonne tournure que prenaient ses affaires.

Les approvisionnements du château furent faits en conséquence, afin d'ôter tout prétexte aux rapports indispensables avec l'extérieur.

Corisande et même madame de Glanne avaient essayé de protester contre cette violation de tous leurs priviléges de dames châtelaines; mais Navailles et après lui le vieux Reynold leur opposèrent froidement l'intérêt de la cause à laquelle ils avaient voué leurs épées, et force avait été de se soumettre.

Chaque soir Reynold venait pour la forme prendre les ordres de la comtesse, ce qui mettait toujours au désespoir la pauvre Corisande, que l'on associait ainsi aux faits et gestes de la Ligue; et il en résultait parfois des scènes d'une violence comique entre elle et le vieil officier, qui, tout en restant très-respectueux, n'en recommençait pas moins le lendemain sa petite comédie, car, en définitive, il était le seul maître et n'en faisait jamais qu'à sa tête.

Telle était la véritable situation des choses le jour du glorieux combat d'Arques, dont Corisande et sa mère avaient suivi du regard toutes les péripéties, à une distance qui, malheureusement, ne leur permettait pas de s'en rendre un compte tout à fait exact.

Dès le matin le vieux Reynold, plein de confiance dans la supériorité numérique de l'armée ligueuse, et animé de cette foi aveugle qui n'admet pas la possibilité d'un échec, s'é-

tait fait un malin plaisir d'annoncer aux deux châtelaines que tout se préparait pour une bataille plus sérieuse que l'escarmouche de la veille, et qu'en conséquence elles feraient bien de monter au sommet de la grande tour en même temps que le soleil paraîtrait sur l'horizon.

Peu après, effectivement, le canon avait commencé à gronder, et les deux dames s'étaient hâtées, sur cet avertissement, de gagner leur poste d'observation.

N'ayant que des renseignements vagues sur la position des deux armées, et que des notions un peu confuses sur l'art de la guerre, elles ne purent, bien que tout se passât en quelque sorte sous leurs yeux, découvrir d'abord à quel parti les premières phases du combat donnaient l'avantage. Parfois cependant Corisande, éclairée par un de ces pressentiments subits qui s'allument dans les âmes ardentes et convaincues, soutenait que, malgré la grande distance, elle voyait les Ligueurs en fuite et les royalistes les poursuivant dans leur retraite ; mais Reynold repoussait cette supposition, au moyen de raisonnements stratégiques à perte de vue, dont la conclusion était toujours : « *D'ailleurs, il y a trente mille*

hommes contre sept mille; par conséquent, mesdames... »

Vers le milieu de l'après-midi il se montra un peu moins positif dans ses assertions. Il avait jugé, à la direction et à l'affaiblissement de la fusillade, que, le combat s'éloignant de Dieppe et d'Arques, l'armée de Mayenne devait être, sinon battue, du moins repoussée, et Corisande, à part elle, avait fait la même réflexion.

Un peu plus tard, Reynold s'était éloigné sous prétexte de prendre un peu de repos; mais comme, peu de moments après son départ, Mourette, la suivante de Corisande, était venue en courant annoncer à sa maîtresse qu'on doublait tous les postes, mesdames de Glanne en avaient conclu que décidément les royalistes étaient vainqueurs, et que Reynold craignait que dans l'enivrement de leur victoire ils ne cherchassent à s'emparer de Belleroche par surprise.

C'est en ce moment que nous retrouvons la comtesse et sa fille; elles sont, ainsi que nous l'avons dit, accoudées sur le parapet de la tour; Mourette, envoyée de nouveau à la découverte par Corisande, vient de les quitter.

— Eh bien! ma fille, dit la comtesse, que

voyez-vous avec ces beaux yeux qui ont quarante-deux années de moins que les miens ?

— Ma mère, je vois que la fumée qui monte vers le ciel est beaucoup moins épaisse que ce matin, et qu'elle se concentre dans un espace bien plus resserré : on dirait que tout se passe maintenant dans la vallée qui conduit à la plaine de Jauvat.

— C'est par là que M. de Mayenne est venu attaquer hier et ce matin.

— Alors, c'est que bien certainement il se retire ! reprit Corisande avec la chaleureuse vivacité de l'enthousiasme.

— Eh bien ! tant mieux ! s'écria la comtesse, dont le royalisme, un peu paralysé par le mauvais état des affaires de la royauté, se ranimait tout à coup à l'espérance de sa première victoire.

— Dites-vous vraiment ce que vous pensez, ma bonne mère ?

— Qui m'en empêcherait, ma mignonne ? N'ai-je pas toujours montré ma préférence pour la cause du roi ? La Ligue a eu du bon dans son temps ; mais du moment que... enfin vous me comprenez... je...

— Très-bien, ma bonne mère, interrompit Corisande en souriant avec une affectueuse

malice. Ah! reprit-elle après un silence de quelques secondes, plus de doute, plus de doute, la victoire est au roi!

— Qui vous le fait supposer, mignonne?

— Un rayon de soleil, ma mère.

— Comment cela?

— Il illumine de la façon la plus merveilleuse la vallée qui mène à Jauvat, et j'y vois des masses de troupes en retraite, que poursuivent des escadrons de cavalerie, au milieu desquels j'aperçois des drapeaux blancs qui ondoient au souffle de la brise.

— Que vous êtes heureuse, Corisande, d'avoir d'aussi bons yeux, dit la comtesse en disposant sa main en garde-vue; moi je ne vois absolument rien, si ce n'est la tour de Saint-Jacques qui se détache sur l'azur du ciel.

— Le canon ne tire plus, reprit Corisande, mais j'entends des acclamations joyeuses, des cris d'enthousiasme, à ce qu'il me semble!... Tenez, ma bonne mère, je crois aussi que voilà les cloches de Dieppe qui se mettent de la partie... Écoutez donc avec moi.

En ce moment, Mourette jaillit comme un éclair de l'escalier qui conduisait au sommet de la tour, et, en trois bonds, elle tomba ha-

letante contre le parapet qui servait d'appui aux deux châtelaines.

— Madame... mademoiselle..., dit-elle d'une voix entrecoupée par l'effet de la rapidité de sa course, vous allez être joliment contentes.

Et elle s'arrêta en posant sa main sur son cœur comme pour en comprimer les mouvements; elle ne pouvait plus parler.

— Voyons, remets-toi avant de parler, lui dit avec bonté sa maîtresse; mais en attendant réponds par signe aux questions que je vais te faire. Ils sont consternés ici, n'est-ce pas? reprit-elle en montrant le factionnaire de la tour, pour indiquer que c'était à la garnison qu'elle faisait allusion.

Mourette fit un mouvement de tête affirmatif.

— Ils savent que le roi est vainqueur?

Nouveau mouvement semblable au premier.

— Est-ce bien sûr? est-il venu un message?

— Oui, répondit Mourette qui commençait à se remettre; deux cavaliers viennent d'arriver.

— Et que disent-ils? firent en même temps la comtesse et Corisande.

— Je n'en sais rien, parce qu'ils n'ont parlé qu'au vieux Reynold; mais celui-ci, quand il

est sorti de la chambre où il les a reçus en grand mystère, avait la physionomie massacrante, et j'ai entendu qu'il faisait, avec une grande sévérité, la recommandation de redoubler de surveillance... Mais tenez, il va peut-être vous apprendre quelque chose, mesdames; car il me semble que j'entends son pas dans l'escalier.

Madame de Glanne et Corisande prêtèrent l'oreille à un bruit de pas qu'on entendait en effet.

— Ce n'est pas Reynold, dit la seconde avec une expression indéfinissable de mauvaise humeur se mêlant tout à coup à la joie dont son visage rayonnait, la seconde auparavant.

— C'est le pas de mon neveu! s'écria à son tour la comtesse en se dirigeant vers l'issue de l'escalier.

Ces mots étaient à peine prononcés, que l'on vit apparaître le cimier d'un casque, et aussitôt l'armure complète d'un homme de guerre d'un grade élevé.

La comtesse ne s'était pas trompée, et, sans le dire, Corisande l'avait reconnu; le personnage qui arrivait était bien Amaury de Navailles.

Il était couvert de poussière, ensanglanté

en diverses parties de son habillement, et son armure, en plusieurs endroits, annonçait une participation active à une lutte acharnée.

Les deux châtelaines coururent au-devant de lui avec la promptitude d'un vif et tendre intérêt, et lui demandèrent s'il n'était pas blessé.

— Merci, ma bonne tante... Je ne sais pas, ma cousine, répondit-il; mais, dans tous les cas, si je le suis, cela ne saurait être bien dangereux.

— Dieu en soit loué! s'écrièrent-elles toutes deux en même temps; alors vous allez nous dire...

— Qu'il y a eu une grande bataille, n'est-ce pas? Mais vous devez le savoir : le spectacle a eu lieu sous vos fenêtres.

— Et...? fit Corisande sans oser, par délicatesse, achever sa phrase.

— Qui est vainqueur? ajouta Amaury avec un sourire amer.

— Dans la position où nous sommes, un peu de curiosité est bien permise, reprit Corisande avec douceur, car elle était bonne au fond pour tout ce qui touchait son cousin, bien qu'elle n'eût pas d'amour pour lui, et qu'elle ne lui cédât jamais sur le chapitre de la politique.

— M. de Mayenne n'a pas été battu, ma cousine; il s'est retiré quand il a vu que les royalistes se tenaient cachés dans leurs retranchements comme des...

— N'achevez pas, mon cousin ! interrompit Corisande en perdant tout à coup l'espèce de commisération qu'elle avait ressentie pour son cousin, en le supposant vaincu et humilié; n'achevez pas, reprit-elle avec plus de force, car vous ne diriez pas la vérité. Cette vérité, mes yeux la connaissent, puisqu'ils ont vu votre armée en fuite et poursuivie. Ceux qui la poursuivaient avaient probablement été obligés de sortir de leurs retranchements pour cela.

— Eh bien ! ma cousine, si vous êtes si bien instruite, pourquoi me questionnez-vous? Au surplus, si les royalistes ont remporté la victoire aujourd'hui, ils n'en seront pas plus avancés pour cela demain. Maintenant, excusez-moi, Corisande, mais je voudrais parler à ma tante en particulier.

— Ce qui signifie que je dois m'en aller d'ici ?

— Non, mignonne, se hâta de dire la comtesse. J'emmenerai Amaury dans mon oratoire, où il pourra du moins se reposer. Vous

viendrez nous y joindre dans quelques instants.

Et la comtesse, prenant le bras de son neveu, se dirigea vers l'escalier qui descendait dans les étages inférieurs du château.

— Ma mère, souvenez-vous de ce que vous m'avez promis, lui dit Corisande avec gravité.

Puis elle retourna s'accouder sur le parapet, et attacha ses regards sur la ville de Dieppe, qu'éclairaient splendidement les derniers rayons du soleil qui allait se plonger dans l'Océan.

XV

La querelle.

Corisande avait été vivement intriguée par la demande d'une conférence secrète adressée par son cousin de Navailles à sa mère, et cependant elle laissa s'écouler, sans songer à aller les rejoindre, bien plus que le temps qu'ils lui avaient demandé pour leur entretien mystérieux.

C'est que la nuit étant venue peu de moments après le départ de Navailles et de la

comtesse, son obscurité et son silence avaient permis à la jeune châtelaine royaliste de voir la ville de Dieppe resplendir tout à coup d'illuminations et de feux de joie, et d'entendre les acclamations d'un peuple enivré de bonheur par la présence de son roi victorieux et reconnaissant.

Corisande ne pouvait détacher ses yeux de ce spectacle, dans lequel elle trouvait la confirmation de toutes ses espérances, ni fermer ses oreilles à ces bruits lointains de cris enthousiastes qui répondaient si bien à tous les sentiments de son âme.

Toute sa vie semblait concentrée dans ces deux facultés : regarder et écouter.

Que n'aurait-elle pas donné pour être au milieu de cette foule animée des plus généreuses passions, et pour presser, elle aussi, la main loyale et vaillante de ce prince, qui remerciait sans doute avec toute l'effusion de son cœur ses amis de l'aider à faire de grandes choses ?

Henri de Bourbon vainqueur et Dieppe en fête : Corisande ne voyait plus que cela au monde.

Il fallut donc que Mourette vînt la prévenir que madame la comtesse l'attendait dans son

oratoire, en compagnie de M. le marquis.

— Quoi! déjà! ma bonne Mourette? dit Corisande en quittant avec la lenteur du regret l'appui du parapet de la tour; ne sauraient-ils donc se passer de moi pendant quelques instants encore?

— Non, mademoiselle, répondit Mourette, car madame la comtesse paraissait déjà très-impatiente quand elle m'a envoyée ici.

Corisande jeta un dernier coup d'œil sur la ville toute scintillante de lumières, et prêta une dernière fois l'oreille aux acclamations joyeuses que lui apportait la brise à travers le silence de la nuit, puis elle suivit Mourette qui la précédait, un falot à la main, pour la guider dans le labyrinthe d'escaliers, de corridors et de passages secrets qu'elles devaient rencontrer sur leur route avant d'arriver à l'oratoire de la comtesse.

Chemin faisant, Corisande eut plus d'une fois l'occasion de reconnaître quel surcroît de précautions on avait ajouté depuis quelques heures au luxe habituel de vigilance avec lequel on gardait le château. Ainsi que Mourette l'avait dit précédemment, les postes avaient été doublés partout, et de plus des patrouilles et des rondes allaient et venaient

sans cesse, et dans toutes les directions, échangeant entre elles le mot d'ordre, ou se bornant, tout au moins, à se recommander au passage, par un coup d'œil d'une sombre énergie ou un geste expressif, la plus sévère et la plus infatigable surveillance.

Un peu avant d'arriver à l'appartement de sa mère, Corisande fut croisée par le vieux Reynold, qu'accompagnait Fabri portant une torche de résine.

Le premier lui fit un salut farouche, sans s'arrêter contre son habitude.

Une pensée maligne traversa le cerveau de la jeune fille, qui, se retournant brusquement, dit de sa voix la plus engageante :

— M. Reynold, vous êtes bien silencieux ce soir, ou des devoirs bien pressants vous appellent.

Le vieil officier suspendit sa marche pour aller à la rencontre de Corisande qui allait à lui : il avait la physionomie gracieuse d'un sanglier qui se retourne sur le chasseur dont la balle vient de le frapper.

— Silencieux... silencieux, mademoiselle, grommela-t-il entre ses dents, le mieux serait de l'être toujours.

— C'est ce que je ne vous contesterai point,

repartit vivement Corisande qui ne se refusait jamais la satisfaction d'une innocente épigramme, mais pourquoi l'êtes-vous plus aujourd'hui que de coutume? Voilà ce que je voudrais savoir.

— Hasard, pur hasard, mademoiselle, répondit Reynold en se disposant à continuer sa ronde; que puis-je faire pour votre service? ajouta-t-il en s'efforçant de donner une expression aimable à sa voix jusque-là bourrue.

— D'abord me dire pourquoi votre petite garnison est en si grand mouvement ce soir. Serions-nous donc sérieusement menacés d'un siége ou d'une surprise, M. Reynold?

— Les précautions ne sont jamais de trop, mademoiselle.

— Je suis encore de votre avis sur ce point, M. Reynold; mais il me semble qu'en redoublant de vigilance le soir d'une bataille, vous courez le risque de faire supposer aux gens mal intentionnés que...

— Qu'ils supposent tout ce qu'ils voudront, mademoiselle, interrompit le vieil officier en reprenant toute sa brusquerie; seulement qu'ils se gardent bien d'agir, car, foi de Reynold...

— Vous me faites frémir, M. le commandant, interrompit à son tour Corisande avec

un rire du meilleur aloi qui donnait un éclatant démenti à ses paroles, mais puisque je suis avertie, je me tiendrai sur mes gardes. Bonsoir, M. Reynold. Vous savez que quand la fantaisie vous prendra de changer la couleur de votre écharpe, j'en aurai une toute prête à votre service.

Et la jeune fille, ayant fait une gracieuse inclination de tête au vieil officier stupéfait de sa hardiesse, rejoignit d'un pas léger Mourette qui l'attendait à quelque distance.

Moins d'une minute après, elle entrait dans l'oratoire de madame de Glanne.

A peine en eut-elle franchi le seuil, qu'il lui fut démontré qu'elle allait avoir une lutte pénible à soutenir.

La comtesse était assise au fond d'un immense fauteuil, dans une attitude grave qui ne lui était pas habituelle, et sur son visage, évidemment composé pour la circonstance, une sévérité d'emprunt cherchait à prendre la place de sa mansuétude accoutumée.

Il était donc facile de comprendre que l'excellente femme subissait la domination d'une volonté étrangère, plus absolue que la sienne, et que sa bonté naturelle en souffrait, bien qu'elle ne voulût pas le laisser voir.

Navailles, débarrassé des pièces les plus gênantes de son armure, se tenait debout, à quelque distance de sa tante, le dos appuyé contre un haut bahut d'ébène sculpté.

Il était d'une pâleur effrayante, et paraissait sombre jusqu'au désespoir et résolu jusqu'à la violence.

Corisande vit tout cela d'un seul coup d'œil, et en comprit toutes les conséquences d'un seul effort de sa pensée.

En tout autre temps, si déterminée de caractère qu'elle fût, elle eût peut-être été intimidée par ces apparences, dont elle ne pouvait méconnaître la direction menaçante pour l'indépendance de ses idées et de ses sentiments; mais encore sous l'influence de l'excitation enthousiaste qu'elle sentait croître de minute en minute depuis plusieurs heures, elle se trouva forte tout à coup, et se promit mentalement et à tout hasard d'opposer une résistance inébranlable à toutes les violences morales qu'on tenterait de lui faire subir.

Allégée d'esprit par ces dispositions énergiques, il ne lui fut pas difficile d'adresser un regard serein à sa mère et un sourire calme à son cousin, puis elle fit choix d'un siége, dont l'emplacement lui permit de les avoir tous

deux bien en face d'elle, et elle attendit silencieusement les communications qu'ils avaient à lui faire.

Cette attitude ferme parut les dérouter, car ils échangèrent plusieurs regards comme pour s'encourager réciproquement à parler.

Corisande les laissa pendant quelques instants dans cet embarras, qui, jusqu'à un certain point, justifiait toutes ses conjectures, puis elle leur dit avec le calme d'une résolution bien arrêtée :

— Ce que vous avez à m'apprendre ou à me demander est donc bien difficile à dire, que ni vous, ma mère, ni vous, mon cousin, ne pouvez vous décider à prendre la parole ?

— Ma cousine, répondit Amaury, notre hésitation a pour motif très-honorable la crainte de ne pas nous trouver d'accord avec vous sur une affaire à l'égard de laquelle nous avons pris une résolution inébranlable.

— Oui, mignonne, inébranlable, répéta la comtesse d'une voix tremblante et en laissant errer sa vue à droite et à gauche, dans l'espoir d'échapper au regard interrogateur de Corisande.

— Mon cousin, articula lentement celle-ci, si la résolution que vous avez prise ne me

concerne pas, et je peux le supposer puisque je n'ai point été consultée, il doit vous être fort indifférent que je l'approuve ou la blâme.

— Ah ! ma cousine, vous ne rendez pas justice...

— Ne vous embarquez pas dans une protestation, Amaury, interrompit Corisande, car je sais parfaitement à quoi m'en tenir sur le prix que vous attachez à mon approbation sur toutes choses. Voyons, de quoi s'agit-il? reprit-elle vivement. J'ai hâte de savoir sur quoi nous allons être en désaccord.

— Ne le devinez-vous pas, mignonne? répondit madame de Glanne en arrêtant du geste Amaury qui allait parler et probablement déchirer tous les voiles.

La pauvre femme aurait voulu prolonger indéfiniment les préliminaires d'une discussion dont elle entrevoyait confusément les orages.

— Je ne devine rien, ma bonne mère, dit Corisande après quelques instants de réflexion.

— Pourquoi toutes ces hésitations? s'écria résolûment Navailles en faisant un profond salut à sa tante, comme pour la prier de lui céder la parole : ma cousine, reprit-il, c'est au sujet de votre mariage que nous avons pris,

ma tante et moi, une détermination dont nous ne nous départirons point.

— De quel mariage voulez-vous parler, mon cousin, et qui me donnez-vous pour futur, du Flamand Reynold ou du Florentin Fabri? Car je présume que ce n'est pas à un inconnu que vous avez accordé ma main sans me demander mon avis pour la forme.

De pâle qu'il était, Navailles devint livide, et ses mains brusquement contractées laissèrent soupçonner la violence qu'il fut obligé de se faire pour rester maître de lui, et adresser avec assez de calme la réponse suivante à sa cousine :

— Ma chère Corisande, la plaisanterie peut avoir beaucoup de sel pour vous, mais vous permettrez de vous dire qu'elle est fort déplacée au point où en sont les choses entre nous. J'ajouterai, pour rendre toute équivoque désormais impossible, que c'est de votre union avec moi qu'il est question ici.

— Ainsi, mon cousin, c'est pour vous que vous demandez ma main? Je préfère cela : ma réponse sera plus facile.

—Mais, mignonne, interrompit la comtesse, Amaury n'a rien à demander puisque tout lui est accordé d'avance. N'est-il pas votre fiancé?

— Pardon, ma bonne mère, mais il ne l'est plus depuis le jour où il a subordonné notre mariage à une condition qu'il n'a pas tenue, il le sait bien. Donc, je suis libre, et je profite de ma liberté pour lui dire que je ne veux pas me marier encore.

— Quoi ! ma cousine, vous avez pris au sérieux un innocent stratagème imaginé par moi pour vous déterminer à quitter un lieu, où, à mon avis, vous couriez du danger en y restant seule avec votre mère ? En vérité, je ne vous supposais pas aussi crédule.

— Je l'ai effectivement été beaucoup, mon cousin, si vous ne vous jouez pas de moi en ce moment, car franchement je ne vous ai pas cru un seul instant capable de surprendre la bonne foi d'une jeune fille sans détour, et qui de plus est votre parente. Voyons, qu'y a-t-il de vrai dans tout ce que vous venez de dire?

— Tout, ma cousine.

— Comment! vous avez regardé comme un jeu l'engagement réciproque que nous avons pris?

— Oui, ma cousine.

— Mais c'est déloyal ! s'écria Corisande avec indignation.

— Il n'y avait que ce moyen-là d'obtenir de

vous ce qui était nécessaire à votre salut, à moins de vous faire traîner de force jusqu'à votre litière par quatre de mes hommes d'armes.

— Cette brutalité vous eût peut-être fait perdre mon affection, mais du moins vous conserveriez mon estime.

— Ne revenons pas sur le passé, ma cousine. Je me suis expliqué avec ma tante ; elle a reconnu, d'après les raisons que je lui ai données, qu'un mariage depuis longtemps arrêté et établi sur des convenances d'âge, de rang et de fortune, ne pouvait pas avoir été sérieusement et définitivement rompu pour une misérable querelle politique : nous ne sommes plus des enfants, Corisande.

— C'est justement pour cela, Amaury, que toutes nos actions doivent être sérieuses. Or donc, comme il a été convenu que je ne vous épouserais qu'au cas où vous prendriez parti pour le roi, je ne suis plus votre fiancée, puisque vous avez jugé à propos de rester fidèle à M. de Mayenne : ceci ne se discute même pas. Ma mère, que vous en semble? ajouta Corisande en regardant fixement la comtesse.

— Ma fille, je suis obligée de convenir que

votre cousin n'a jamais attaché à vos conventions la même importance que vous, et que je n'ai pas cessé un seul jour de voir en lui l'homme à qui je devais confier le soin de votre bonheur.

— Quoi ! ma mère, vous me trompiez aussi ?

— Pour votre bien, ma mignonne ; et maintenant que nous nous sommes tous expliqués, j'espère que vous ne vous opposerez pas à une volonté qui a pour but la réalisation du plus cher de tous mes désirs. Amaury est avec nous pour quarante-huit heures... Je veux, ma fille, que dans ce court espace de temps vous deveniez sa femme.

Et la bonne et faible comtesse, étonnée d'avoir parlé avec une vigueur qui était si peu dans ses habitudes, attacha un regard suppliant sur sa fille, comme pour implorer son pardon.

— Il faut donc, ma mère, répondit Corisande, que j'aie la douleur de vous désobéir, ou que je sois à jamais malheureuse... mon choix est fait... Je vous épouserai, M. de Navailles, puisque vous avez eu l'art de faire à ma mère un devoir de cette union arrangée et consentie dans des circonstances qui n'existent plus. Je vous épouserai pour ne pas être fille

rebelle; mais sachez bien, dès à présent, qu'en devenant la compagne de votre vie, je ne renoncerai à aucun de mes sentiments sur le sujet que vous savez, et me tiendrai soigneusement à l'écart de vous dans la ligne politique que vous croyez devoir suivre. Vous resterez Ligueur, si bon vous semble, et moi je continuerai à être royaliste, non-seulement de cœur et de vœux, mais encore de fait et d'action, si je suis jamais assez heureuse pour que la cause de mon roi ait besoin du bras et de l'intelligence d'une femme. Ainsi étant époux...

— Pourquoi ne pas espérer que vous me convertirez, ma belle cousine? interrompit Navailles avec un sourire amer qui contrastait avec le ton galant qu'il essayait de prendre.

— Les événements se chargeront de cette tâche, Amaury; ma mère, vous pouvez dès demain faire tout disposer pour la célébration de mon mariage.

Il y avait une si profonde expression de douleur dans le ton avec lequel Corisande prononça ces dernières paroles, que la comtesse, déjà au regret de son coup d'autorité, s'écria en tendant les bras vers sa fille :

— Ne parle pas ainsi, ma mignonne, je t'en conjure! Voyons, Amaury, rassurez-la donc;

dites-lui que vous l'aimerez, que vous ne la contrarierez pas, et que vous penserez comme elle un jour ! Ah ! vivons en paix, croyez-moi, c'est le seul bonheur de ce monde.

— Je n'ai plus qu'une chose à vous dire, ou plutôt à vous demander, mon cousin, reprit Corisande sans donner à Amaury le temps de répondre aux paroles suppliantes de la pauvre comtesse, que comptez-vous faire de moi quand je serai votre femme ?

— Ce sera à vous d'en décider, ma cousine. Vous aurez à choisir entre me suivre à l'armée de M. de Mayenne, ou rester ici sous la garde de votre mère ; mais nous n'en sommes pas encore là.

— Ce qui signifie que ma liberté d'action s'étendra jusqu'à la faculté de me déterminer pour ce qui vous plaira le mieux ?

— Oh ! ma cousine, quelle injure ! balbutia Amaury avec un embarras visible.

— Eh bien ! mettez-moi dans mon tort, répliqua vivement Corisande, en me permettant de rester près de ma mère tout le temps...

Elle ne put achever, car la porte de l'oratoire, s'ouvrant avec une discrète lenteur, montra le vieux Reynold debout sur le seuil.

— Monseigneur, dit-il, depuis votre arrivée

ici je vous regarde comme le véritable commandant de cette forteresse ; en conséquence je viens vous dire que nous sommes investis de toutes parts, et qu'il y a au premier pont-levis un parlementaire envoyé pour nous sommer de nous rendre.

— Damnation ! je suis arrivé trop tard ! s'écria Navailles en se frappant le front avec violence.

— Quels sont les ordres de monseigneur au sujet du parlementaire ? reprit Reynold.

— Qu'on lui bande les yeux et qu'on l'amène dans la grande salle : j'y serai rendu avant lui.

Navailles prononça ces mots avec une précipitation qui annonçait le trouble de son esprit, et quand Reynold se fut retiré il ajouta :

— Ma cousine, j'ai votre parole.

— Vous avez celle de ma mère, à la volonté de laquelle je me suis rendue. Ne vous y trompez pas, Amaury : c'est une soumission plutôt qu'un consentement; mais qu'importe, puisque cela vous suffit !

— Vous êtes rude pour moi, Corisande, dit Amaury d'une voix sombre.

— Mais du moins je suis sincère, mon cousin.

— Ainsi, il est bien entendu qu'alors même que vous serez ma femme, je pourrai vous surveiller comme une ennemie ?

— Vous le devrez même, et, si cela vous est agréable, je vous jure que je ne m'y opposerai en aucune façon : qui fait violence à la volonté d'une femme, après lui avoir promis de la respecter, est capable....

— Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure, interrompit Amaury, que même en devenant marquise de Navailles, vous resteriez royaliste, non-seulement de cœur et de vœux, mais encore de fait et d'action, et que si jamais vous étiez assez heureuse pour que le bras et l'intelligence d'une femme...

— Telles sont en effet les paroles que j'ai prononcées, mon cousin, interrompit à son tour Corisande, et je suis charmée de voir que si votre mémoire vous fait défaut en certaines occasions, elle vous est fidèle en certaines autres... Mais pour le moment permettez-moi de vous rappeler qu'un parlementaire du roi de France vous a été annoncé, et qu'il vous attend peut-être déjà dans la grande salle.

— Sa venue succédant à vos menaces, Corisande, a fait naître la cause qui m'oblige à différer de le recevoir jusqu'à ce que je vous

aie donné un avertissement très-sérieux.

Il y avait dans l'accent avec lequel Amaury prononça ces paroles quelque chose de si résolu et de si sinistre, que la pauvre comtesse de Glanne se mit à joindre les mains comme si elle était dans l'attente d'un malheur.

— Voyons votre avertissement, mon cousin, dit Corisande d'une voix ferme.

— Vous avez entendu que l'on vient de m'apprendre que nous sommes investis, reprit Navailles.

Corisande fit un geste affirmatif.

— Comme nous aurons probablement un siége à soutenir, continua Amaury, il faut que vous soyez prévenue que la trahison dans les places assiégées est punie des peines les plus sévères.

— Je le sais, mon cousin, répondit froidement Corisande, ainsi l'avis était inutile.

— Mais il ne le sera peut-être pas de vous dire ensuite : que fussiez-vous déjà marquise de Navailles, je ne serais pas le maître de fermer les yeux sur des menées qui auraient pour but la soumission à votre Béarnais de ce château que j'ai juré de conserver à la Ligue.

Et avant que la comtesse et Corisande aient eu le temps de répondre à cette menace si

singulière dans la bouche d'un amant, Navailles leur avait fait un brusque salut et s'était éloigné.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

LE CAPITAINE

LA CURÉE.

TOME DEUXIÈME.

Imprimerie de J. Stienon.

LE CAPITAINE

LA CURÉE

PAR

Le marquis de Foudras.

TOME DEUXIÈME.

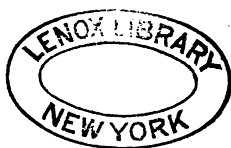


BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIB.-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1851


LENOX LIBRARY
NEW YORK

XVI

Le parlementaire.

Après que Navailles eut quitté l'oratoire de la bonne et faible comtesse de Glanne, la mère et la fille restèrent silencieuses pendant quelques instants.

Madame de Glanne ne pouvait guère se dissimuler que son neveu bien-aimé venait de tenir une conduite et de manifester des intentions qui ne justifiaient en aucune façon l'insistance qu'elle avait mise à arracher à sa fille

la promesse de l'épouser immédiatement, et comme elle prévoyait bien qu'il ne fallait pas songer à maintenir longtemps la conversation sur des sujets indifférents, elle reculait autant que cela était en son pouvoir le moment de prendre la parole ou de provoquer sa fille à la questionner.

Corisande, qui lisait cette impression pénible sur la physionomie anxieuse de sa mère, se taisait par délicatesse, et s'y croyait d'autant plus obligée, qu'il lui semblait, à l'indignation profonde qu'elle sentait bouillonner en elle, que ce ne lui serait pas une chose facile de s'arrêter à temps, une fois qu'elle aurait commencé à dégonfler son cœur.

Cette situation était douloureuse pour toutes deux, car chacune d'elles reconnaissait intérieurement qu'elle ne pourrait en aucun cas se prolonger plus de quelques minutes, et qu'il faudrait toujours en arriver à une explication.

Il avint une fois de plus ce qui se passe presque toujours en pareil cas, c'est qu'on se lança dans le chapitre des lieux communs, pour reculer d'autant le moment d'aborder le sujet des grandes et poignantes préoccupations.

Ce fut, bien entendu, la comtesse qui essaya

la première de cet expédient, car, dans ces occasions-là, c'est toujours celui qui est le plus mal à l'aise qui rompt d'abord le silence.

Il va sans dire aussi qu'elle s'y prit avec une mollesse et une timidité qui témoignaient de son peu de confiance dans le succès de sa tentative.

— C'est pourtant très-désagréable, dit-elle après quelques propos insignifiants, de penser que nous allons avoir un siége à soutenir.

Corisande ne répondit que par un double geste de la tête et des mains qui signifiait à ne point s'y méprendre : « *Ma bonne mère, vous l'aurez bien voulu, car les avertissements ne vous ont pas manqué jusqu'à ce jour.* »

La comtesse comprit si bien, qu'elle ajouta aussitôt, comme si elle avait reçu une réponse verbale :

— Mais, ma mignonne, que pouvais-je faire ?

— Peu de chose, ma bonne mère : montrer que vous n'entendiez pas que l'on violentât la volonté de votre fille, et alors soyez sûre qu'on eût respecté la vôtre.

La glace était rompue, le gant jeté : sans une mauvaise foi manifeste il était impossible d'éviter plus longtemps le débat.

— Ah ! je sais bien que j'ai quelques petits reproches à m'adresser, ma mignonne, balbutia la pauvre comtesse ; mais le respect pour d'anciens engagements...

— Il avait consenti à ce que leur exécution fût subordonnée à des conditions qu'il n'a pas remplies, interrompit Corisande avec une respectueuse fermeté.

— Vous dites vrai, ma fille ; mais mon goût pour le calme, mon amour de la paix...

— Vous ont amenée, ma bonne mère, à préparer pour l'avenir des discordes sans fin dans votre famille, et à avoir pour le présent le siége devant votre château : il était, ce me semble, difficile d'aller plus au rebours de vos intentions, interrompit de nouveau Corisande, avec un sourire qui peignait tout à la fois sa gaieté habituelle et sa tristesse du moment, car ce qui venait de se passer entre elle et son cousin avait étouffé le mouvement de joie qui s'était élevé dans son sein à la certitude du triomphe du roi.

Si pâle que fût ce sourire, la comtesse en voulut profiter pour tourner la discussion en plaisanterie, malgré la gravité des circonstances ; mais Corisande ne se prêta pas à cette petite ruse de la faiblesse de sa mère, et ma-

dame de Glanne dut se résigner à continuer de parler sérieusement.

— Laissons de côté pour le moment la question de mon mariage, lui dit la jeune fille, nous y reviendrons plus tard, si cela est nécessaire; mais voyons, ma chère mère, n'est-il pas inouï que l'on vous contraigne à soutenir un siége dans votre château, et qu'on ose se permettre de menacer votre enfant de la punition qui attend les traîtres et les rebelles s'il lui prend la fantaisie de dire tout haut dans la maison de son père qu'elle est royaliste et non pas ligueuse?

— Ma fille, les lois de la guerre...

— Regardent les soldats de M. de Navailles, et non ses parentes qui, ce me semble, ne se sont point enrôlées sous l'étendard de M. de Mayenne. Ce château, ma mère, est le patrimoine de la famille de Glanne, race indomptable et fidèle qui n'a jamais pactisé avec la révolte et la félonie. Je suis la dernière goutte de ce vieux sang royaliste; si j'avais un frère, il serait pour Henri de Bourbon... C'est vous dire, ma mère, que mon devoir est tracé, et que la violence seule m'empêchera de le remplir. Eh bien! nous verrons si mon galant fiancé ira me prendre au cachot pour me mener à l'autel!

— Pas d'imprudences, mignonne, je vous en conjure! Dans la position où nous sommes, vous ne pourriez pas faire autre chose.

— Qui sait? Il y a des témérités heureuses.

— Laissez-moi du moins essayer de faire entendre raison à votre cousin.

— Que voulez-vous espérer d'un homme qui dispose de votre maison comme si elle lui appartenait?

— Ne le jugeons pas trop vite : pendant que nous parlons, il accepte peut-être une capitulation honorable.

Comme madame de Glanne prononçait ces paroles, la porte de l'oratoire s'ouvrit et le vieux Reynold parut de nouveau.

— Madame la comtesse, monseigneur de Navailles vous prie de descendre dans la grande salle où le conseil est assemblé.

— Ma mère, s'écria vivement Corisande, n'y allez pas sans moi, je vous en supplie!

— Je n'ai pas reçu d'ordre à votre sujet, mademoiselle, reprit Reynold, et je ne sais si je dois...

— Je me chargerai de vous justifier, monsieur; et pour le moment il doit vous suffire de n'avoir pas eu défense de me prévenir.

Et Corisande, qui s'était levée résolûment,

prit le bras de sa mère avec une détermination qui fit frémir la pauvre comtesse de la tête aux pieds.

Précédées par Reynold, elles s'acheminèrent vers la salle du conseil, où leur arrivée causa une vive sensation.

Navailles était assis en face de la porte d'entrée devant une large table sur laquelle on voyait des papiers épars et des armes pittoresquement jetées.

A sa gauche était son confident Fabri.

A sa droite il y avait un siége vide vers lequel Reynold se dirigea : c'était sa place.

D'autres siéges étaient occupés par des officiers subalternes de la petite garnison du château.

Un homme d'armes de haute taille se tenait debout à quelque distance. C'était le parlementaire de l'armée royale. On lui avait ôté son bandeau, mais la visière de son casque, qui était baissée, ne permettait pas de voir son visage.

Quand les deux châtelaines entrèrent, tous les officiers composant le conseil de guerre se levèrent respectueusement.

— Quoi ! vous aussi, mademoiselle ! dit Navailles d'un ton de surprise qui voulait être

galant, mais que démentait un sourire amer et contraint. Je n'avais fait prier que la dame votre mère de se rendre ici, et je m'étonne...

— L'héritière de la maison de Glanne a le droit d'être présente, M. de Navailles, quand il s'agit d'infliger une première flétrissure à l'écusson de sa famille, ou d'ajouter un nouveau fleuron à sa couronne de fidélité, interrompit froidement Corisande; vous voulez probablement prendre nos ordres ou recevoir nos avis? ajouta-t-elle en serrant énergiquement le bras de sa mère passé sous le sien, comme si elle voulait lui communiquer le fluide électrique de ses mâles résolutions, parlez, monsieur; nous vous écoutons.

— Veuillez d'abord vous asseoir, mesdames, répondit Navailles en désignant de la main des siéges à sa tante et à sa cousine; quant à des ordres ou à des avis, reprit-il sèchement, je n'en reçois de personne ici, où je suis seul maître en vertu des pouvoirs que M. de Mayenne m'a conférés par des lettres patentes qui sont sur cette table. Mais monsieur, — et Amaury désigna le parlementaire, toujours debout et immobile, — s'obstine à ne faire connaître les propositions dont il est chargé qu'en présence de la dame de céans, et pour ne pas perdre en

discussions inutiles un temps que j'aimerais mieux consacrer à combattre, j'ai convié la châtelaine de Belleroche à se rendre au milieu de ses défenseurs.

— Mes défenseurs, murmura la comtesse, mais je n'en ai demandé à personne... je n'entends pas me défendre... c'est malgré moi, par surprise qu'on a mis une garnison dans ce château... et si monsieur que voilà, — et elle désigna à son tour le parlementaire, — vient nous proposer des conditions honorables, je suis prête à les accepter. Je ne demande qu'une chose, c'est la liberté de laisser mes portes toutes grandes ouvertes, afin que les honnêtes gens, qu'ils soient du parti du roi, ou de celui de M. de Mayenne, puissent venir librement réclamer l'hospitalité sous notre toit.

— C'est très-bien, ma bonne mère, dit Corisande à voix basse, et je suis...

— Vive Dieu, madame, voilà qui est parler! interrompit une voix dont le timbre un peu rude annonçait la franchise unie à la jovialité, et je peux maintenant remplir mon message, puisque je suis en présence de la personne près de laquelle j'ai été envoyé.

Et le parlementaire, car c'était lui qui venait de répondre à madame de Glanne, prit

dans la poche de son justaucorps de buffle une lettre scellée par un fil de soie, et il alla la présenter à la comtesse en mettant un genou en terre devant elle.

Mais Navailles, qui examinait tous ses mouvements avec une curiosité inquiète et méfiante, s'élança de sa place comme un tigre qui bondit sur sa proie, et tombant avec la rapidité de la foudre entre madame de Glanne et le parlementaire, il s'écria d'une voix frémissante de fureur :

— Je suis seul maître ici, M. l'envoyé; ainsi cette lettre doit m'être remise. Si j'ai consenti par courtoisie et déférence à laisser venir madame dans cette salle, c'est uniquement pour la forme, et en agissant ainsi je n'ai entendu renoncer à aucun des droits et priviléges de mon autorité de commandant supérieur de cette place. La lettre que vous apportez doit passer par mes mains : remettez-la-moi.

— C'est ce que je ne ferai sûrement pas, monsieur, répondit le parlementaire qui avait quitté son attitude respectueuse en voyant arriver Navailles; celui qui m'a envoyé ici m'a défendu de m'adresser ou de répondre à d'autres que madame la comtesse de Glanne, et j'obéis, comme c'est mon devoir de soldat.

— Mais alors vous n'êtes plus qu'un espion.

— Comme il vous plaira.

— Et si vous avez un peu d'habitude de la guerre, vous devez savoir comment on traite vos pareils.

— Je sais aussi comment on venge l'innocent à qui l'on a fait subir un traitement qu'il n'a pas mérité.

— Donnez-moi cette lettre, dit Navailles d'une voix tout à la fois sourde et terrible, et il ne vous sera fait aucun mal.

— Vous ne me connaissez guère, M. de Navailles, si vous me croyez capable de racheter un péril par une lâcheté : nous n'avons pas de ces gens-là dans l'armée royale.

— Songez que je vous tiens en mon pouvoir.

— L'homme brave n'est jamais au pouvoir de personne.

— Que je puis employer la force.

— Je vous sais capable de tout, M. de Navailles, mais je ne crains rien.

— La lettre ! la lettre ! s'écria Navailles avec une sorte de rage, de bonne volonté ou par violence je l'aurai !

Le parlementaire recula de deux ou trois

pas en portant vivement la main à son côté gauche comme pour y chercher son épée.

Il avait oublié que suivant les lois de la guerre il n'était entré dans la place que désarmé.

Ayant reconnu son erreur, il n'en prit pas moins une attitude de défense.

Alors la fureur de Navailles ne connut plus de bornes. Il fit un signe à Fabri qui suivait de l'œil tous ses mouvements, et tous deux se jetèrent en même temps, l'un par devant et l'autre par derrière, sur l'envoyé de l'armée royale pour lui enlever sa lettre.

Mais Corisande, plus prompte qu'eux, s'était élancée aussi, et avant que Navailles et Fabri fussent arrivés, le papier, déjà en sa possession, avait disparu dans le corsage de sa robe, et elle était retournée tranquillement se replacer auprès de sa mère, stupéfaite et terrifiée, car tout ce qu'elle voyait dépassait de beaucoup la mesure de son courage.

— Qu'on jette ce misérable espion dans un cachot ! s'écria Navailles, et sur mon honneur, dès que le jour aura paru, ses compagnons qui se disposent à nous assiéger le verront pendu au sommet de la plus haute tour de ce château.

Le parlementaire se croisa les bras.

— Vous êtes de mauvaise foi, M. de Navailles, dit-il d'une voix qui ne trahissait pas la plus légère émotion, car vous savez bien qu'une lettre adressée à une noble dame ne peut jamais contenir de trames bien dangereuses pour des hommes de guerre. Au surplus, faites de moi ce que vous voudrez, je n'en ai guère souci; et quand on me pendra par votre ordre, si pendaison il y a, je suis sûr que vous serez plus pâle que moi.

— Mon neveu, mon cher neveu, vous ne commettrez pas une semblable horreur dans mon château! s'écria la pauvre comtesse en se rapprochant de Navailles dans une attitude suppliante.

— Faites emmener cet homme, dit le comte à Fabri en désignant le parlementaire; messieurs, le conseil est levé, continua-t-il en s'adressant à ses compagnons.

Les officiers se retirèrent silencieusement, et bientôt on entendit la marche régulière d'un peloton de soldats.

C'était Fabri qui amenait quelques hommes du poste le plus voisin. L'un d'eux portait des cordes pour attacher les mains du prisonnier.

— Mon neveu, je vous en conjure...

— Ne suppliez pas en ce moment, ma mère, interrompit Corisande, vous n'obtiendriez rien, et nous en serions pour la honte de nous être humiliées. M. de Navailles emploie la violence contre deux femmes, mon avis est que nous lui en laissions le déshonneur jusqu'au bout.

Pendant que Corisande prononçait ces paroles, les soldats amenés par Fabri garrottaient le parlementaire, et sur un signe que leur fit Navailles ils l'entraînèrent au milieu d'eux.

— Suis-les, Fabri, dit le comte, et veille à tout; je te rejoindrai, dans un moment.

— Ma cousine, reprit-il dès que son confident eut quitté la salle du conseil, vous serez cependant la cause de la mort d'un homme.

— Le motif pour lequel vous le feriez périr est si frivole, Amaury, qu'il me serait bien permis de croire que vous étiez décidé d'avance à cette cruelle action, répondit Corisande dont le visage s'était subitement altéré; mais, ajouta-t-elle aussitôt en s'efforçant de fixer un sourire sur ses lèvres tremblantes et décolorées, je ne puis me résoudre à craindre sérieusement que vous vous rendiez, de gaieté

de cœur, coupable d'une énormité aussi grande que celle de faire mourir un brave soldat, dont le seul crime est d'avoir exécuté ponctuellement les ordres qu'il a reçus.

— Ne vous y fiez pas, ma cousine; une terrible responsabilité pèse sur moi, et je suis décidé à tout pour la mettre à couvert.

— Mais cet homme est innocent.

— Il me faut un exemple.

— Un exemple! Qui donc voulez-vous frapper de terreur ici? Deux femmes? La Ligue serait-elle tombée si bas?

— Raillez, raillez, ma belle cousine; car ceci je le permets. Au surplus, et pour vous donner une meilleure idée de mes dispositions, je veux bien accorder merci à cet homme; mais c'est à la condition que ma tante et vous consentirez de bonne grâce à me communiquer le message qu'il vous a apporté.

La comtesse attacha un regard suppliant sur sa fille, comme pour la conjurer d'accueillir favorablement cette requête, présentée d'ailleurs en termes assez convenables, bien qu'elle fût absolue et péremptoire au fond.

Corisande ne répondit pas immédiatement, afin de se donner le temps de prendre sur

elle, et après une minute de silence environ elle dit :

— Cette lettre, mon cousin, vous l'auriez sans doute déjà lue si vous n'aviez pas élevé la singulière prétention de ne la laisser arriver dans nos mains qu'après en avoir pris connaissance vous-même. Ne vous fâchez pas, ajouta Corisande qui venait de remarquer que Navailles avait imprimé une contraction sinistre à son sourcil, si ma mère consent à vous mettre dans la confidence de nos secrets, je n'y vois pour ma part aucun inconvénient ; mais vous me promettez, n'est-ce pas, que le prisonnier aura la vie sauve et qu'on le mettra sur-le-champ en liberté ?

— Je n'ai parlé que de la vie ; quant à la liberté, cet homme est peut être un de ces ennemis redoutables qu'on ne lâche pas une fois qu'on les tient ; je ne saurais donc m'engager à cet égard que lorsque je l'aurai vu la visière levée.

— Il y a peu d'apparence qu'on ait chargé d'un message aussi insignifiant qu'une sommation à une bicoque comme celle-ci un personnage de quelque importance. Supposeriez-vous, par hasard, que Henri de Bourbon lui-même...?

— Ce ne serait pas la première fois, ma cousine, interrompit Navailles, que votre Béarnais... mais allons au fait : si ce parlementaire est quelque officier obscur, comme il est raisonnable de le penser, il sera libre d'aller où bon lui semblera.

— Vous me le jurez sur l'honneur?

— Oui, ma cousine; seulement dites-vous bien que cet acte de complaisance ne signifie pas que j'abandonne l'autorité absolue que j'entends exercer dans ce château tant que la défense en sera humainement possible.

— Soyez sans crainte : je ne m'exagère pas votre générosité à ce point : ma mère, voilà votre lettre.

Et Corisande tira de son corsage le mystérieux papier qu'elle y avait caché.

La comtesse, l'ayant pris, se rapprocha de la grande table, sur laquelle il y avait un flambeau de fer à quatre branches, dont chacune supportait une bougie de cire jaune allumée.

Puis elle rompit le fil de soie qui scellait l'enveloppe, déplia lentement la lettre, car ses mains étaient un peu tremblantes, jeta un coup d'œil rapide et inquiet sur la signature, et s'écria d'une voix haletante et troublée :

— Jésus mon Dieu, c'est du roi!

— Du roi ! répéta Corisande avec transport ; mon cousin, reprit-elle dans son ivresse, le roi qui écrit à ma mère !

— Vous êtes assez belle pour cela, ma cousine, fit Navailles dont le visage un moment rasséréné exprima tout à coup une amertume haineuse.

Mademoiselle de Glanne, en proie à son enthousiasme, n'entendit pas la réflexion blessante et injurieuse de son parent, ou, si elle l'entendit, elle dédaigna de la relever, ce qu'elle n'aurait pas manqué de faire en toute autre circonstance. Elle s'était élancée d'un bond à côté de sa mère, et cherchait à lire pardessus son épaule.

— Lisez vous-même, mignonne, lui dit la comtesse, et faites-nous part de ce que daigne nous écrire Sa Majesté. Mon neveu, se hâta-t-elle d'ajouter, ce n'est pas une réponse au moins.

— Et quand c'en serait une, ma mère ! s'écria Corisande de plus en plus enivrée par sa joie ; donnez, donnez, que je lise !

Et arrachant plutôt qu'elle ne prit le papier que tenait la comtesse, elle se mit à lire d'une voix frémissante d'émotion la lettre qu'on trouvera en tête du chapitre suivant.

XVII

Corisande à la recousse.

« Madame la comtesse de Glanne, disait
« Henri de Bourbon, j'ai appris par aucuns
« avis qui me sont parvenus, que ce n'était
« point précisément par le fait de votre volonté
« qu'un détachement de l'armée de M. de
« Mayenne occupait votre château de Bellero-
« che et se disposait à m'en interdire l'accès.
« Je vous fais donc cette lettre pour vous dire
« que si, comme je me plais à le croire, con-

« naissant les bons exemples de fidélité que « vous a donnés le comte votre défunt époux, « vous êtes toujours restée royaliste au fond « du cœur, je ne me livrerai à aucune entre- « prise contre votre château, me bornant, « après avoir sommé la garnison qui le tient « de se rendre, à en faire le blocus, afin d'em- « pêcher ladite garnison de courir la campa- « gne et de gêner les villageois dans leurs « travaux de semailles. Faites-moi connaître « vos intentions au naturel, vous assurant « que je tiendrai pour sincère tout ce que « vous jugerez à propos de me confier tou- « chant vos véritables sentiments pour votre « roi légitime. Je remets cette lettre à un ser- « viteur qui a toute ma confiance et auquel « vous pourrez parler aussi librement qu'à « moi-même. La présente n'étant à d'autres « fins, je prie Dieu, madame la comtesse de « Glanne, de vous avoir, ainsi que la demoi- « selle votre fille, en sa sainte et digne garde.

« Votre bien bon ami,

« HENRI. »

— L'excellent prince! murmura madame de Glanne en se détournant pour cacher à Amaury l'émotion dont son visage portait des

traces très-visibles; ma mignonne, donnez-moi cette lettre, je voudrais la relire encore.

— Vous voyez bien, ma mère, que vous êtes royaliste, puisque vous pleurez, dit Corisande dont les joues étaient aussi inondées de larmes d'attendrissement et d'enthousiasme, qu'elle ne cherchait pas à dissimuler. Mais qui n'aimerait pas ce roi si bon, si loyal, si soucieux du sort de ses sujets? reprit-elle en portant respectueusement à ses lèvres la lettre de Henri de Bourbon, qu'elle tendit ensuite à sa mère.

— Ah! mon cousin, pardon, ajouta-t-elle aussitôt, j'avais oublié que vous étiez là.

— On peut pardonner de vous oublier à qui s'oublie soi-même, répondit Navailles d'une voix sombre et sententieuse. Ainsi, Corisande, continua-t-il, vous prenez pour paroles d'Évangile toutes les gasconnades contenues dans cette lettre? Ce sont amorces à piper les simples d'esprit, et je m'étonne qu'une demoiselle aussi avisée que...

— Ne m'injuriez pas, interrompit doucement Corisande, car dans l'état de bonheur où je suis en ce moment je vous pardonnerais peut-être, ce qui serait d'un mauvais exemple pour l'avenir.

— Il n'y a rien à dire, la lettre est très-belle, fit madame de Glanne, qui avait achevé sa lecture. Corisande, il faudra lui donner une place d'honneur dans nos archives.

— Et y répondre, ma mère.

— Répondre, ma mignonne... je ne saurais trop comment...

— Je tiendrai la plume pour vous, ma bonne mère.

— La lettre n'aurait qu'à tomber entre les mains de l'ennemi, balbutia la pauvre comtesse, qui avait une horreur invincible pour toutes les mesures un peu décisives.

— Nous l'écrirons sous ses yeux, riposta Corisande en désignant Amaury avec un doux et fin sourire, comme cela il ne nous accusera pas de le vouloir tromper.

— Mais comment ferons-nous parvenir cette lettre, ma mignonne? demanda la comtesse qui essayait tous les faux-fuyants pour éviter une démarche qu'elle regardait comme compromettante.

— Vous vous inquiétez aussi de trop peu, ma mère, repartit Corisande avec une vivacité qui ressemblait fort à de l'impatience. Le messager qui nous a remis la lettre du roi lui portera notre réponse, et comme il aura sans

doute un sauf-conduit, elle ne risquera pas de tomber...

Ici Corisande s'arrêta, car elle avait vu Navailles lever la main et la secouer doucement en l'air, comme pour lui faire comprendre qu'elle disposait d'une ressource sur laquelle elle ne devait pas compter.

— Que signifie ce geste, mon cousin? reprit-elle avec un accent anxieux après un silence de quelques secondes.

— Il signifie, ma chère Corisande, que vous disposez à l'avance d'un moyen qui pourrait bien vous manquer, et j'ai voulu vous en donner avis, afin que vous en cherchiez un autre.

— J'aurais cru vous insulter si, ayant votre parole, je n'avais pas...

— Pardon, ma cousine; l'enthousiasme vous a fait perdre la mémoire : je vous ai dit que le prisonnier, quel qu'il fût, aurait la vie sauve, et je vous tiendrai ma parole; mais j'ai ajouté que je ne lui rendrais la liberté que si c'était un personnage obscur; or la lettre de votre héros le Béarnais fait plutôt supposer le contraire, et vous trouverez bon, j'espère, que j'éclaircisse mes doutes avant d'accomplir une promesse conditionnelle.

— Vous avez raison cette fois, Amaury, bien que la loyauté et la prudence peut-être eussent dû vous faire une loi de renvoyer le parlementaire du roi sans condition.

— Un parlementaire chargé de messages secrets n'a plus le droit d'invoquer les priviléges qui le protégent en d'autres cas ; ainsi, ma cousine, sous ce rapport je n'ai rien à me reprocher : rigoureusement l'envoyé du roi de Navarre n'est plus qu'un espion, qui doit rendre grâce à Dieu que ma présence ici et votre intervention lui aient épargné la corde, dont Reynold et Fabri n'eussent pas manqué de le gratifier sans ces deux circonstances.

— Eh bien ! mon cousin, allez à la prison dans laquelle ce pauvre homme est renfermé, et voyez s'il peut être mis en liberté sans inconvénient : les bonnes actions ne doivent pas être renvoyées au lendemain. Pendant votre absence nous préparerons notre lettre *qui vous sera communiquée* (Corisande appuya sur ces quatre derniers mots) ; vous voyez que je fais les choses grandement.

— J'espère, ma cousine, que rien ne m'empêchera de suivre cet exemple : je ne vous demande que quelques minutes.

Et il sortit de l'oratoire en jetant sur sa cou-

sine un regard affectueux et presque loyal qui la rassura passagèrement.

— C'est pourtant dommage qu'il ne soit pas royaliste, dit-elle à demi-voix à la comtesse; et si j'étais bien sûre de le convertir je ne regretterais pas autant...

Et elle s'arrêta tout à coup, car elle venait de remarquer que sa mère, qu'elle voulait maintenir en bonne disposition d'esprit, prenait un visage soucieux.

Alors, avec une grâce enchanteresse et une adresse voilée sous une adorable câlinerie, elle amena insensiblement la conversation sur le sujet délicat de la réponse à faire au roi.

Madame de Glanne, mise à son aise par l'absence momentanée de son neveu, admit sans difficulté en principe l'opportunité et la convenance d'un remercîment au prince qui lui avait témoigné sa sollicitude d'une manière aussi aimable; elle parut même disposée à ne pas différer sa réponse; mais quand il s'agit d'en arrêter les termes, Corisande et elle ne se trouvèrent plus d'accord. Pour la première, les expressions les plus chaleureuses d'amour, de reconnaissance et de dévouement étaient à peine suffisantes; pour la seconde, il n'y avait, au contraire, rien d'assez vague, rien d'assez

entortillé. Elle aurait voulu créer des expressions nuageuses qui eussent voilé sa pensée véritable, ou imaginer des phrases à facettes, à reflets changeants, qui, tout en satisfaisant le roi, à qui la lettre était destinée, ne fussent pas désagréables à M. de Mayenne, entre les mains duquel un hasard malheureux pouvait la faire tomber. Corisande combattit une à une toutes les timidités de sa mère; elle lui démontra comme quoi la victoire que Henri de Bourbon venait de remporter empêcherait son adversaire d'être de longtemps redoutable; elle stimula son vieux royalisme en lui rappelant que c'était l'opinion du loyal époux qu'elle avait tant aimé et qu'elle pleurait toujours; bref, elle fut si pressante, si éloquente, si caressante, si adroite, qu'elle parvint à écrire, *sous la dictée de sa mère*, avec les plumes, l'encre et le papier de la table du conseil, une lettre qu'elle n'eût point rédigée autrement s'il n'y avait eu qu'elle pour la faire.

Quand elle fut écrite, relue et approuvée une dernière fois, la mère et la fille, soulagées de cette préoccupation, commencèrent à s'étonner que Navailles ne fût pas encore de retour près d'elles.

De l'étonnement elles passèrent bientôt à

l'inquiétude, et leur imagination s'exaltant peu à peu, elles en vinrent jusqu'à se figurer que Navailles, ayant reconnu dans le parlementaire du roi un seigneur de marque, ne voulait plus le mettre en liberté, et le ferait peut-être pendre comme espion, ainsi qu'il en avait prononcé la menace.

La salle du conseil où elles se trouvaient était malheureusement située dans une aile écartée du château, de sorte qu'il leur était également difficile soit d'obtenir des renseignements vagues par les bruits qui pouvaient arriver jusqu'à elles, soit d'aller seules aux informations, en s'aventurant dans un dédale de corridors et d'escaliers, où elles courraient risque de rencontrer à chaque pas des soldats grossiers, qui salueraient leur passage d'un refrain des noëls peu châtiés de cette époque gaillarde et naïve.

Elles allaient cependant prendre ce parti qui n'offrait que des inconvénients sans péril, lorsqu'en prêtant l'oreille, ce qu'elles ne cessaient de faire depuis que leurs inquiétudes avaient pris de la consistance, elles entendirent un bruit lointain de pas se dirigeant de leur côté. Peu après elles virent entrer leur servante Mourette, que précédait, une lanterne

à la main, Fabri le confident de Navailles.

Corisande tressaillit en reconnaissant cet homme qui lui apparaissait toujours comme un oiseau de mauvais augure, et prévoyant quelque fâcheuse nouvelle, elle interrogea Mourette du regard.

Les yeux de la jeune fille ne lui apprirent rien, mais comme elle avait deviné l'anxiété de sa maîtresse, elle se hâta de dire aux deux dames que monseigneur de Navailles, ne pouvant à son grand regret venir les retrouver, empêché qu'il était par des affaires impérieuses, les faisait prier de se retirer dans la partie du château qu'elles habitaient ordinairement, et où il aurait l'honneur de les voir le lendemain dans la matinée.

Corisande, qui voyait bien que Mourette ne lui cachait rien, se tourna alors vers Fabri, auquel elle dit en le regardant entre les deux yeux :

— Savez-vous, M. le lieutenant, quelles sont les affaires impérieuses qui retiennent mon cousin loin d'ici, quand il nous avait promis d'y revenir?

— Non, mademoiselle; mais le commandant d'une place assiégée ne manque jamais d'affaires.

— Il ne vous a point chargé de nous dire quelque chose au sujet du prisonnier, reprit-elle.

— Non.

— L'est-il allé voir ?

— Oui.

— Alors il l'a fait mettre en liberté ?

— Il a donné ordre qu'on lui ôtât les cordes qui le garrottaient...

— Ah ! interrompit Corisande en accompagnant cette exclamation d'un soupir de profond soulagement.

— Et, continua Fabri, il les a fait remplacer par une chaîne de fer.

— M. Fabri, vous mentez ! s'écria Corisande hors d'elle-même; mon cousin est incapable d'une pareille infamie après la parole qu'il m'a donnée.

— Je dis la vérité, mademoiselle : le prisonnier a été enchaîné, et il sera pendu à la pointe du jour, au sommet de la tour du Commandeur.

Et Fabri, à qui il n'était sans doute pas permis d'en dire davantage, se retira après avoir fait à la comtesse et à sa fille un de ces saluts à la fois insolents et bas, dont la tradition n'existe plus qu'en Italie où ils ont été inventés.

— Eh bien ! ma mère, qu'en dites-vous ?

— Je suis, comme vous, mignonne, surprise et consternée !

— Cette dernière infamie surpasse tout!... Et quand je pense que dans deux jours !... ah ! c'est affreux !... Ma mère, allons le trouver ! il ne sera pas dit que je le laisserai ainsi...

— Ma fille, vous n'y pensez pas ! à cette heure... sans savoir où nous rencontrerons mon neveu... demain, au point du jour, il sera temps encore.

— Demain ! quand la vie d'un serviteur du roi est en danger ! non, non, ma mère, pas une nuit, pas une heure, pas une minute, venez ! venez !

Et Corisande entraîna sa mère, après avoir mis dans son sein la lettre destinée au roi.

XVIII

Corisande à la recousse.

(Suite.)

Ainsi que la comtesse l'avait prévu ou dit au hasard, Amaury n'était pas chez lui lorsque la mère et la fille se présentèrent à la porte de la chambre qu'il occupait dans le corps de logis le plus rapproché des ouvrages extérieurs qui formaient la principale défense du château. Elles le cherchèrent vainement ensuite dans tous les endroits où elles supposaient qu'il

pouvait être, et ne le trouvant nulle part, elles rentrèrent dans leur appartement, glacées de terreur à la pensée du spectacle qu'elles auraient peut-être le lendemain à leur réveil, et indignées de la tyrannie qui allait les engager dans la complicité morale d'un acte de félonie et de déloyauté, qu'aggravaient singulièrement les circonstances dans lesquelles il devait être accompli. Nous voulons parler de la lettre du roi : quelle réponse Navailles se disposait à y faire !

Rendons cette justice à madame de Glanne, qu'elle était presque aussi révoltée que sa fille de l'étrange conduite de Navailles, qui, après avoir transformé leur paisible château en forteresse, se préparait à en faire le Montfaucon de la province.

C'eût été une belle occasion pour Corisande d'expliquer à sa mère comme quoi un pareil événement élevait une barrière infranchissable entre elle et son cousin, malgré la promesse qu'on lui avait arrachée, à elle, peu d'heures auparavant ; mais en ce moment la pensée de son prochain mariage, si poignante qu'elle fût, était ce qui l'occupait le moins, et toutes les facultés de son esprit s'absorbaient dans un intérêt unique : sauver le prisonnier,

n'importe au prix de quel péril, ou obtenir sa grâce et sa liberté, en faisant un dernier et suprême effort auprès de l'introuvable et intraitable Amaury, qu'elle finirait peut-être par rencontrer et attendrir en le cherchant encore.

Sachant par de nombreuses et récentes expériences que sa mère était plutôt un obstacle qu'un secours dans les conjonctures difficiles, Corisande résolut d'attendre que la comtesse fût retirée chez elle, couchée et endormie, avant de tenter quelque chose de décisif : quoi? sur ce point elle ne s'était encore arrêtée à rien positivement.

Son imagination enfantait mille rêves, roulait mille projets audacieux, caressait des espérances de secours inattendus, se flattait de hasards heureux, faisait enfin tout ce que le cerveau humain a coutume de faire quand il s'excite à encourager le cœur dans la résolution d'une difficile entreprise.

Vers les dix heures du soir, tout paraissant assez calme pour l'intérieur d'un château transformé en forteresse assiégée, Corisande engagea sa mère à aller se remettre dans son lit de toutes les émotions de cette soirée, lui promettant de l'éveiller le lendemain matin dès la

pointe du jour, pour tenter une nouvelle démarche, si le bonheur voulait qu'il en fût encore temps, comme il était raisonnablement permis de l'espérer.

La bonne madame de Glanne, dont l'âme obéissait toujours à cette disposition particulière aux caractères irrésolus et aux esprits timides, qui consiste à repousser dans l'avenir les embarras matériels et les soucis qui entravent ou attristent le présent, madame de Glanne se rendit sans difficulté à l'invitation pleine de sollicitude de sa fille, et après qu'elles eurent fait leur prière du soir en commun, elle embrassa tendrement sa chère enfant, à laquelle elle recommanda le calme et la prudence, et se retira, suivie de Mourette, dans sa chambre à coucher, laquelle était contiguë à celle de sa fille, où elles se trouvaient depuis la fin de leurs pérégrinations infructueuses dans le château.

Peu de moments après, Mourette vint dire à mademoiselle de Glanne que madame la comtesse venait de se mettre au lit dans des dispositions qui permettaient de croire qu'elle ne tarderait pas à s'endormir.

— Eh bien ! ma bonne Mourette, je n'en ferai pas autant, répondit Corisande du ton

saccadé et sombre d'une personne qui médite quelque périlleuse entreprise.

— C'est vrai qu'on n'a pas trop le cœur au sommeil dans un château où un pauvre homme doit être pendu, fit la suivante qui avait deviné la pensée de sa jeune maîtresse, dont elle connaissait l'excellent cœur.

— Mourette ! s'écria vivement Corisande, cet homme... si nous tentions à nous deux de le sauver... de l'arracher à la mort ignominieuse qui l'attend !

— Jésus-Dieu, mademoiselle, comment voulez-vous que nous fassions ?

— Oh ! je sais que les difficultés sont presque insurmontables, les périls certains; mais aussi l'honneur n'en serait que plus grand ! Tu es royaliste, n'est-ce pas, Mourette ?

— Si je le suis, mademoiselle...

— Alors tu m'aideras ?

— De tout mon cœur; mais le prisonnier est gardé.

— J'ai de l'or pour corrompre ses gardiens.

— On a remplacé les cordes qui le garrottaient par des chaînes.

— Nous trouverions peut-être un moyen de les briser, si nous pouvions pénétrer dans son cachot.

— Et comment sortirait-il de l'enceinte du château, en supposant que nous arrivions jusqu'à lui et que nous brisions ses fers, comme vous dites, mademoiselle? Il y a des sentinelles partout; on rencontre des patrouilles à chaque pas.

— Tirons-le d'abord de son cachot, si cela est humainement possible, nous aviserons ensuite... Ah! si je pouvais seulement le voir... causer un instant avec lui... un homme de ce caractère résolu doit avoir des ressources...

— S'il ne s'agit que de le voir, interrompit Mourette en baissant les yeux et la voix, comme si elle avait à faire un aveu pénible pour sa modestie de jeune fille, je crois bien que je pourrais...

— Dis vite comment! interrompit à son tour Corisande, en saisissant vivement Mourette par le bras.

— Vous me gronderez peut-être!

— Quoi que tu m'apprennes, je te jure que je serai indulgente... mais hâte-toi de parler.

— Mademoiselle connaît Gérard Dubreuil?

— Non; mais qu'importe?

— C'est le sergent de bataille de la compagnie de piquiers qui est ici... un grand brun un peu pâle...

— Je ne l'ai jamais remarqué... Eh bien! en quoi peut-il nous servir cette nuit?

— C'est à lui que M. Fabri a remis la garde du prisonnier : il me l'a dit lui-même.

— Fabri?

— Non, Gérard Dubreuil.

— Et par quel hasard t'a-t-il fait cette confidence?

— Parce que... parce que nous sommes du même pays, mademoiselle, ce qui fait qu'en causant avec lui tout à l'heure, comme il revenait à son poste...

Et Mourette s'arrêta en se sentant devenir rouge comme le côté de la pomme d'api qui a été exposé au soleil.

— Et sais-tu où l'on a mis le prisonnier?

— Dans la tour du Commandeur, sous la salle des archives.

— Mourette, je commence à espérer! s'écria Corisande, dont la physionomie, de désolée qu'elle était, devint subitement rayonnante de bonheur, et tu crois que ce brave garçon, ton compatriote, nous laissera entrer.

— Dame, mademoiselle, il me dit toujours : « Ma petite Mourette, demandez-moi donc quelque chose », et moi je ne lui ai encore rien demandé.

— Est-il Ligueur bien fanatique?

— A vrai dire, mademoiselle, quand nous sommes ensemble, nous ne parlons pas beaucoup de tout ça; mais l'autre jour il m'a proposé de boire à la santé du roi, à la condition que je l'embrasserais, si bien que ce vieil ours de M. Reynold, qui passait en ce moment, l'a menacé de lui faire donner l'estrapade [1].

— Eh bien! Mourette, il faut que ton amoureux Gérard, car c'est un amoureux, ma fille, conviens-en, nous introduise auprès de son prisonnier.

— J'espère qu'il le fera, mademoiselle; mais si on allait le pendre aussi.

— Espérons qu'on ne pendra personne... Voyons, entr'ouvre ma porte avec précaution, et examine bien si tout est calme dans le corridor.

Mourette s'empressa d'exécuter l'ordre de sa maîtresse, et revint bientôt en indiquant par des signes intelligents qu'elle n'avait vu ou entendu rien d'inquiétant.

Pendant son absence, Corisande avait pris dans un bahut une bourse pleine d'or, qu'elle s'était hâtée de glisser dans son aumonière.

[1] Punition corporelle en usage depuis François Ier, dans les armées de terre et de mer. Henri IV l'abolit.

Cela fait, elle s'enveloppa d'une ample mantille de couleur sombre, cacha dans un cabinet noir la lumière qui éclairait sa chambre, et sortit à pas de loup dans le corridor, suivie par Mourette, qui marchait derrière en la tenant par sa robe et en imitant toutes les précautions qu'elle lui voyait prendre.

Elles auraient pu arriver directement, de plain-pied et en peu de moments à l'étage de la tour où le parlementaire était renfermé, et où se trouvait par conséquent l'homme chargé de le garder; mais cette partie du château, la seule habitée, était sans cesse sillonnée par les rondes de Reynold ou de Fabri, et les patrouilles de leurs soldats, de sorte qu'il n'eût pas été prudent de suivre cette route. Corisande et sa compagne se dirigèrent donc vers un petit escalier tournant qui conduisait à l'étage supérieur, suivirent, une fois parvenues en haut, un corridor semblable à celui du bas qu'elles venaient de quitter, et atteignirent bientôt un autre escalier qui aboutissait directement au rez-de-chaussée de la tour du Commandeur. Tout ce trajet, assez long, fut accompli sans rencontre fâcheuse, ce qui était déjà d'un heureux augure.

Avant d'aller plus loin, Corisande s'assura

que la salle des archives n'était pas fermée, circonstance très-favorable encore.

— Maintenant, Mourette, dit-elle à voix basse à sa suivante, ne t'avise pas de démentir ce que je promettrai en ton nom.

— Pourquoi le ferais-je, mademoiselle ?

— Tu aimes ce Gérard Dubreuil, n'est-ce pas ?

— Je le crois.

— Et lui t'aime aussi ?

— Il me le dit tous les jours.

— Allons, marchons, et que Dieu, la Vierge et les saints nous protégent !

Et elles s'engagèrent dans l'escalier qui devait les conduire près de l'homme chargé de garder le prisonnier.

Parvenues à la moitié des marches, une faible lueur arriva jusqu'à elles, ce qui leur causa un moment d'inquiétude; mais Corisande se rassura bientôt en faisant la réflexion très-sensée que l'endroit où Gérard Dubreuil était en faction devait être éclairé.

Bientôt elles entendirent le pas régulier d'une sentinelle qui se promène.

Un peu plus loin Corisande, qui marchait la première, aperçut l'individu qui allait et venait au-dessous d'elle.

— Est-ce bien lui? demanda-t-elle à Mourette.

— Oui, mademoiselle, répondit Mourette après avoir regardé.

— Allons, du courage!

Comme elles arrivaient au bas de l'escalier, la sentinelle, qui revenait sur ses pas, se trouva face à face avec elles, et tous trois s'arrêtèrent.

Un moment d'hésitation pouvait tout perdre : Corisande le comprit, et s'adressant résolûment au sergent de bataille, qui l'examinait avec une sorte de stupéfaction, elle lui dit en lui montrant Mourette tremblante comme la feuille à son côté :

— Vous aimez cette jeune fille, n'est-ce pas?

— Si elle en est convenue je ne le nierai point.

— Eh bien! pour l'amour d'elle, laissez-moi voir l'homme qui est dans cette chambre.

— C'est ma vie que vous me demandez peut-être, mademoiselle.

— Je le sais; mais quand deux femmes exposent la leur pour empêcher un crime, j'ai pensé qu'un brave soldat...

— Écoutez, mademoiselle, interrompit Gé-

rard Dubreuil, pour l'amour de Mourette je ne manquerais pas à mon devoir en toute autre circonstance ; mais le malheureux que je suis chargé de garder, jusqu'à ce qu'on vienne le prendre pour le conduire à la potence comme un vil malfaiteur, est le plus vaillant homme de guerre de France, et si vous avez un moyen quelconque de le sauver, dussé-je voir à mon cou demain matin la corde qui lui est destinée, je ne vous empêcherai pas d'accomplir votre généreux dessein ; je ferai plus : je vous y aiderai de tout mon pouvoir...

— Ah ! que le ciel vous récompense ! fit Corisande d'une voix émue ; oui, je peux le sauver et vous aussi... Vous vous en irez ensemble, et vous trouverez dans les rangs de l'armée du roi...

— Tromper la confiance de mes chefs et déserter mon drapeau, c'est impossible, mademoiselle : on croirait que je me suis vendu. Sauvez-le, et moi je me tirerai d'affaire comme je pourrai.

— Je ne saurais accepter : le salut d'un homme ne doit pas coûter la vie d'un autre.

— Mais ce n'est pas un homme qui est là, mademoiselle ; c'est un héros! l'orgueil de tout ce qui porte une cuirasse, à quelque parti

qu'on appartienne. Je voudrais l'arracher à la mort, ne fût-ce que pour avoir l'honneur de le retrouver un jour sur un champ de bataille.

— Eh bien ! votre obstination le perdra, répliqua Corisande avec émotion et fermeté, car je refuse positivement le sacrifice certain de votre vie que vous voulez me faire... Retirons-nous, ma bonne Mourette.

Et mademoiselle de Glanne posa le pied sur la première marche de l'escalier qui se trouvait derrière elle.

— Arrêtez, mademoiselle ! dit Gérard Dubreuil d'une voix sourde mais énergique. Je suis capable de tout, même de sacrifier mon honneur pour conserver à la France le brave capitaine la Curée !

— Quoi ! c'est le capitaine la Curée... le héros de Dieppe...

— Et de cent autres batailles, mademoiselle ! Il n'a pas son pareil au monde : vous voyez bien qu'il n'y aurait pas d'inconvénient à ce que je mourusse pour lui. Maintenant quels sont les moyens que vous avez de le tirer de peine ? Car je vous avoue qu'une tentative qui n'aurait pas d'autre résultat que de me perdre sans le sauver ne serait nullement de mon goût.

— Pouvez-vous faire tomber ses fers?

— Oui, en les brisant, car c'est le lieutenant Fabri qui en a la clef.

— Eh bien! reprit Corisande d'une voix que l'émotion rendait frémissante, sachez donc que dans la pièce qui est au-dessus de celle où votre prisonnier est renfermé se trouve un passage, connu seulement de ma mère, de moi et d'un ou deux vieux serviteurs de la famille, qui aboutit à un souterrain dont l'autre issue est dans la grande falaise, juste à l'endroit des carrières. Là un petit sentier taillé dans le roc vif descend au bord de la mer, et en suivant la plage pendant une heure et demie on est à Dieppe.

— Et vous êtes sûre, mademoiselle, que monseigneur de Navailles ne connaît pas ce passage?

— Il ne peut pas le connaître.

— Et qu'il n'est pas obstrué?

— C'est une voûte de quinze pieds de haut et de dix de large; seulement vous ferez bien d'attendre le grand jour pour vous engager dans le sentier, car il est périlleux.

Gérard Dubreuil s'en alla à quelque distance pour prêter l'oreille, puis il revint en faisant signe aux deux jeunes filles de se retirer.

Elles remontèrent précipitamment une douzaine de marches, et se blottirent dans un renfoncement de la muraille que masquait une vieille tapisserie.

Presque aussitôt elles entendirent parler au-dessous d'elles et reconnurent la voix de Fabri.

— Eh bien ! le prisonnier ? disait-il.

— Il ne bouge pas plus que s'il était déjà pendu depuis vingt-quatre heures et qu'il ne fit pas assez de vent pour le secouer. Voulez-vous le voir, lieutenant Fabri ? répondit Gérard Dubreuil.

— Oui, car monseigneur de Navailles a si peur qu'il ne lui échappe, qu'il m'a recommandé de m'assurer toutes les deux heures de sa présence.

— Entrez donc, lieutenant Fabri.

Une porte tourna sur ses gonds, il se fit un instant de silence, puis Fabri reprit :

— Je crois, Dieu me pardonne, qu'il dort.

— Il en est bien capable. Lieutenant Fabri, ce n'est ni vous ni moi qui en ferions autant si nous avions la corde si près du cou.

Il n'y avait guère moyen de se choquer d'une épigramme dont Gérard Dubreuil prenait aussi sa part, et Fabri s'éloigna en se bornant à recommander au sergent de bataille la

plus grande surveillance, attendu que monseigneur de Navailles aimerait mieux perdre son âme pour l'éternité que de laisser échapper son plus mortel ennemi.

Ces derniers mots firent frissonner Corisande, et lui causèrent une sorte d'étonnement en lui faisant supposer qu'il y avait quelque chose de plus qu'une haine politique entre Navailles et le brave la Curée.

Bientôt les pas de Fabri retentirent dans l'éloignement : les deux jeunes filles alors sortirent de leur cachette et revinrent près de Gérard Dubreuil, qui se promenait tranquillement de nouveau, sa pertuisane sur l'épaule.

— Vous voyez, leur dit-il, que ce n'est pas pour rire tout cela... Maintenant nous avons deux heures devant nous, mais ce n'est pas une raison pour perdre une minute. A l'œuvre, mademoiselle.

Et le brave sergent de bataille décrocha une lanterne suspendue au mur du corridor, et ouvrit la porte de la pièce voûtée qui servait de cachot à la Curée.

— Que me voulez-vous encore? lui dit ce dernier; je croyais que la prison avait au moins cela de bon qu'on y pouvait dormir tout à son aise.

Gérard Dubreuil ne répondit pas, mais, se rangeant un peu de côté, il démasqua les deux jeunes filles qui le suivaient, et élevant sa lanterne à la hauteur de son épaule, il éclaira en plein le charmant visage de Corisande, qu'embellissait encore l'émotion qu'elle éprouvait en ce moment.

— Suis-je donc déjà en paradis? poursuivit la Curée en se levant du banc de pierre sur lequel il était à demi étendu.

— Quoi! murmura Corisande en joignant les mains, mon libérateur du jour des Barricades était le vaillant capitaine la Curée?

— Comme vous voyez, mademoiselle! répondit le brave capitaine, dont la physionomie devint rayonnante en entendant l'exclamation de mademoiselle de Glanne, qui elle-même était en quelque sorte transfigurée de bonheur.

— Eh bien! reprit-elle, vous qui m'avez sauvée, je puis vous sauver à mon tour! Il ne s'agit plus que de briser vos fers, et le brave soldat que voilà m'a promis que ce ne serait pas impossible.

— D'autant plus que c'est déjà fait, repartit aussitôt la Curée, en déposant avec précaution sur le banc de pierre des morceaux de chaîne

qu'il tenait dans ses mains pour faire croire que ses bras étaient attachés. Mais, ajouta-t-il, ne risquez-vous rien, mademoiselle, en vous dévouant à mon salut?

— On ne saura même pas que j'ai eu ce bonheur.

— Et ce brave camarade?

— Il consent à partir avec vous.

— L'ami, seriez-vous royaliste? demanda la Curée au sergent de bataille.

— Pas encore; mais je suis soldat, et en cette qualité j'ai pensé que le plus illustre de nos guerriers ne devait pas finir par la main du bourreau.

— Je devine, mon brave : vous préféreriez qu'il mourût de la vôtre dans une rencontre.

— Juste, capitaine.

— Alors touchez là! Mais en attendant que nous soyons ennemis, vous serez mon hôte, et si vous ne voulez pas prendre service dans ma compagnie de chevau-légers, qui s'honorerait fort d'une semblable recrue, je vous donnerai des lettres pour la Flandre, et là vous trouverez à continuer honorablement votre carrière de soldat.

— Maintenant, dit Corisande, vous allez me suivre tous les trois en faisant aussi peu

de bruit que possible. Mourette, prends la lanterne et marche devant nous.

Le petit cortége eut bientôt atteint la salle des archives, vaste pièce ronde, dont les murailles disparaissaient sous d'immenses placards grillagés, dans lesquels on apercevait des livres et des papiers réunis en énormes liasses.

Corisande s'approcha d'un de ces placards, fit mouvoir une planche et jouer un ressort, et le placard tournant sur lui-même comme une porte qui s'ouvre, laissa voir une large ouverture sombre, d'où s'échappa aussitôt un vent humide et froid.

— Prenez cette lanterne, dit Corisande, et que le bon Dieu vous conduise. Et vous, continua-t-elle en s'adressant à Gérard Dubreuil, qui arrêtait sur Mourette un douloureux regard d'adieu, recevez mes remercîments de ce que vous faites pour moi, car je vous devrai peut-être la plus grande joie de ma vie. Ne vous inquiétez pas de Mourette, ajouta-t-elle encore en se tournant vers la jeune fille qui pleurait silencieusement, j'aurai soin d'elle, et si jamais la fantaisie lui prenait de se marier, elle n'en serait point empêchée faute d'une dot.

Et Corisande, avec une grâce égale à la délicatesse qu'elle mettait à récompenser indirectement la conduite si simplement courageuse du sergent de bataille, glissa la bourse pleine d'or qu'elle avait apportée dans la poche du tablier de Mourette.

— Maintenant partez, reprit-elle, et n'oubliez pas ce que je vous ai dit, M. Dubreuil : le souterrain aboutit à la grande falaise dans des carrières; mais une fois là, comme vous serez hors de tout danger, vous ferez bien d'attendre le jour, parce que la descente est périlleuse pour gagner le rivage. Vous, M. la Curée, vous aurez bien la bonté de remettre au roi notre seigneur cette lettre de la dame ma mère. Adieu... adieu... répéta-t-elle par deux fois d'une voix un peu étouffée, comme si elle eût été envahie par l'émotion de Mourette, qui s'était prise à sangloter tout bas.

La Curée s'avança vers l'entrée du souterrain, et là, se retournant brusquement, il mit un genou en terre et dit en posant la main sur son cœur :

— Mademoiselle, pardonnez-moi si je vous offense ; mais après Dieu et le roi vous êtes ce que j'aime le plus et le mieux au monde ; et si jamais, soit pour venger une offense que vous

auriez reçue, soit pour vous tirer d'un péril quelconque qui vous menacerait, vous avez besoin de mon bras tant qu'il aura la force de tenir une épée, de mon sang jusqu'à la dernière goutte, de ma vie enfin jusqu'à mon dernier soupir, appelez-moi, car je vous appartiens depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois ! c'est vous dire...

— Partez, sans tarder davantage, interrompit Corisande, il le faut pour qu'on ne sache pas la part que j'ai prise...

Ces paroles étaient à peine prononcées, que la Curée, s'étant remis debout, saisissait Gérard Dubreuil par le bras et disparaissait avec lui dans le souterrain, dont la porte se ferma d'elle-même sur eux.

Quelques minutes après, Corisande s'agenouillait au pied de son lit, en compagnie de la pauvre Mourette qui sanglotait toujours, car elle n'était pas encore parvenue à l'âge malheureux où le gain d'une dot console de la perte d'un amant.

Quant à mademoiselle de Glanne, qui pourrait dire tout ce qui se passait dans son cœur ?

XIX

L'attaque du château.

Il n'y avait pas deux heures que Corisande s'était mise au lit, le cœur inondé d'une joie immense, inconnue, à laquelle se mêlait un trouble délicieux qui n'était pas moins nouveau pour elle, lorsqu'un horrible tumulte éclata soudainement dans le château. Les corridors retentissaient sous le pas puissant des hommes de guerre, le cliquetis des armes se confondait avec des clameurs lointaines ou rapprochées, et l'on entendait par intervalles

la voix stridente de Navailles qui dominait tous ces bruits, sans qu'il fût toutefois possible de distinguer ce qu'il disait.

Mademoiselle de Glanne, brusquement arrachée à son premier sommeil et peut-être à des rêves bien doux, ne douta pas un seul instant que tout cet effroyable vacarme ne fût causé par la découverte qui venait d'être faite de l'évasion du prisonnier, et convaincue qu'on ne tarderait pas à se présenter chez sa mère et chez elle pour les interroger, et peut-être même faire une perquisition dans leur appartement, elle fut en un instant debout et habillée, afin d'être prête à tout événement, dût-elle, par cet excès de prévoyance, donner prise à des soupçons, dont elle était bien résolue à ne pas se montrer indignée.

Puis elle passa chez sa mère, qu'il lui fallut éveiller, car elle n'avait rien entendu encore. Corisande l'aida à se lever et à se vêtir, tout en faisant les efforts les plus ingénieux pour rassurer la bonne comtesse, ce qui n'était pas une tâche facile, comme il est aisé de le supposer.

Bientôt Mourette vint les joindre; mais comme elle habitait le même corps de logis que ses maîtresses, elle ne savait rien de plus

qu'elles, si ce n'est que le bruit avait d'abord commencé hors du château, d'où il s'était ensuite propagé jusque dans l'intérieur.

Cette supposition ouvrait le champ à d'autres conjectures : ce qui se passait pouvait être une révolte de la garnison ou une tentative des royalistes pour délivrer leur prisonnier, dont vraisemblablement ils ne connaissaient pas encore la miraculeuse évasion.

Madame de Glanne l'ignorait aussi, car Corisande n'avait pas jugé à propos d'ajouter le souci de cette révélation à toutes les inquiétudes qui torturaient déjà la pauvre femme.

Peu à peu le tumulte du château diminua d'une manière assez sensible, et elles commencèrent à se rassurer; mais presque aussitôt de nombreuses arquebusades retentirent au dehors dans diverses directions : toute incertitude, dès lors, disparaissait : le château était attaqué.

— Que devenir? que faire, mon Dieu? s'écriait la comtesse en se tordant les mains de désespoir.

— Prier le ciel de donner la victoire à la bonne cause, ma mère, répondit Corisande; allons dans votre oratoire; là aucun malheur ne nous arrivera.

— Mais, ma fille, si les huguenots triomphent et qu'ils nous trouvent agenouillées devant une croix, peut-être...

— Le roi, ma mère, sait que nous sommes royalistes, et il aura donné l'ordre de nous respecter.

— Nous sommes perdues, mignonne! perdues sans ressource!

— Nous sommes au contraire sauvées, ma mère; et demain le drapeau blanc flottera sur notre château.

— Et si votre cousin périt dans cette affreuse mêlée... Entendez-vous ces cris et ces arquebusades toujours plus nombreuses et à chaque instant plus rapprochées? Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Madame de Glanne disait vrai : le combat semblait plus vif, plus acharné, resserré dans un cercle moins étendu, et on eût dit par moment qu'il se livrait aux alentours du château.

Quelques projectiles qui vinrent frapper la muraille près des fenêtres de la chambre de la comtesse ne laissèrent plus de doute à cet égard. Les ouvrages extérieurs devaient être emportés par les assaillants, et selon toute apparence ce n'était plus que pour la possession du château que l'on combattait.

Parfois, cependant, le bruit de la bataille paraissait s'éloigner, et l'on entendait des cris désespérés de : *Vive la Ligue! vive Mayenne!*

Puis le moment d'après il se rapprochait, et alors le cri de *Vive le roi!* retentissait seul au milieu des arquebusades.

Plusieurs heures s'écoulèrent dans ces poignantes incertitudes, que rendaient plus cruelles encore l'obscurité de la nuit et l'impossibilité d'aller aux informations.

L'intérieur du château était si calme qu'on eût volontiers cru qu'il n'avait plus d'autres habitants que la comtesse, sa fille et leur suivante Mourette.

Les nombreux domestiques de madame de Glanne avaient été cantonnés dans une aile éloignée, par ordre de Navailles qui avait décidé qu'en cas d'attaque il les aurait ainsi mieux sous la main pour leur faire prendre les armes : il ne fallait donc pas compter sur eux, soit pour espérer un secours quelconque, soit pour avoir la moindre nouvelle.

Plusieurs fois Corisande, rassurée par le calme qui régnait dans l'intérieur du château, manifesta l'intention d'aller s'enquérir de ce qui se passait, mais madame de Glanne, à la seule pensée de voir s'éloigner d'elle sa fille

dont l'énergie et le sang-froid la rassuraient un peu, tombait dans un tel état de désespoir, que Corisande, pour la consoler, se décidait à rester dans une ignorance complète des événements.

Un peu avant le jour, la bataille, dont les bruits, depuis quelques instants, allaient toujours s'affaiblissant, sans alternative contraire, comme cela avait eu lieu jusqu'alors, parut avoir cessé tout à fait. Vainement Corisande et Mourette appliquaient-elles l'oreille à toutes les issues de l'appartement, elles ne purent constater ni l'explosion d'une arme à feu ni la vibration d'un cri humain, ni même le roulement d'un tambour ou le son d'une trompette.

Évidemment on ne se battait plus, et la garnison victorieuse allait venir reprendre ses postes dans l'intérieur du château ; ainsi, après tant d'agitations, de craintes, d'espérances et de vœux, Corisande n'aurait pas encore la consolation de crier : *Vive le roi !* ce jour-là.

La comtesse, un peu rassurée, et en secret convaincue que son neveu allait rentrer vainqueur dans la place, redevenait insensiblement ligueuse, et murmurait tout bas des paroles, dont le sens était qu'elle ne regrettait point que sa réponse au roi ne fût pas par-

tie : la bonne dame ignorait qu'elle l'était.

Le jour parut sur ces entrefaites, et ses premières lueurs, en pénétrant à travers les interstices des volets extérieurs, firent paraître plus extraordinaire aux deux châtelaines la continuation du silence de mort qui régnait partout. Comment Navailles, s'il était victorieux, ainsi qu'on devait le supposer, ne songeait-il pas à venir rassurer ses parentes, et, dans l'hypothèse contraire, comment les assaillants vainqueurs ne se hâtaient-ils pas de prendre possession de la place ? Il y avait là, sans aucun doute, un mystère, qui, de quelque façon qu'on l'interrogeât, ne donnait pas de réponse satisfaisante.

Enfin, faute de mieux, Corisande et sa mère décidèrent que les Ligueurs avaient repoussé une première attaque, et que, s'attendant à être assaillis de nouveau, ils se tenaient sur la défensive près des points les plus menacés.

Une fois arrêtée à cette idée, la comtesse ordonna à Mourette d'ouvrir les volets, ce qu'elle n'avait pas voulu permettre jusqu'alors. Mourette n'eut garde de ne pas obéir, et les rayons vifs et doux d'un beau soleil d'automne vinrent inonder la chambre à coucher de madame de Glanne.

Corisande se hâta de courir à la fenêtre, comme un oiseau s'élance à la porte de la cage que l'on vient d'ouvrir, mais à l'exception du plaisir de respirer à pleine poitrine, après une nuit d'angoisse, la brise vivifiante du matin, elle ne recueillit aucun fruit de son empressement.

Les fenêtres de la pièce où elle se trouvait, de même que toutes les autres de cette partie du château, donnaient sur une sorte de mail qui s'étendait jusqu'au mur d'enceinte, au delà duquel la vue était nécessairement bornée.

Le mail était désert dans toute son étendue, et il ne semblait pas que la lutte eût eu lieu de ce côté, car il ne s'y trouvait ni corps morts ni débris d'armures.

— Ma mère, nous ne pouvons rester dans cette incertitude ! s'écria Corisande en faisant remarquer à la comtesse qu'il n'y avait rien d'effrayant dans le tableau qui était sous leurs yeux ; consentez seulement à venir avec moi jusqu'à la porte du château qui ouvre sur la grande esplanade. Là, nous connaîtrons notre sort et saurons si nous devons pleurer ou nous réjouir.

— Eh bien ! je consens à ce que tu désires,

mignonne, parce que je veux être agréable à mon neveu... tu sais ? ton fiancé... Aussi bien le grand air remettra du calme dans ma pauvre tête. Partons.

Elles se prirent par le bras et s'acheminèrent, suivies de Mourette.

Jusqu'à la porte du château elles ne rencontrèrent personne qu'elles pussent interroger.

La porte n'était pas gardée.

Chose plus extraordinaire encore, elle était toute grande ouverte.

Les deux châtelaines se décidèrent alors à la franchir pour arriver sur la grande esplanade.

Là elles s'arrêtèrent, stupéfaites, émerveillées, à la vue du spectacle qui s'offrit à leurs regards.

XX

Le roi chevalier.

L'esplanade, où il était à peu près certain que le combat nocturne avait dû être particulièrement acharné et meurtrier, était vide de morts et déserte de vivants, à partir de la porte du château que la comtesse, sa fille et Mourette venaient de franchir, jusqu'à l'extrémité opposée, qui touchait à la seconde enceinte, au delà de laquelle commençaient les ouvrages extérieurs, dont il avait nécessaire-

ment fallu s'emparer avant de transporter la lutte sur ce terrain.

En cet endroit, c'est-à-dire le long de cette seconde muraille, et faisant face à la porte du château, une troupe nombreuse d'infanterie d'élite était rangée sur plusieurs lignes de profondeur, dans une imposante immobilité, arquebuses et pertuisanes baissées, comme si elle voulait témoigner ainsi de ses intentions pacifiques.

A quelques pas en avant de cette troupe, dans les rangs de laquelle régnait aussi un silence profond, on apercevait un groupe de cinq ou six hommes de guerre qui semblaient s'entretenir avec une apparence de mystère, les regards tournés vers l'entrée principale du château.

L'un de ces hommes, qu'à la déférence avec laquelle les autres l'écoutaient on pouvait supposer devoir être leur chef, portait, sur son casque d'acier poli, qui renvoyait en éclairs éblouissants les rayons du soleil levant qu'il reflétait, une touffe de plumes d'une éclatante blancheur, que la brise matinale faisait ondoyer gracieusement.

Tout à côté de lui ondoyait aussi, avec un frôlement harmonieux, un drapeau blanc par-

semé de fleurs de lis d'or, dont la hampe était plantée dans l'arène sablonneuse de l'esplanade.

A l'aspect des deux dames châtelaines, qui venaient de révéler leur présence par un cri de surprise échappé de leurs deux bouches en même temps, l'homme de guerre à la touffe de plumes blanches se détacha brusquement du groupe dont il occupait le centre, et s'avança d'un pas ferme et léger vers la comtesse, toujours appuyée sur le bras de sa fille, qui elle-même aurait eu grand besoin d'appui, car elle était fortement émue.

— Ma mère, dit-elle à voix basse, il n'y a plus à en douter, ce sont les royalistes qui ont été vainqueurs... pourvu maintenant qu'il ne soit rien arrivé à mon pauvre cousin.

— Hélas ! c'est aussi à quoi je pensais, ma fille !... Ah ! mignonne, dans quel temps nous vivons ! ne jamais savoir pour qui...

Madame de Glanne ne put achever sa phrase, car en ce moment l'homme de guerre que nous avons montré s'approchant d'elle et de Corisande allait les aborder.

La visière de son casque était baissée, et, sauf le panache qui en ornait le cimier, rien n'annonçait dans le reste de son costume qu'il fût

quelque chose de plus que le chef de la troupe rangée à l'autre bout de l'esplanade.

Il était de taille moyenne, mais on devinait, à ses membres admirablement proportionnés, et à ses mouvements alertes et pleins d'assurance, qu'il devait être adroit et vigoureux.

Il s'était arrêté en face et à quelques pas des deux châtelaines, dans une attitude à la fois digne et courtoise, et après les avoir saluées avec la grâce et l'aisance d'un parfait gentilhomme qui a hanté les belles compagnies, il dit d'une voix brève, dont l'accent fortement marqué fit tressaillir Corisande, comme si elle s'imaginait tout à coup l'avoir déjà entendu quelque part :

— Madame la comtesse de Glanne veut-elle bien permettre aux troupes du roi de France de se charger désormais de la défense de son château ? Elles viennent en amies ; et je me trompe fort, ou c'est ainsi qu'elles seront reçues par la veuve et l'orpheline d'un vaillant homme de guerre et d'un preux chevalier, qui serait à coup sûr dans nos rangs si Dieu n'avait interrompu le cours de sa noble et glorieuse carrière.

— C'est un grand honneur pour la veuve et l'orpheline, murmura d'une voix à peine

intelligible la pauvre comtesse, dont les genoux tremblants se dérobaient sous elle.

— Et un bonheur immense, ajouta vivement Corisande, en posant la main sur son cœur, comme si elle voulait y contenir pendant quelques moments encore l'explosion des sentiments qu'elle sentait prêts à s'en échapper.

— Disposez de tout ce qui est ici, reprit la comtesse en promenant un regard dont l'anxiété n'était pas encore tout à fait bannie sur l'enceinte fortifiée de son manoir seigneurial.

— Vive Dieu, madame la comtesse, j'aurais bien envie de vous prendre au mot, en voyant le miracle de beauté et la fleur de jeunesse qui se tient à votre côté! s'écria d'un ton jovial l'homme au panache blanc, mais je ne viens point pour vous mettre à contribution d'aucune manière, et pourvu que...

— Puis-je savoir, interrompit madame de Glanne, qui retrouvait un peu de prudence en reprenant petit à petit son sang-froid, auquel des fidèles serviteurs de Sa Majesté j'ai en ce moment l'extrême plaisir, ou plutôt l'insigne honneur...

— A Sa Majesté elle-même, interrompit à

son tour l'homme au panache blanc, en relevant la visière de son casque, et en montrant le visage rayonnant d'esprit, de bonté et de courage du brave et galant Béarnais, que toute la France connaissait déjà et dont elle n'a pas oublié depuis le type héroïque et paternel.

— Le roi ! dit madame de Glanne, en s'inclinant profondément selon toutes les règles de l'étiquette établie à la cour depuis le règne de Catherine de Médicis.

— Le roi ! répéta Corisande, en levant les yeux au ciel, comme pour remercier Dieu d'un événement pour lequel elle lui adressait chaque jour de ferventes prières.

— Oui, mesdames, le roi... Henri de Bourbon, si vous l'aimez mieux, qui a pris la liberté de s'emparer de votre château sans vous en demander la permission, mais qui ne voulait pas y entrer avant l'heure où il est convenable de se présenter chez des dames de haut parage telles que vous.

Tous les mystères de leur nuit d'angoisses et d'incertitudes furent alors expliqués à la comtesse et à sa fille, qui se communiquèrent aussitôt par un regard le sentiment d'admiration et de reconnaissance que leur faisait éprouver l'attention délicate du roi.

— C'est trop de bonté, sire, répondit madame de Glanne en s'inclinant de nouveau et plus profondément encore que la première fois.

— Ventre-saint-gris, madame la comtesse, je ne fais que commencer à m'acquitter d'une dette qui est si considérable, que de longtemps elle ne sera payée en entier, repartit le roi avec sa franchise habituelle et une bonhomie pleine de gaieté.

— Une dette, sire... murmura avec une sorte de confusion madame de Glanne, qui, ne pouvant comprendre l'allusion que faisait le roi à la délivrance de la Curée, qu'elle ignorait encore, crut que Sa Majesté raillait, comme elle se divertissait parfois à le faire dans ses moments de bonne humeur, à l'endroit de ceux qui avaient été ce qu'elle appelait *de la vache à Colas.*

— Il vous sied mal de feindre l'ignorance, madame la comtesse, continua Henri d'un ton plus sérieux qui ne permettait plus de se tromper sur la signification de ses paroles, je vous dois la vie d'un de mes plus aimés et de mes plus braves compagnons d'armes, et la France entière vous la doit avec moi, car il est une de ses gloires les plus pures, et il y a

déjà bien des années qu'il la sert vaillamment.

— Sire, je vous jure que je ne sais ce que Votre Majesté...

— Pardon, ma mère, interrompit Corisande, les événements de cette nuit m'ont empêchée de vous dire que j'avais eu le bonheur de faire évader le parlementaire de Sa Majesté, par le passage secret de notre salle des archives. J'ai pensé qu'après tous les efforts que vous aviez tentés pour obtenir sa grâce, je pouvais bien me permettre...

— Vous avez eu raison, ma fille, interrompit la comtesse qui se rassurait de plus en plus.

— Eh bien ! madame, ajouta le roi, ce parlementaire sauvé par les soins courageux de la charmante demoiselle votre fille est mon brave la Curée, le plus intrépide de mes hommes de guerre, et l'un de mes meilleurs compagnons : vous voyez donc bien que j'ai contracté une dette sacrée envers la maison de Glanne.

— Sire, dit Corisande en rougissant et baissant les yeux, j'en acquittais une moi-même en travaillant à la délivrance de votre illustre capitaine ; car en entrant dans sa prison pour lui dire que j'étais décidée à le tirer de peine,

n'importe à quel prix, j'avais reconnu en lui un courageux gentilhomme qui m'a sauvé la vie le jour des Barricades.

— Quoi! il serait possible!... s'écria la comtesse.

— Oui, ma mère, Dieu a permis ce miracle, reprit Corisande. Ainsi, sire, ajouta-t-elle en souriant avec une grâce adorable, nous sommes quittes, si Votre Majesté veut bien le permettre.

— Ventre-saint-gris, je ne le serai envers vous, mademoiselle, que quand j'aurai passé toute ma vie à vous admirer; et plût à Dieu que toutes mes dettes soient aussi faciles à payer que celles-là.

— Sire, dit alors madame de Glanne, qui commençait à comprendre qu'elle aurait dû inviter plus tôt le roi à prendre possession de son château, vous m'excuserez si je ne vous fais pas grande fête dans ma maison; mais la joie que j'éprouve à vous y recevoir est bien troublée par de mortelles inquiétudes... Le fiancé de ma fille... mon neveu...

— Ne doit vous causer aucun souci, madame, se hâta d'interrompre le roi. Quoiqu'il se soit battu comme un héros, j'en sais quelque chose, il n'a point été blessé. J'ai eu la

fortune de recevoir son épée, en le laissant libre d'en faire ce qu'il voudrait : il est allé rejoindre M. de Mayenne, qui me le ramènera plus tard quand il me reviendra lui-même.

— Oh ! alors, reprit la comtesse en joignant les mains, c'est de tout mon cœur que je vais crier : *Vive le roi !*

Et sa voix faible et tremblante répéta cette acclamation.

— Et vous, mademoiselle, ne crierez-vous point ? demanda Henri de Bourbon à Corisande. Il me semble cependant que puisque votre fiancé est sain et sauf, rien ne devrait empêcher une bonne royaliste comme vous de montrer ses sentiments.

— Sire, pardonnez-moi, mais je suis si heureuse que je garde le silence, parce que je sens que je ne pourrais exprimer tout ce que j'éprouve... Que Dieu vous protége, ô mon roi ! qu'il vous donne toujours la victoire, afin que cette guerre cruelle, qui fait saigner votre cœur si humain, dure moins longtemps ! qu'il vous garantisse de toute embûche ! qu'il éclaire vos ennemis sur la justice de vos droits et l'excellence de vos mérites ! et enfin... que Votre Majesté excuse la liberté que je vais prendre... qu'il fasse surtout descendre dans votre âme

la lumière de sa sainte vérité, afin encore que dans tout ce royaume il n'y ait plus que les vagabonds et les ambitieux qui puissent repousser un aussi grand prince que vous.

— Vive Dieu ! s'écria Henri, si j'entendais beaucoup de sermons comme celui-là, je crois bien que je finirais par quitter le prêche pour aller à la messe ! Mais, ajouta-t-il d'un ton plus calme, il est temps, ce me semble, que nous entrions céans. Au revoir, mesdames. Je vais donner, avec votre permission, mes ordres pour l'occupation de cette place, et dans quelques instants je vous rejoindrai au château, où je vous supplie de vouloir bien rentrer.

Et saluant en roi en même temps qu'il souriait en ami, il alla rejoindre le groupe qu'il avait quitté peu de moments auparavant.

XXI

Belleroche en liesse.

Débarrassée de ses grandes inquiétudes, la pauvre comtesse se voyait assaillie par d'autres soucis, car des tourments d'un siége à soutenir elle tombait brusquement dans les embarras de la réception d'un roi.

Son château, abondamment pourvu de provisions par les soins de Navailles, offrait de grandes ressources sous ce rapport, mais la disparition de ses gens, qu'elle croyait partis

avec son neveu, était une difficulté insurmontable, poignante, qui la mettait au désespoir.

Vainement Corisande, dont rien ne pouvait refroidir l'enthousiasme ni calmer la joie, lui répétait-elle sur tous les tons que le Béarnais s'arrangeait de tout et se contentait de peu, pourvu qu'on le lui offrît de bon cœur, elle ne cessait de se désespérer, d'errer çà et là dans son château désert, en s'écriant de temps en temps, avec un accent toujours plus lamentable, que la noble maison de Glanne allait être pour jamais déchue de son antique renommée d'hospitalité.

Par bonheur Mourette, qui était allée à la découverte, revint en courant apprendre à sa maîtresse qu'elle venait de trouver tous ses domestiques réunis dans les communs du château. Navailles, attaqué à l'improviste, n'avait pas eu le temps de les appeler à son secours, et eux, qui ne se souciaient nullement de combattre pour une cause qui n'avait pas leurs sympathies, s'étaient tenus cois jusqu'à ce moment, ne devinant pas non plus ce qui se passait. Avertis par Mourette de l'heureuse issue de la bataille, ils étaient sortis de leur retraite au cri de *Vive de roi!* et sous la conduite de M. Angilbert, le majordome de la

comtesse, ils avaient couru à leur besogne, qui aux cuisines, qui à l'office, qui à la grande salle de réception, pour la mettre dans sa tenue d'apparat; enfin il n'y avait plus à s'inquiéter de rien, car M. Angilbert pourvoirait à tout.

Tranquille sur ce point, madame de Glanne descendit avec Corisande dans la cour d'honneur; elle portait sur un coussin de velours écarlate frangé d'or les clefs de son château, couchées au fond d'un magnifique plat d'argent aux armes de sa double famille : Glanne et Navailles écartelés.

Grâce à Corisande, qui s'était chargée de cet important détail, dont l'accomplissement lui revenait de droit, le drapeau blanc flottait déjà au sommet de la tour du Commandeur, juste à la place où devait être élevé le gibet destiné à la Curée.

Enfin les sons aigus du fifre et les roulements du tambour retentirent sous la voûte qui conduisait dans la cour d'honneur, et un magnifique détachement de lansquenets d'élite vint se ranger en bataille devant le perron au bas duquel la comtesse et sa fille attendaient le roi.

L'officier qui le commandait vint, l'épée basse, demander aux deux châtelaines la per-

mission de placer des sentinelles en haut de ce perron, ce qui lui fut gracieusement accordé.

— Le roi, mon seigneur, est le maître ici, dit la comtesse, qu'il en soit fait selon sa volonté.

— Le roi, madame, m'a enjoint de ne rien faire sans consulter la vôtre, répondit l'officier.

— Ma mère, m'est avis que voilà un roi dont la courtoisie pourrait faire honte à plus d'un gentilhomme de ma connaissance, murmura Corisande à l'oreille de madame de Glanne.

— Ah ! ma fille, c'est un bien grand prince... mais silence, car le voilà qui s'approche.

Henri effectivement débouchait de la voûte, suivi des mêmes hommes de guerre qui l'entouraient quelques instants auparavant sur l'esplanade. Tous avaient la visière levée, et Corisande, non sans quelque émotion, reconnut parmi eux son libérateur, dont elle avait été à son tour la libératrice.

Madame de Glanne, de son côté, reconnut les autres seigneurs de la suite du roi, qu'elle avait tous vus jadis à la cour et à la ville : c'étaient le vieux maréchal de Biron, son fils, et

MM. de Rosny, de Givry, d'Epinay Saint-Luc, et enfin Guy d'Hermay, secrétaire de Sa Majesté.

— Les clefs de votre château, madame la comtesse ! s'écria Henri en jetant un regard d'affectueux reproche sur le coussin de velours écarlate. Ventre-saint-gris, est-ce donc en vainqueur et non en ami que vous entendez me recevoir ? Vive Dieu, si je savais cela, je m'en retournerais incontinent dans ma bonne ville de Dieppe, où l'on ne fait pas tant de façons avec moi.

— Sire, si le comte mon époux, de sainte et glorieuse mémoire, était encore de ce monde...

— Je lui sauterais au cou, nous nous embrasserions, puis nous irions bras dessus bras dessous nous asseoir à sa table. Prenez donc mon bras, madame la comtesse ; mon vieux Biron, offrez le vôtre à mademoiselle de Glanne, et entrons céans. La Curée, tu mettras ces clefs en lieu sûr, et ne retiendras que celle du cellier si elle se trouve dans le nombre.

Ce fut en devisant avec cette bonhomie amicale et spirituelle que le roi coupa court à toute réception cérémonieuse, ce qui, soit dit en passant, parut plus royal à Corisande qu'à la comtesse qui professait un profond respect

pour toutes les traditions un peu pompeuses de la cour de Henri III. Toutefois l'excellente femme était radieuse de l'insigne honneur qu'elle recevait, et dans sa joie elle alla jusqu'à s'exprimer très-librement sur le compte de la Ligue, dont elle avait toujours souhaité, disait-elle avec une parfaite bonne foi, la ruine et l'humiliation.

Quand tout le monde fut réuni dans la grande salle de réception, le roi présenta lui-même son bon ami la Curée (ce fut ainsi qu'il l'appela) à la comtesse qui voulait le remercier de l'assistance qu'il avait prêtée à sa fille dans un moment vraiment périlleux. La Curée répondit, avec sa modestie habituelle, qu'il n'avait fait que son devoir, ce dont il avait été plus que récompensé en trouvant, dans la femme au secours de laquelle il s'était empressé de voler, la plus charmante jeune fille de tout le royaume. Le roi s'empara aussitôt de cette parole, la développa, la commenta avec une galanterie pleine de feu qui fit plus d'une fois rougir Corisande et blêmir le pauvre capitaine, la première d'embarras et de bonheur, le second d'inquiétude et de jalousie. Heureusement maître Angilbert vint annoncer que Sa Majesté était servie, ce qui mit tout naturelle-

ment un terme à la conversation, dans laquelle le vainqueur d'Arques montra qu'il était toujours le *vert-galant.*

Le dîner, cérémonieux d'abord, comme cela devait être, ne tarda pas à s'animer, grâce à l'intarissable gaieté et à la bonhomie communicative du roi. Qui l'eût vu là sans le connaître l'aurait, à coup sûr, pris pour quelque gentilhomme du voisinage en visite chez d'anciens amis, et tout joyeux de s'ébattre en pleine liberté pendant quelques instants. Aimable et gracieusement railleur pour la comtesse de Glanne dont il soupçonnait un peu les variations politiques, galant avec Corisande, à laquelle il ne cachait pas l'impression que lui avait faite sa beauté, affable et bon compagnon avec les seigneurs de sa suite, qu'il *brocardait* à tort et à travers, mais dont il supportait à son tour les reparties piquantes, auxquelles il ripostait sur-le-champ avec cette verve gasconne dont les saillies sont venues jusqu'à nous, Henri de Bourbon se montra en cette circonstance sous tous les aspects avantageux, séduisants, adorables, qu'offraient son caractère ouvert, aimant, chevaleresque, et son esprit dans lequel son âme apparaissait toujours d'une manière si heureuse. Il parla de la Ligue avec

équité, rendant justice aux hommes éminents qui tenaient pour elle, de son droit et de la justice de sa cause avec une foi profonde, de son peuple avec amour, et de ses projets pour l'avenir de la France avec enthousiasme. Pressé par la comtesse et sa fille, il raconta la grande bataille de la veille, avec un feu et une vivacité de couleurs à faire supposer qu'il s'y croyait encore, n'oubliant les vaillantises de personne, pas même les siennes, car il avait coutume de dire gaiement que cela ne servirait à rien d'être gascon si l'on n'en profitait pas pour se vanter un peu. Arrivant au fait de l'attaque du château, il expliqua comment ne voyant pas revenir la Curée et craignant quelque embûche de la garnison, il s'était décidé à tenter un coup de main, lequel avait réussi, grâce à la témérité de quelques vieux lansquenets, qui, se glissant par des passages réputés jusque-là inaccessibles, et qu'en conséquence on ne gardait pas, avaient attiré l'attention des assiégés sur un autre point, et décidé leur soumission après une lutte opiniâtre. Le roi loua fort la brillante valeur de Navailles, sa fidélité au drapeau qu'il avait adopté, et entremêla cette partie de son récit de quelques fines allusions au prochain mariage de Corisande avec son

cousin, donnant à entendre que ledit mariage pourrait bien être la cause du bon traitement que Henri de Bourbon avait fait au jeune Ligueur, nonobstant la circonstance grave d'un parlementaire retenu prisonnier et menacé d'être pendu.

— Sire, dit alors Corisande, que l'amabilité et la bonhomie du roi avaient mise à son aise, et enhardie à jeter son mot dans la conversation comme les autres convives, je suis très-reconnaissante envers Votre Majesté de ce qu'elle a bien voulu traiter favorablement mon cousin; mais pour ce qui est de mon mariage avec lui, ce n'est pas encore chose faite, bien qu'on m'ait arraché une promesse...

— Ventre-saint-gris, interrompit le roi, qui a osé vous faire violence, mademoiselle?

— Sire, quand j'ai dit qu'on m'avait arraché une promesse, j'ai entendu qu'on m'avait donné pour l'obtenir des raisons qui ne me permettaient plus de me considérer comme libre de suivre ma volonté et les inclinations de mon cœur.

— Et peut-on savoir quelles sont ces inclinations? demanda le roi d'un ton paternel.

Corisande interrogea sa mère du regard, comme pour solliciter d'elle la permission de

parler franchement, et sur un signe qu'elle vit ou crut voir, elle répondit :

— Sire, j'aurais voulu ne donner ma main qu'à un fidèle serviteur de Votre Majesté, afin de ne pas mettre la guerre civile dans mon ménage, comme elle est malheureusement dans le royaume.

— Vive Dieu, mademoiselle, si toutes les filles de France pensaient comme vous, mon épée pourrait dormir tranquille dans son fourreau, dit le roi avec un mélange de jovialité et d'attendrissement ; eh bien ! qui vous empêche de suivre ce dessein ? Il y a dans mon armée bon nombre de seigneurs qui ne seraient pas trop indignes de posséder un trésor tel que vous, mademoiselle : qu'en pensez-vous, M. de Rosny?

— Sire, répondit le futur auteur des *Économies royales*, je pense que s'il y a dans tout le royaume un homme digne d'être l'époux de mademoiselle, il ne peut se trouver que dans l'armée de Votre Majesté, qui est l'asile de tout honneur et de toute fidélité.

— Et toi, mon brave la Curée, quelle est ton opinion? reprit le roi en interpellant avec une intention affectueusement railleuse le pauvre capitaine qui écoutait toute cette

conversation, la tête penchée vers son assiette, quoiqu'il ne songeât guère à manger en ce moment.

— Sire, mon opinion est que Votre Majesté étant mariée, je ne connais personne en France qui soit digne de la main et du cœur de la belle et bonne Corisande de Glanne.

— Ventre-saint-gris, mademoiselle, s'écria Henri de Bourbon en riant aux éclats, à moins que je ne devienne veuf, ce qu'à Dieu ne plaise, vous voilà, de par mon ami la Curée, condamnée à rester fille à perpétuité.

— M. de la Curée s'exagère beaucoup mes mérites et beautés, sire, repartit Corisande en baissant les yeux; mais c'est trop s'occuper de moi, ajouta-t-elle en attachant sur le brave capitaine un regard affectueux et reconnaissant, comme pour lui faire comprendre qu'elle voulait rester sur le bon souvenir de son admiration, et telle était en effet la secrète pensée de son cœur.

— En ma qualité de victorieux [1], reprit le roi, j'ai le droit de dicter mes conditions :

[1] Henri IV affectionnait cette expression, dont il s'est servi en diverses occasions marquantes, et notamment dans son fameux discours aux notables de Rouen.

Or, madame la comtesse, il ne me convient pas que nous cessions encore de parler de la demoiselle votre fille, aucun autre sujet de conversation ne pouvant m'être plus agréable dans ces heures trop rares et trop rapides d'ébattement. Je vous demanderai donc, ma dame et très-gracieuse châtelaine, pourquoi, excellente royaliste comme vous êtes, vous vous opposez au désir bien naturel qu'a votre enfant d'unir sa destinée à celle d'un de mes serviteurs.

— Sire, d'anciens engagements... j'ai toujours considéré mon neveu comme un fils... il est de grande maison... brave et beau cavalier... et sauf l'article de la politique, sur lequel j'espère bien qu'il finira par s'amender...

La pauvre comtesse, qui avait prononcé toutes ces paroles avec une difficulté extrême et en mettant un long intervalle entre chacune d'elles, s'arrêta tout à fait : elle ne voulait ni contrarier le roi, à qui elle supposait des projets d'établissement pour sa fille, ni s'engager à rompre avec son neveu, pour lequel elle avait une de ces affections aveuglément obstinées dont les cœurs faibles sont parfois susceptibles.

Corisande, qui vit son embarras et devina sa pensée, lui vint généreusement en aide

en disant avec le plus aimable enjouement :

— Sire, faites-moi la grâce de croire que, toute entière au bonheur que j'éprouve des triomphes et de la présence de Votre Majesté, mon mariage est ce qui m'occupe le moins en ce moment. Le départ de mon cousin de Navailles l'ajourne d'ailleurs tout naturellement, et qui sait si, le temps et l'absence aidant, il ne sera pas le premier à vouloir le rompre, quand nous nous reverrons ?

— De sorte que vous êtes toute prête à lui pardonner s'il devient volage ?

— Je lui pardonnerais même d'être infidèle tout à fait, sire.

— A charge de revanche, n'est-ce pas ?

— Moi, sire, je ne lui ai jamais promis de l'aimer autrement qu'en bonne cousine, répondit Corisande avec une vivacité qui témoignait de l'importance qu'elle attachait à ce qu'on ne crût pas qu'elle eût pour Amaury d'autres sentiments que ceux d'une affectueuse parente.

— Messieurs, vous l'entendez : ce noble cœur est libre. Heureux mille fois celui qui aura la gloire et le bonheur de le toucher !

Et le roi, levant son verre, ajouta :

— Je bois à ma gracieuse hôtesse et à sa

charmante fille. Mes amis, faites-moi raison.

Toutes les coupes se levèrent, et tous les regards prirent la direction de la comtesse et de Corisande, placées à table côte à côte.

Peu après, madame de Glanne porta à son tour la santé du roi.

Le dîner fini, Henri de Bourbon témoigna le désir de visiter le château, qu'il voulait, disait-il, mettre à l'abri d'un coup de main semblable à celui qui l'en avait rendu maître. La comtesse et sa fille l'accompagnèrent dans cette tournée, durant laquelle elles eurent plus d'une fois encore l'occasion d'admirer l'esprit, la grâce, la bonté, la franchise et l'éloquence naturelle de ce prince, qui possédait au plus haut degré le don si rare de rendre la grandeur adorable. Madame de Glanne, qui l'avait connu autrefois à la cour des rois Charles IX et Henri III, alors que, petit roitelet de Navarre, nul ne faisait attention à lui, sentait croître à chaque instant son enthousiasme, et il y eut même un moment où, se tournant vers sa fille qui la suivait, donnant le bras à M. de Rosny, elle dit :

— Ah ! mignonne, que je bénis Dieu d'avoir été toujours, comme feu votre père, une bonne royaliste !

Quand le roi eut tout vu, il reconduisit galamment les deux châtelaines jusqu'à la porte de leur appartement, où il les quitta en les priant de vouloir bien lui permettre d'aller vaquer à ses affaires, et en leur promettant de ne pas quitter le château sans les remercier de leur bon accueil.

XXII

Henri et la Curée.

Le roi, ainsi qu'il l'avait dit à la comtesse et à sa fille, s'était retiré afin de pourvoir, comme il le faisait chaque jour, à toutes les nécessités de sa situation, la plus difficile et la plus compliquée qui ait jamais été départie au chef d'un grand empire. Jusqu'à ce moment, si résolu qu'il se fût montré dans ses entreprises, et si croyant qu'il eût parut en la justice de sa cause, il ne s'était point fait illusion sur l'état

dc ses affaires, et il n'avait pas encore osé un de ces actes éclatants de royauté, auxquels il n'eût sans doute pas failli si la couronne fût descendue doucement sur son front. Mais la victoire d'Arques, en ouvrant de plus vastes horizons à sa politique, lui imposait de nouveaux devoirs dont il ne voulut pas retarder l'accomplissement, et quand il se retrouva seul avec ses conseillers, il dicta à celui d'entre eux qui faisait les fonctions de secrétaire de son conseil une déclaration qui n'était rien moins que la convocation des états généraux du royaume, à Tours, pour le mois de mars prochain.

Il n'est peut-être pas hors de propos, en ces temps de confusion, d'hésitation et de scepticisme, de citer le préambule de cette déclaration : on y verra comment, sous l'influence de sa foi et de son droit, parlait ce roi dont le palais n'était qu'une tente, le manteau royal qu'un pourpoint troué aux coudes, et les sujets fidèles, que quelques milliers de soldats, qu'il payait avec de la gloire, et récompensait par de bonnes paroles.

Nous copions fidèlement :

Au camp de Dieppe, 22 septembre 1589 [1].

« Nous Henri, par la grâce de Dieu roi de « France et de Navarre.

« Les premiers vœux et prières que nous « fîmes à Dieu, dès lors qu'il lui plut nous « appeler à la succession de cette couronne, ce « fut qu'il nous fît cette grâce que nous ne « fussions pas du nombre de ces princes qu'il « donne aux peuples en son *ire*, au contraire « que nous reçussions ce bonheur d'être de « ceux qu'il choisit pour la consolation des « États troublés et affligés; et combien que « nous eussions désiré tout autre exercice, « cherché sujet d'honneur et de mérite par- « tout ailleurs qu'en l'indisposition de cet État, « pour l'accroissement duquel nous travail- « lons, ainsi que pour le ramener en santé « et convalescence; toutefois, puisque Dieu a « voulu nous désigner ministre d'un si bon « œuvre et nous appeler en cette charge, bien « qu'elle soit maintenant pleine de la plus « horrible confusion qui ait jamais été, nous « espérons qu'il ne permettra pas que nous en

[1] Ce fut au Mans et le 25 décembre même année, que le roi fit cette fameuse déclaration : nous en prévenons loyalement nos lecteurs.

« succombions sous le faix, et nous ayant mis
« le sceptre entre les mains, qu'il nous don-
« nera aussi le cœur et la force de le manier,
« à sa gloire premièrement, au soulagement
« de mes sujets, et à la confusion et ruine des
« rebelles perturbateurs de cet État et du
« public. »

Suivent les considérants et l'ordonnance de convocation.

Quel langage ferme et loyal ! Comme on y reconnaît le chrétien, le père du peuple, et le héros sûr de toujours vaincre !

Quand cette mesure importante, qui ne donna lieu à aucune discussion, eût été libellée dans la forme ordinaire, le roi congédia son conseil et envoya chercher la Curée, auquel il avait ordonné, après sa tournée dans le château, d'en régulariser la défense conformément à ce qui venait d'être décidé.

La Curée ne se fit pas attendre.

Le roi, en le voyant entrer, commanda qu'on les laissât seuls, puis il fit asseoir à son côté le brave capitaine, et lui dit :

— Eh bien ! Curée, mes ordres sont-ils exécutés ?

— Oui, sire. Ainsi que Votre Majesté l'a

résolu, dans sa sagesse et connaissance de la guerre, il y aura toujours cinquante hommes de garde pour le service intérieur du château, et les cent autres veilleront à la défense des ouvrages extérieurs.

— C'est à merveille. Maintenant, Curée, mon ami, il faut que tu me donnes un conseil.

— Sire, je suis meilleur pour l'action... Cependant, si Votre Majesté l'ordonne, j'espère que je trouverai dans mon dévouement...

— Je ne sais à qui confier le commandement de cette place, interrompit le roi qui paraissait rêveur ou fortement préoccupé.

— Mais, sire, je croyais que vous aviez arrêté ce matin que ce serait à M. Arnold de Diesbach, le jeune capitaine de lansquenets qui s'est si vaillamment comporté cette nuit.

— J'ai réfléchi... Ce serait un mauvais choix.

— Sire, il est brave cependant.

— Je le sais.

— D'une vigilance qu'il est impossible de jamais surprendre.

— Ventre-saint-gris, tu ne m'apprends rien.

— D'une fidélité à toute épreuve.

— Vive Dieu, qui te dit le contraire?

— Alors, sire...

— Il est trop joli garçon, trop bien venu des dames, interrompit de nouveau le roi, mais cette fois avec une sorte d'impatience, contre laquelle on voyait qu'il luttait depuis quelques instants.

— Qu'importe, sire, s'il ne craint pas que les arquebusades fassent des trous dans sa peau blanche et rose?

— Eh bien! Curée, puisqu'il faut te mettre le doigt sur les choses pour que tu les voies, je te dirai tout net que je ne veux pas que ce beau muguet puisse rôder du matin au soir autour de la charmante Corisande, dont je suis amoureux, plus que je ne l'ai jamais été d'aucune femme.

— Vous êtes amoureux de mademoiselle de Glanne, sire? murmura d'une voix sourde le pauvre la Curée, dont le visage prit une teinte livide qu'il n'avait jamais eue dans ses nombreuses rencontres face à face avec la mort.

— Mais, sans doute, répondit le roi, qui ne remarqua pas le trouble moral et l'altération physique de l'intrépide capitaine; est-ce que cela te paraît extraordinaire? ajouta-t-il.

— Oh! non, sire... moins qu'à tout autre même.

— Alors tu dois comprendre que je ne veuille pas me préparer un rival aussi dangereux qu'Arnold de Diesbach?

— Oui, sire.

— Mais qui prendre?

— Je ne sais pas, sire.

— J'avais d'abord pensé à toi.

— A moi, sire?

— Oui, à toi, mon excellent ami, le meilleur et le plus brave de mes compagnons.

— Au fait, c'est vrai, sire, répondit la Curée en jetant un coup d'œil à la dérobée sur un grand miroir de Venise, qui, grâce à sa position un peu inclinée, reflétait de la tête aux pieds sa personne grotesque.

— Mais tu m'es trop utile ailleurs, reprit le roi, et pour une amourette qui ne durera peut-être que quelques semaines, je ne voudrais pas me priver de tes services; ainsi...

En ce moment le roi remarqua le changement subit du malheureux capitaine, qui avait vieilli de dix ans en quelques minutes, et, sans en deviner encore la cause, il s'écria :

— Curée, mon ami, qu'as-tu? tu souffres! tu cherches l'appui de ta chaise! Holà, quelqu'un! qu'on m'aille querir maître Pierre Gendre, mon chirurgien barbier! qu'on aille aussi...

— Ce n'est rien, sire, interrompit la Curée, un peu de fatigue...

— De la fatigue, Curée! tu me trompes, mon ami!

— Enfin, sire, ce que j'ai, toute la science de maître Pierre Gendre n'y pourrait rien faire; mieux vaut donc ne pas s'en occuper, et je supplie Votre Majesté...

La Curée s'arrêta, interrompu par le roi qui venait de se frapper le front comme un homme à qui la vérité apparaît tout à coup.

— Curée, mon ami, pardonne-moi! dit Henri de Bourbon en posant affectueusement la main sur le bras de son fidèle serviteur.

— Que je vous pardonne, sire! moi!

— Oui, mon ami... j'ai tout deviné.

— Eh bien! sire.

— Tu es amoureux aussi de la belle Corisande?

— Je n'en suis pas amoureux, sire... je l'aime.

— Ventre-saint-gris, c'est ce que j'ai voulu dire; et tu as craint que je n'en fisse ma maîtresse?

— Sire...

— Voyons, sois sincère.

— Eh bien ! que Votre Majesté me pardonne, mais c'est la vérité.

— Vive Dieu, mon ami, tu ne te trompais pas, j'ai eu cette mauvaise pensée. Que veux-tu ? j'ai tant de soucis, de tracas, de déplaisirs de toutes sortes, que quand l'occasion se présente de quelque *déduit* agréable, je n'ai pas toujours la sagesse de la laisser échapper ; mais à présent, Curée, que j'ai vu que je serais ton rival, à toi qui n'as pas une goutte de sang dans les veines qui ne m'appartienne, qui es l'honneur et l'orgueil de mes armes, dont je puis montrer avec confiance le cœur à mes amis et la face à mes ennemis, rien ne me fera plus faillir de ce côté. Bien plus, si je puis t'aider et servir comme un bon compagnon, je le ferai de toute mon âme ! Allons, Curée, embrassons-nous ; et que de tout ceci il ne demeure qu'un motif de plus de nous aimer davantage.

— O mon roi ! ô mon maître ! s'écria la Curée en cherchant à tomber aux genoux de Henri de Bourbon qui essayait de l'attirer à lui, et qui finit par lui dire :

— Viens sur mon cœur et appelle-moi ton ami !

Quelques instants après ils étaient de nou-

veau assis l'un à côté de l'autre, et le roi disait à la Curée :

— Ainsi, mon pauvre Curée, tu n'as aucune espérance ?

— Aucune, sire ! Comment voulez-vous qu'elle m'aime ?

— Je t'aime bien, moi.

— Elle me connaît à peine.

— Mais ta renommée est si éclatante.

— Je ne suis qu'un petit gentilhomme.

— Ventre-saint-gris ! je ferai de toi un grand seigneur.

— Et puis, voyez donc, sire, comme je suis laid !

Et la Curée jeta de nouveau un coup d'œil furtif sur le malencontreux miroir de Venise.

— Pour ce qui est de cela, mon ami, je n'y puis rien ; mais si elle veut venir te voir un jour sur un champ de bataille, je te promets que tu lui sembleras beau pour le reste de tes jours.

— Je n'oserai jamais lui dire que je l'aime.

— Bast ! cela se dit toujours.

— Oh ! non, sire, pas toujours, je le sens bien.

— Puis d'ailleurs, mon bon Curée, sois sûr qu'elle le sait déjà.

— Vous croyez, sire?... Elle m'a fait si bon accueil cependant.

— Raison de plus, ventre-saint-gris ! Mais, dans le doute, veux-tu que je parle pour toi ?

— Gardez-vous-en bien, sire ! s'écria la Curée avec le naïf effroi d'un enfant; la langue n'aurait qu'à tourner à Votre Majesté.

— Enfin je ne puis donc rien faire pour toi, mon ami?

— Pour moi ? Non, sire ; mais pour elle, oui.

— Eh bien ! parle.

— Empêchez, si cela dépend de Votre Majesté, sa mère de la donner à ce Navailles, dit la Curée en prononçant le nom de son rival avec un profond sentiment d'horreur et de mépris. Ah ! continua-t-il, si j'avais pu vous rejoindre cette nuit pendant le fort de la mêlée, je n'aurais pas besoin de vous faire cette prière.

— Saurais-tu donc quelque chose de grave?

— Oui, sire.

— Tu vas m'en faire le conte, s'il n'est pas trop long.

— J'abrégerai autant que possible, et m'arrêterai court dès que Votre Majesté l'ordonnera.

— C'est bien.

— Mais ce ne sera pas au roi que je parlerai ?

— Non, ce sera au gentilhomme.

— Alors que Votre Majesté daigne m'écouter.

XXIII

Le premier amour de la Curée.

— Tel que vous me voyez, sire, dit la Curée, avec ce visage de travers et labouré d'arquebusades, ce nez immense, ces yeux passablement farouches, cette moustache inculte, et cette bouche qui a l'air d'une brèche faite dans ma face par un fauconneau de gros calibre, j'ai déjà été amoureux une fois dans ma vie.

— Une fois seulement? marmotta le roi entre ses lèvres.

— Amoureux et aimé, si Votre Majesté veut bien le permettre.

— Tu vois donc bien, Curée, que tu as tort de désespérer, interrompit Henri de Bourbon avec un affectueux intérêt; puisque tu as été aimé une fois, tu peux l'être encore une seconde.

— Ah ! sire, c'est bien différent ! l'autre... la première, n'était pas une aussi grande dame.

— Ventre-saint-gris, cela n'y fait absolument rien, mon ami. Aime beaucoup, ne néglige aucune manière de le faire voir, aucune occasion de le dire; sois audacieux pour arriver jusqu'à ta belle, mais ne l'approche alors qu'en tremblant; tâche surtout de lui persuader que rien ne te découragera, et ne t'inquiète pas du reste. Voyons maintenant ton histoire : je ferai en sorte de ne plus t'interrompre.

La Curée se recueillit un moment, comme s'il rassemblait ses souvenirs, afin d'être sûr de ne pas rester à moitié chemin de son récit, puis il dit du ton d'un homme qui raconte :

— Votre Majesté doit avoir souvenance qu'a-

près la bataille de Coutras elle daigna m'octroyer la permission d'aller passer quelques mois en Bourgogne dans ma famille, que je n'avais pas vue depuis bien des années. Ce fut une grande joie pour elle, et aussi pour toute la noblesse du pays qui me fêta dans ses châteaux et manoirs, comme si j'eusse été un personnage d'importance. Au nombre des gentilshommes qui me firent accueil se trouvait un certain baron d'Argilly, ancien compagnon d'armes de mon père, avec lequel il avait guerroyé sous M. de Montluc et autres fameux capitaines de ce siècle. Le baron avait une fille de seize ans, belle, fraîche et souriante comme un matin de mai, compatissante aux malheureux, et si avenante à tous, qu'à dix lieues à la ronde il n'était bruit que des charmes et vertus de Rambunette d'Argilly. J'en devins amoureux ni plus ni moins que si j'eusse été un clerc de la basoche au lieu d'être un officier du roi de Navarre, déjà bien endommagé par les estocades et fatigues d'une douzaine de rudes campagnes. J'en perdais la gaieté, le sommeil et l'appétit, lorsqu'un jour mon père me dit : « Gilbert, mon garçon, je me fais vieux et vous commencez à prendre de l'âge. Si vous ne vous mariez, mon ami, j'aurai

le chagrin en mourant de penser que notre race s'éteindra, et sur ma foi ce serait grand dommage, car nous avons toujours fourni de vaillants soldats à la France. Dites-moi donc s'il ne vous conviendrait pas de prendre une compagne parmi les demoiselles nobles de cette province, où, Dieu merci, sagesse, noblesse et beauté ne manquent pas. Voyons, Gilbert, qu'avez-vous à me répondre?

« — Que je voudrais vous tirer de souci, mon père; mais qu'il n'y a au monde qu'une seule femme qui puisse faire mon bonheur.

« — Si votre choix est bon, mon fils, il n'en faut pas davantage, et je vous crois trop haut de cœur et trop sage d'esprit, pour qu'il en soit autrement. Nommez-moi donc la dame de vos pensées, et nous aviserons ensemble à ce qu'il convient de faire pour obtenir l'octroi de sa main.

« A ces bonnes et encourageantes paroles, sire, je sentis le rouge me monter au visage, et je dis à mon père, avec un grand trouble de cœur, que c'était la demoiselle Rambunette d'Argilly que j'aimais de toute mon âme.

« — Par la croix du sauveur, Gilbert, repartit mon père, vous ne pouviez m'apprendre plus agréable nouvelle, car m'est avis qu'il ne

dépend que de vous d'épouser ce miracle de beauté. Je ferai parler demain à son père, et s'il agrée votre demande, comme je n'en doute pas, notre vieux manoir aura une jeune châtelaine pour l'égayer.

« Ainsi fût fait, sire. Le baron d'Argilly répondit que son désir de m'avoir pour gendre n'était pas moins grand que celui de mon père d'avoir sa fille pour bru, et que Rambunette questionnée par lui n'avait pas caché que de tous les hommes qu'elle connaissait j'étais celui à qui elle confierait son sort avec le plus de sécurité.

« Le lendemain de cette bonne réponse, nous partîmes pour le château du baron, et Rambunette me dit avec une adorable candeur qu'elle ne savait pas si elle avait de l'amour pour moi, mais qu'elle était sûre de se sentir heureuse à la pensée qu'elle serait ma femme.

« Notre mariage, sire, fût fixé à un terme prochain, et en attendant cet événement, qui ne me laissait plus rien à désirer, je m'établis au château d'Argilly, où mon temps s'écoula en ébattements de toutes sortes et en joies bien douces pour mon cœur. Le baron était, malgré son grand âge et ses nombreuses bles-

sures, chasseur intrépide, et quand il allait courir le cerf ou le sanglier dans la forêt de Cîteaux, voisine de ses domaines, je me tenais à côté de Rambunette, qui le suivait sur sa haquenée, passant aussi dextrement sous les gaulis qu'une jeune biche. Un jour, que nous étions restés un peu en arrière, devisant de nos amours et de notre mariage, qui devait se faire la semaine suivante, nous entendîmes un cri de détresse et crûmes reconnaître la voix du baron. Nos montures lancées à toute bride nous eurent bientôt conduits à l'endroit d'où le cri était parti, et là nous fûmes navrés du plus douloureux de tous les spectacles. Le baron d'Argilly, renversé par un dix-cors aux abois, était étendu sans mouvement et sans connaissance au pied d'un chêne. On le rapporta chez lui sans qu'il fût revenu à la vie, et le lendemain matin il était mort.

« Ce fut une grande désolation, sire, et la cause de tous les malheurs qui arrivèrent plus tard. Le mariage fut nécessairement ajourné jusqu'à l'expiration du grand deuil de ma fiancée. Je revins bien marri chez mon père, et Rambunette, qui ne pouvait rester seule dans son manoir, s'en alla chez sa tante de Longecourt, abbesse des Ursulines de Dijon.

« Sur ces entrefaites, sire, j'appris par mon lieutenant Montgobert que Votre Majesté se disposait à rentrer en campagne. Le devoir fit taire l'amour, et j'écrivis incontinent à ma fiancée pour lui annoncer mon intention d'aller sans retard où l'honneur m'appelait. La noble et courageuse enfant approuva ma résolution, me promit de me garder son cœur jusqu'à mon retour, comme si elle était déjà ma compagne, et daigna me permettre de lui faire savoir de mes nouvelles à toutes les occasions qui se présenteraient de lui en donner. »

— Ce fut alors que tu me rejoignis devant Cahors? dit le roi d'un ton attendri.

— Oui, sire.

— Que ne te confiais-tu à moi? Je t'eusse donné congé de grand cœur.

— Le moyen, sire? La bataille du jour n'était jamais que le commencement de celle du lendemain.

— Ventre-saint-gris! tu dis vrai : ce fut une rude campagne! Continue, mon ami.

— Au printemps il y eut une trêve; on parlait même d'accommodement avec la cour; alors, sire, je m'acheminai à grandes journées vers la Bourgogne, le cœur agité de crainte et d'espérance, comme il arrive toujours lors-

qu'on va revoir ceux qu'on aime après une longue absence. Je me rendis d'abord à la tour de Cercy, où demeurait mon père, qui, dès qu'il me vit, leva les mains au ciel d'un air de grande désolation, et s'écria d'un ton lamentable :

« — Ah ! mon pauvre Gilbert, vous avez laissé le deuil céans, et vous y retrouvez le désespoir !

« Ma première pensée fut que Rambunette était morte aussi, et je prononçai quelques paroles qui le donnaient à entendre : la crainte d'un autre malheur ne m'était pas venue.

« — Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! reprit mon père en me pressant dans ses bras, car vous auriez au moins le reconfort de prier pour elle et de donner des larmes à sa mémoire !

« Puis, comme il vit que je le regardais avec l'étonnement d'un homme qui ne comprend pas ce qu'on cherche à lui faire entendre, il se pencha à mon oreille où tombèrent bientôt ces lugubres paroles, glas funèbre de mon bonheur :

« — Du courage, mon fils... elle vous a manqué de foi !

« Si un autre que mon père m'eût parlé

ainsi, je crois, sire, que je l'aurais tué à l'instant même! Mais comment douter d'une chose dite par un homme qui n'a jamais menti? Un nuage passa sur mes yeux, je sentis mon cœur défaillir comme si la lame d'une dague l'eût traversé de part en part; je crus que je passais de vie à trépas, et je recommandai mon âme à Dieu.

« Je ne sortis de cet abattement que pour entrer dans une épouvantable fureur. Je voulais tuer mon infidèle; je demandais le nom du séducteur qui me l'avait ravie; je me reprochais mon amour comme une honte, cet amour qui m'avait rendu si heureux, et dont j'étais si fier quelques minutes auparavant; qui m'eût vu ainsi, sire, m'aurait cru privé de ma raison. »

— Oh! l'amour est un terrible compagnon, dit le roi, et je te plains de tout mon cœur, mon pauvre Curée.

— Quand je revins à moi, sire, je voulus connaître tous les détails de ma triste déconvenue. Mon père qui venait seulement de l'apprendre ne les savait pas. Il se borna à me communiquer une lettre de l'abbesse de Longecourt, laquelle lui disait que sa nièce, au mépris des engagements sacrés qui nous unis-

saient devant Dieu, s'était enfuie avec un seigneur de la province, et que nous ne devions plus songer à elle.

« Quant au nom du ravisseur et au lieu de la retraite des fugitifs, l'abbesse ne s'expliquait pas. Elle pensait sans doute que le désir de la vengeance entrerait dans mon cœur, et elle ne voulait pas contribuer à m'aider à le satisfaire.

« Je passai quelques jours dans un sombre désespoir, puis je dis à mon père, qui était presque aussi malheureux que moi, que je souffrais trop dans les lieux où j'avais rêvé tant de bonheur, et que je voulais rejoindre l'armée de Votre Majesté, pour chercher un peu de consolation dans l'activité de la vie guerrière : mon père me répondit qu'à ma place et à mon âge il en aurait fait autant, et qu'il m'approuvait.

« Je partis ; mais au lieu de me rendre directement en Béarn, où Votre Majesté était alors, je pris le chemin de Dijon, et j'arrivai le soir même dans cette ville de malheur.

« Mon premier soin fut d'aller voir l'abbesse des Ursulines qui ne voulut rien me dire. Je la pressai de questions, elle ne me répondit que par des larmes muettes ou des lamentations inintelligibles.

« Il y avait dans la ville un jeune seigneur, avec lequel j'avais été fort ami dans mon adolescence : c'est le comte de Charny, que Votre Majesté connaît.

« Je lui fis visite et lui confiai mes chagrins. Sans m'en douter, le hasard m'avait amené près de l'homme qui pouvait le mieux tout m'apprendre.

« Rambunette, sire, ne m'avait pas trompé...

« Un lâche, un misérable, un infâme avait corrompu à prix d'or la tourière du couvent des Ursulines, et une nuit, d'accord avec elle, il était venu, déguisé, annoncer que le sire de la Curée, mon père, se mourait, et que considérant mademoiselle d'Argilly comme sa bru, il la suppliait de lui venir fermer les yeux.

« La tourière feignit d'aller demander consentement à l'abbesse, et revint dire que madame de Longecourt autorisait sa nièce à s'absenter pour quarante-huit heures.

« La pauvre enfant voyagea toute la nuit dans un coche hermétiquement fermé, rassurée par la présence de la tourière, qui avait soi-disant l'ordre de l'accompagner. Ce ne fut qu'au point du jour et au moment de l'arrivée, qu'elle commença à entrevoir l'affreuse vérité. Au lieu d'entrer dans la tour de Cercy où de-

meurait mon père, elle se trouvait dans un immense château inconnu, tout au milieu des bois.

« Son ravisseur se découvrit en ce moment et tomba à ses pieds pour lui déclarer son amour. Elle le repoussa avec indignation, prit Dieu, la Vierge et les saints à témoin qu'elle ne l'aimerait jamais, et jura qu'elle souffrirait plutôt mille morts que de manquer à la foi qu'elle m'avait promise.

« Une nuit des cris, déchirants d'abord, mais toujours plus faibles ensuite, retentirent dans les vastes solitudes du château. Un crime, le plus hideux, le plus lâche dont puisse se rendre coupable un gentilhomme pour qui la faiblesse doit être sacrée, se commettait ! L'amour n'avait pu faire fléchir le cœur de Rambunette, la violence souillait son enveloppe mortelle... son séducteur crut alors l'avoir vaincue.

« Le lendemain elle avait disparu, en descendant par la fenêtre d'une hauteur de trente pieds, au moyen des rideaux de son lit noués ensemble. On la chercha dans les bois qui entouraient le château, et après beaucoup d'allées et de venues, on découvrit une de ses mules de velours violet dans la fange d'un petit ruis-

seau qu'une pluie d'orage avait passagèrement transformé en torrent.

« Le lendemain, le ruisseau rentré dans son lit laissait à découvert sur le sable de la rive le corps de Rambunette d'Argilly. Les rameaux d'un saule pleureur lui servaient de linceul, et une branche d'églantier, que l'orage de la veille avait défleurie à moitié, entourait d'une couronne virginale son front qui avait préféré la pâleur de la mort à la rougeur d'une souillure ineffaçable... »

— Oh ! la pauvre enfant ! dit Henri de Bourbon, en proie à une émotion véritable.

Quant à la Curée, il était momentanément hors d'état de continuer son récit. Sa voix, sourde et gutturale, lui refusait le service comme si elle eut été étreinte par une main robuste, et de grosses gouttes de sueur descendaient de son front contracté par la douleur de ses souvenirs sur ses joues creuses et livides.

Le roi lui prit la main et la pressa affectueusement. Son visage était presque aussi altéré que celui du brave capitaine : peut-être pensait-il à la pauvre Fleurette, ce pur et tragique amour de sa jeunesse.

La Curée se secoua comme un lion qui se

réveille, puis il reprit d'une voix ferme :

— Comme le ravisseur meurtrier de mademoiselle d'Argilly était tout-puissant dans le pays par sa parenté avec M. de Saulx-Tavannes, gouverneur de la province, et que la malheureuse enfant ne laissait pas de famille pour venger sa mémoire, l'affaire avait été étouffée ou du moins assoupie. Je cherchai le misérable qui m'avait si lâchement frappé au cœur, bien résolu de me battre avec lui jusqu'à la mort de l'un de nous ; mais il avait quitté Dijon pour rejoindre M. de Mayenne, dont il était l'ami. Je le pourchassai longtemps de ville en ville sans pouvoir l'atteindre. Je lui écrivis pour le provoquer en champ clos ; il me répondit pour me dire que puisque nous étions dans des camps opposés, les occasions ne nous manqueraient pas de nous rencontrer sur des champs de bataille, où du moins notre lutte servirait à quelque chose. Effectivement, sire, nous nous sommes joints plusieurs fois, mais toujours la mêlée nous a séparés avant que nos dagues aient trouvé le chemin de nos cœurs. Eh bien ! cet homme que je hais, qui ne périra que de ma main, si je ne meurs pas de la sienne, est M. de Navailles. Votre Majesté voit maintenant quel service elle peut rendre

à mademoiselle de Glanne en empêchant son mariage avec son infâme cousin.

— Oui, Curée mon ami, je le vois ; mais ce que je ne vois point, c'est comment, tout roi que je suis, il m'est permis de me mêler d'une affaire de famille.

— Mais, sire, vous êtes le père de tous vos sujets.

— Et je n'abdique pas ce titre, vive Dieu ! Seulement en me donnant le droit de les servir et protéger, il ne me donne pas celui de leur faire violence hors ce qui touche le bien de l'État.

— Votre Majesté a raison, dit la Curée du ton d'un homme profondément découragé.

— Mais, reprit le roi, ce qui m'est défendu, tu peux très-bien et sans scrupule te le permettre.

— Comment cela, sire ?

— La belle Corisande aime-t-elle son cousin ?

— Il me semble qu'elle nous a donné à entendre le contraire, sire.

— Eh bien ! ventre-saint-gris, fais-toi aimer d'elle.

— Sire, je vous l'ai déjà dit... regardez-moi donc.

— Mais moi suis-je beau ?

— Sire, vous êtes roi.

— Si je n'étais qu'un pauvre diable, je n'en aimerais pas moins les plus grandes dames de la cour tout aussi bien que les plus simples *bavolettes*. Ose, Curée mon ami, et je te réponds du succès.

— Ah ! sire, si mademoiselle de Glanne était une redoute...

— Vive Dieu, figure-toi qu'elle en est une ! Qui sait si elle ne s'empressera pas de battre la chamade ?

La Curée hocha tristement la tête.

— Tu ne lui déplais point ? reprit le roi.

Un sourire passa sur le visage sombre du capitaine, semblable à l'éclair qui sillonne rapidement un ciel orageux.

— Je t'ai dit, continua Henri, que je te servirais en bon et fidèle compagnon : je te tiendrai parole ; mais il faut que tu m'aides un peu.

— Comment, sire ?

— D'abord quitte cette face de *carême-prenant*, qui ne sied pas à un vaillant de ton espèce. Quand on ne montre pas d'espérance à une belle, on ne l'encourage pas à vous en donner.

— Je tâcherai, sire.

— Puis sers-toi de l'esprit que Dieu t'a départi. Les femmes aiment qu'on les amuse.

— Mais si nous partons ce soir, sire?

— Je te laisserai céans deux ou trois jours, pour te donner le temps d'arranger tes affaires. Allons, suis-moi; je vais l'annoncer à la comtesse et à sa fille en prenant congé d'elles.

Et le roi, passant familièrement son bras sous le bras de la Curée afin de montrer l'estime qu'il faisait de lui, se dirigea vers l'appartement de madame de Glanne.

— Madame, lui dit-il en entrant, j'ai pensé vous être agréable en vous donnant durant quelques jours, pour commander la garnison que je vous laisse, le digne gentilhomme qui a eu l'honneur de porter secours à mademoiselle votre fille dans un moment de grand péril. C'est un de mes bons amis, et je vous demande de le traiter comme vous feriez de moi-même.

— Sire, l'obéissance me sera bien douce, reprit la comtesse.

— Et vous, mademoiselle? ajouta le roi en s'adressant à Corisande, dont le charmant visage était radieux d'une douce et rayonnante émotion.

— Pour ce qui est de moi, sire, M. de la Curée doit savoir par ce que j'ai fait pour lui avant de le reconnaître pour mon libérateur et l'un des plus vaillants hommes de France, si j'ai du plaisir à penser qu'il passera quelques jours sous notre toit.

— Ventre-saint-gris ! Biron, s'écria le roi en se tournant vers les seigneurs de sa suite qui s'étaient rangés à l'écart en le voyant entrer chez la comtesse, je crois qu'en partant d'ici nous n'y laisserons pas la discorde. Curée, mon ami, je t'enverrai quelques-uns de tes chevau-légers, afin que tu aies un peu de cavalerie pour communiquer avec moi, s'il en est besoin ; puis si l'on vient t'attaquer, je suis là.

— Qui oserait, sire, dit Corisande, quand on saura duquel de vos serviteurs vous avez fait choix pour nous défendre ?

Et mademoiselle de Glanne, un peu intimidée de la vivacité avec laquelle elle avait prononcé ces gracieuses et délicates paroles, pencha son charmant visage tout rougissant sur l'épaule de la comtesse.

Le roi échangea un rapide regard avec la Curée.

Puis il s'approcha de madame de Glanne,

dont il prit la main dans les deux siennes, et il lui dit avec un accent affectueux et courtois :

— Madame, le roi de France vous remercie de la gracieuse hospitalité que vous lui avez donnée. Il n'a à cette heure pour palais qu'une tente, mais quand son épée lui aura ouvert les portes du Louvre, il espère bien que vous lui rendrez la visite qu'il vous a faite.

— Ah ! sire, puisse ce moment arriver bientôt, répondit la comtesse dont les yeux se remplissaient de larmes de reconnaissance et d'attendrissement; mes prières le demanderont à Dieu tous les jours.

— Je compte, reprit Henri, que vous m'amènerez un gendre aussi bon royaliste que vous, puisque tel est le vœu de la demoiselle votre fille.

— Que Votre Majesté le choisisse elle-même, repartit madame de Glanne, que la grâce et la bonté du roi avaient complétement séduite.

— Vive Dieu, madame, j'accepte cette tâche toute paternelle, si mademoiselle votre fille me le veut bien permettre. Belle Corisande, j'attends vos ordres.

— Rien ne presse, sire; mais quand Votre

Majesté aura rendu la paix à ce beau royaume, si elle pense que mon cœur et ma main ne sont pas indignes d'un des braves qui l'auront aidée dans ce noble labeur, eh bien ! qu'elle parle, et ses volontés me trouveront soumise et heureuse de ma soumission.

— Vous l'entendez, messieurs, reprit le roi d'une voix forte, ce trésor de merveilleuse beauté appartiendra à celui de vous qui m'aura le mieux servi. Au revoir, mesdames... au revoir à Paris.

Et saluant, la main posée sur son cœur, il sortit en priant du geste la comtesse de ne pas l'accompagner.

Arrivé dans la cour du château, il prit la Curée à part, comme s'il avait quelques ordres à lui donner, et lui dit en se penchant à son oreille :

— Eh bien ! Curée, en obtenant d'elle qu'elle serait au plus brave, j'ai, ce me semble, bien arrangé tes affaires.

— Oui, sire; mais me voilà obligé de mourir pour vous à la première occasion.

— Je te défie bien d'en faire plus que tu n'as fait jusqu'à ce jour, mon ami. Allons, bon courage : je veux que ce second amour te console du premier.

— Ah ! sire, vous êtes le meilleur des hommes et le plus grand des rois !

— Adieu, Curée... Messieurs, à cheval !

XXIV

La Curée au château.

Voilà donc notre brave capitaine devenu le successeur de Navailles dans le commandement de ce château de Belleroche, où il était, quelques heures auparavant, prisonnier et condamné à mort. De plus la dame châtelaine lui avait fait le plus gracieux accueil ; Corisande, en lui rendant la vie, semblait en quelque sorte avoir contracté l'engagement de ne pas le laisser mourir de désespoir, et enfin il ve-

nait, sans l'avoir même sollicitée, d'obtenir du roi de France la promesse d'une protection, grâce à laquelle le simple gentilhomme bourguignon pourrait s'élever dans la hiérarchie sociale à un rang qui lui permettrait d'aspirer à la main d'une des plus nobles et des plus riches héritières du royaume.

C'était à coup sûr beaucoup plus qu'il n'en fallait pour remplir une tête de tous les rêves de l'ambition, et inonder un cœur de toutes les joies de l'espérance. Cependant, dès que la Curée se trouva, par suite du départ de son royal protecteur, plus libre d'examiner sa situation avec calme, il retomba dans le profond découragement dont Henri de Bourbon était parvenu à le sortir un moment. Son point de départ fut encore sa laideur comparée à la rayonnante beauté de la jeune fille qu'il osait aimer. Il se voyait entrant à la cour avec Corisande devenue sa femme, et il entendait ricaner tous les brillants seigneurs de la suite du roi à l'aspect de ce couple si mal assorti. « Elle rougira de moi, pensait-il, et alors l'a-« mour s'éteindra dans son cœur. L'amour... « quelle folie ! Est-ce que je pourrai jamais lui « inspirer ce sentiment? Est-ce que je suis fait « pour être aimé? La tendresse de Rambu-

« nette ne prouve rien : la pauvre enfant ne « pouvait faire de comparaison dans la retraite « où elle vivait... Au lieu que mademoiselle « de Glanne, qui a dû voir à ses pieds les plus « beaux *muguets* de France, ne peut éprouver « que de la pitié pour un soudard de mon es- « pèce. Si encore j'avais de vastes domaines, « de beaux châteaux, ou un de ces noms il- « lustres qui flattent l'orgueil d'une femme, « et remplacent pour elle d'autres avantages « moins brillants... Mais hélas! je ne suis « qu'un obscur gentilhomme, indigne d'écar- « teler mon écusson, modeste quoique sans « tâche, avec celui de l'antique maison de « Glanne qui est alliée à toutes les plus nobles « familles de la monarchie. Mon indigence est « telle que j'ignore moi-même le langage raf- « finé des belles compagnies, et tous ces pro- « pos joyeux et galants qui font rougir les « joues des jeunes filles et battre plus vite leur « cœur. Ah! mon pauvre Gilbert, bataille tant « que tu voudras, mais ne te mêle pas aux « choses de l'amour, car tu n'y entends guère, « mon garçon. »

La Curée faisait ces réflexions et d'autres analogues tout en plaçant les différents petits postes chargés de veiller à la défense du châ-

teau. Sachant Navailles audacieux et capable de tout, ne le croyant pas susceptible d'être bien gêné par la parole qu'il avait donnée au roi, de ne faire personnellement aucune entreprise contre Belleroche avant l'expiration de la présente année 1589, le brave et prudent capitaine ne voulut confier à personne le soin de mettre la place qu'il avait mission de défendre à l'abri de toute surprise. Il examina avec une scrupuleuse attention les ouvrages d'art et les obstacles naturels qu'offrait le terrain sur lequel le château était bâti, et ordonna quelques travaux pour fortifier les uns et rendre les autres plus inaccessibles encore. Ce fut ainsi que la matinée s'écoula pour lui, et durant ce temps il ne revit ni la comtesse, ni sa fille.

La vérité veut que nous disions que le désir qu'il ressentait de se retrouver en leur présence était bien combattu par les craintes dont nous venons de parler.

Vers le soir la sentinelle, placée à l'entrée du pont-levis qui interceptait la route principale conduisant au château, signala l'approche d'une petite troupe de cavalerie. La Curée s'empressa d'aller la reconnaître, persuadé d'avance que c'était le détachement de ses chevau-légers que le roi avait promis de lui envoyer.

Il ne se trompait pas. Le détachement, composé de douze hommes choisis parmi les plus valeureux et les plus intelligents, avait pour chef notre ancienne connaissance le capitaine Gascon.

La Curée les introduisit lui-même dans la place, les installa dans le quartier qui lui avait été assigné, puis il emmena Gascon dans son logis, où maître Angilbert, qui veillait à tout, lui fit servir quelques rafraîchissements.

Quand ils furent seuls tous deux, Gascon tira de sa poche un papier qu'il remit au capitaine en lui disant :

— C'est une lettre du roi. Sa Majesté m'a recommandé de vous la remettre en grand mystère.

La Curée se retira à l'écart, rompit le fil de soie et le cachet qui fermaient la lettre, et lut ce qui suit :

« Curée, mon ami, je t'envoie un lieutenant « qui ne te donnera pas de jalousie, et auquel « tu pourras confier en toute sûreté ta belle, « dans le cas où je serai obligé de te rappeler « près de moi, ce qui ne tardera guère, selon « toutes les apparences. Mets donc à profit les « moments de liberté que je te laisse pour

« avancer tes affaires. Je t'ai cédé la place, « mais, ventre-saint-gris, c'est pour que tu « y entres en vainqueur, autrement j'aurais « grand regret de ma complaisance. Point de « fausse honte, Curée. L'amour est un fantas-« que qui se plaît aux impossibilités, et s'il a « mis dans sa petite tête blonde que tu serais « adoré de la belle Corisande, tu le seras, « pour peu que tu veuilles l'aider. M. de Bour-« deilles, que j'ai beaucoup connu dans ma « jeunesse, a fait un beau chapitre sur l'amour « des dames pour les vaillants hommes, dans « lequel j'ai retenu ce passage, que je transcris « ici. »

« — Vénus, qui fut jadis la déesse de beauté, de toute gentillesse et honnesteté, estant à même, dans les cieux et à la cour de Jupiter, pour choisir quelque amoureux gentil et beau, duquel elle se put aider et servir pour truffer [1] son bonhomme de mari Vulcain, n'en alla aucun choisir des plus mignons, des plus fringants ni des plus frisés, de tant qu'il y en avait, mais choisit et s'amouracha du dieu Mars, dieu des armées et des vaillances, encore qu'il fût tout sallaud, tout suant de la guerre

[1] Tromper.

d'où il venait, et tout noirci de poussière et malpropre ce qu'il se peut, sentant mieux son soldat de guerre que son mignon de cour; et qui pis est encore, bien souvent, possible tout sanglant, revenant des batailles, l'allait-il trouver dans son logis de l'Olympe sans autrement se nettoyer et parfumer. »

« Ainsi parle, Curée mon ami, M. de Bour-
« deilles, qui, tout abbé de Brantôme qu'il
« est, connaît bien les dames, soit par ouï-
« dire, soit autrement. Aie donc bon cou-
« rage, afin que, cette guerre étant finie, je
« puisse m'ébattre à tes noces, et apprendre
« comme tu te comportes sur d'autres champs
« de bataille que ceux où je t'ai vu et admiré
« jusqu'à ce jour. Sur ce, Curée mon ami, je
« t'embrasse du meilleur de mon cœur. »

« Ton bien bon ami, »

« HENRI. »

Cette lettre rendit un peu de confiance à la Curée, qui s'abandonna à quelques idées riantes pendant que le capitaine Gascon engloutissait d'immenses tranches de jambon, arrosées de nombreuses libations de vieux bourgogne. Les deux amis causèrent ensuite de ce qui s'était passé au camp depuis la veille au soir; la

Curée conta à Gascon sa captivité et sa délivrance miraculeuse, et tous deux demeurèrent ensemble jusqu'au moment où la comtesse envoya dire au brave capitaine qu'elle serait charmée d'avoir sa compagnie pendant la promenade qu'elle faisait chaque soir sur l'esplanade de son château.

La Curée aurait bien voulu décliner cet honneur qui l'obligeait à débuter brusquement dans son rôle de galant chevalier ; mais un refus n'étant guère possible, et une excuse qui ne serait qu'un prétexte ne convenant pas à son caractère loyal, il prit son parti résolûment, releva sa moustache, posa coquettement sa salade de fer sur son oreille gauche, secoua la poussière héroïque de la plaine d'Arques qui couvrait encore ses *houzeaux* [1] et s'achemina vers l'esplanade, en imitant de son mieux la démarche élégante des beaux seigneurs qu'il avait vus jadis à la cour du dernier Valois.

Ces façons d'emprunt le rendirent plus grotesque encore en abordant la comtesse, qu'il trouva assise, en compagnie de la belle Corisande, sous un groupe de magnifiques maron-

[1] Sorte de grandes guêtres de cuir qu'on portait par-dessus la botte.

niers, dont le sombre feuillage laissait tomber sur les deux châtelaines quelques doux rayons du soleil couchant. La Curée sentit sa gaucherie, ce qui eut pour résultat de la rendre plus visible. En saluant il s'embarrassa dans ses longs éperons, et faillit tomber aux genoux de Corisande; il voulut s'asseoir, et ne put trouver un siége, bien qu'il y eût autour de lui une douzaine d'escabeaux; il essaya de parler, et ne parvint qu'à balbutier quelques phrases inintelligibles. Cette succession d'épreuves mortifiantes, en lui causant une vive irritation intérieure, le fit rentrer brusquement dans la vérité de son caractère énergique et décidé. Il quitta soudainement son attitude de convention et ses manières évidemment empruntées, et s'écria avec une bonhomie du meilleur aloi :

— Au diable les airs de cour, mesdames! je ne suis qu'un soldat à qui les mignardises et façons gentilles ne vont point. Excusez-moi donc d'en avoir fait l'essai en votre présence, et permettez-moi d'être ce que je suis.

— Vous ne pourrez qu'y gagner beaucoup, M. de la Curée, dit la comtesse avec un bienveillant sourire, quoique, intérieurement, elle eût préféré accorder l'honneur de sa com-

pagnie à un gentilhomme moins inculte.

— Celui dont le cœur réunit courage, fidélité et prud'homie n'a pas besoin d'emprunter des agréments frivoles pour être bien venu partout où il se présente, ajouta Corisande d'un ton à la fois gracieux et pénétré. M. de la Curée, continua-t-elle, est d'ailleurs ici avec des personnes qui savent que sa qualité d'ami du plus grand roi du monde lui donne des droits à l'estime et au bon accueil de tout ce qui fait profession de dévouement à la noble cause de Henri de Bourbon.

Et mademoiselle de Glanne indiqua par un geste rempli de grâce un escabeau placé justement en face du banc qu'elle occupait avec sa mère.

Le visage de la Curée resplendit comme la lame d'une dague qui sort du fourreau. Il salua avec une rondeur militaire dont le sans façon ne manquait pas d'une certaine distinction et s'établit avec une assurance modeste sur l'escabeau que Corisande lui avait désigné.

La comtesse lui parla encore de sa reconnaissance pour le service qu'il avait rendu à la demoiselle sa fille ; puis elle le questionna, avec une politesse délicate, sur sa famille, son pays et les différentes circonstances de sa vie

militaire, qui, disait-elle, était une des gloires de la France.

La Curée, ainsi mis à son aise, s'abandonna alors sans contrainte au penchant de sa nature franche et sympathique. Il dit quelques mots profondément sentis sur le bonheur qu'il avait eu de tirer de péril mademoiselle de Glanne, s'exprima en termes touchants sur le compte de son vieux père, et raconta avec une simplicité aussi éloignée de la jactance que de la fausse modestie, les divers combats auxquels il avait pris part depuis l'âge de douze ans. Il fut toujours spirituel, quelquefois éloquent, naturel surtout, bref; le plus brillant de ces seigneurs dont il enviait la distinction et l'assurance peu de minutes auparavant se serait difficilement fait écouter avec une bienveillance plus marquée : la comtesse elle-même, qui professait le culte de la forme extérieure, semblait sous le charme.

— Oui, mesdames, s'écria la Curée qui venait de faire, avec une chaleureuse vivacité, le récit d'une escarmouche aux environs de Tours, dans laquelle Henri de Bourbon lui avait sauvé la vie, c'est une existence merveilleusement belle que la nôtre, et je plains de toute mon âme les pauvres hères qui ont

donné la préférence à la houppelande et au coin du feu sur la cuirasse et le grand air. Pour les insouciants, la carrière des armes n'est qu'une longue suite de jours joyeux; pour ceux dont le cœur est enclin à la mélancolie, pour une raison ou pour une autre, elle a des émotions sublimes qui relèvent leur courage et leur inspirent ce froid mépris de la mort si nécessaire aux grandes actions. Aux orgueilleux elle offre les enivrements des parades et revues sous les yeux des dames; aux rêveurs elle est une source inépuisable de hautes pensées; aux adorateurs du culte d'Apollon elle donne le magnifique spectacle des nuits au bivac, quand la lune fait jaillir des éclairs du casque des sentinelles; pour tous elle a les apprêts silencieux et solennels de la bataille, la marche rapide et le choc terrible des escadrons, les cris des vainqueurs qui se mêlent au bruit des arquebusades et aux sons éclatants des trompettes! Et les longues marches aux clartés de l'aube matinale; et les haltes sous la feuillée des vieux chênes, pendant lesquelles chefs et soldats se mêlent familièrement, échangent les gais propos et se partagent les vivres comme les enfants d'une même famille; et les éloges de ce roi qui est un maître connaisseur

de tous les faits de guerre. Oh ! tout cela est beau, grand, quand on jouit avec la sainte pensée que l'œil de cette mère aux larges entrailles qu'on appelle la France vous contemple avec amour et vous remercie avec reconnaissance ! Aussi, mesdames, malgré bien des traverses et amertumes de cœur, il n'y a pas de jour que je ne bénisse Dieu...

Ici la Curée s'arrêta. Son regard s'était porté sur mademoiselle de Glanne, et il lui semblait que ses yeux le contemplaient avec une admiration affectueuse à travers le voile de larmes que l'enthousiasme avait fait jaillir au bord de ses paupières.

— Excusez - moi, mademoiselle, reprit - il d'une voix attendrie, dont l'accent l'étonna lui-même, tant il lui était peu habituel, j'ai parlé avec trop de vivacité peut-être ; mais que voulez-vous ? la guerre est mon seul bonheur en ce monde, et...

— Oh ! ne vous excusez pas, M. de la Curée, interrompit Corisande d'un ton qui trahissait son émotion ; je ne fus de ma vie aussi intéressée qu'en ce moment : j'ai cru entendre le vieil honneur de la noblesse française qui parlait par votre bouche.

— C'est justement ce que je pensais aussi,

se hâta d'ajouter madame de Glanne, qui ne paraissait pas moins émue que sa fille. Ah! si le roi a beaucoup de serviteurs tels que vous, reprit-elle, je ne désespère plus de son triomphe.

— Et vous faites bien, madame!

— Et croyez-vous, M. de la Curée, dit Corisande, que cette terrible guerre soit encore de longue durée?

— Pour ce qui est de cela, madame, je n'en doute pas; il y a encore tant d'esprits aveugles et tant de cœurs récalcitrants dans notre malheureux pays! Mais chaque jour la lumière se fait plus vive, et un temps viendra où Henri de Bourbon ne comptera plus que des amis dans le royaume.

— Dieu vous entende, M. le capitaine! murmura la comtesse en levant les mains au ciel.

— Mais que de victimes encore d'ici là! ajouta Corisande en faisant le même geste d'invocation. Ah! reprit-elle, qu'ils sont coupables les ambitieux qui ont mis notre belle France en ce piteux état!

— Peut-être ne sont-ils que les instruments du maître suprême qui tient dans ses mains les destinées des peuples et des rois, répondit la Curée avec la mâle assurance de l'homme

de guerre inspiré. Tout déclinait dans ce royaume, pendant tant d'années l'asile de l'honneur et du patriotisme. Les corruptions d'une cour plus italienne que française avaient transformé en renards les lions de notre vieille chevalerie. La noblesse, laissant au fond de ses manoirs le pourpoint de fer de nos aïeux, s'était affublée du manteau de velours et de la toque à plumes des mignons de Valois. On était brave encore pour soutenir de misérables querelles nées d'intrigues galantes, ou d'ignobles rivalités de courtisans, mais on signait la paix honteuse de Cateau-Cambrésio, et l'on souffrait, comme on fait encore aujourd'hui, que l'Espagnol vînt insolemment nous dicter des lois jusque dans la capitale du royaume. La ruse était devenue tout le génie de la politique. On embrassait le matin son ennemi par couardise, et le soir on l'assassinait traîtreusement, afin de s'éviter la peine de chercher une nouvelle perfidie pour le lendemain. Le peuple ne croyait plus à une royauté, dont l'épée s'était raccourcie à la longueur d'un poignard. Une bourgeoisie tracassière et loquace, voyant l'État périr, se croyait appelée à le sauver, et apportait dans les affaires la mesquinerie de ses calculs et la haine sournoise de ses passions

sans grandeur. Quand une nation en est là, mesdames, il n'y a plus que Dieu qui puisse la relever de sa déchéance. Alors il suscite dans sa sagesse des événements que le vulgaire prend pour des catastrophes. D'une multitude de petites disputes il fait une grande querelle; de mille champs clos étroits il forme un seul vaste champ de bataille; à côté de prétentions rivales, sans fondement, qui n'osent dire le vrai de leur pensée, il élève un droit pour lequel ceux qui souffrent de cet état de choses peuvent combattre avec honneur. C'est alors que la guerre civile éclate dans toute sa sombre majesté. On la déplore parce qu'on ne voit pas tout de suite qu'elle est la crise suprême qui doit arracher le corps social au marasme de l'abâtardissement; mais quand le calme est revenu, quand chacun a repris sa place, quand on a enterré les morts et enfoui les débris dont la cendre et la poussière doivent féconder l'avenir, on s'incline devant les décrets de la Providence et on finit par admirer son impérissable sagesse.

La Curée était assis quand il avait commencé ce tableau, saisissant de vérité, de la situation du royaume; mais bientôt, s'animant par degrés à mesure qu'il parlait, il s'était

levé, et debout devant la comtesse et sa fille, il les tenait en quelque sorte fascinées sous l'inspiration de son regard, la simplicité noble de son geste et la dignité naturelle de son attitude.

Cet accès d'enthousiasme se dissipa aussi rapidement qu'il était venu. Le digne capitaine, surpris lui-même de l'animation à laquelle il s'était abandonné presque à son insu, reprit modestement sa place, en balbutiant quelques mots d'excuse pour la liberté avec laquelle il s'était permis d'exprimer son opinion sur un sujet que de nobles dames ne devaient pas envisager de la même manière que lui.

La comtesse se borna à lui dire obligeamment qu'il l'avait intéressée au plus haut point, mais il était facile de voir qu'au fond cette appréciation énergique de la situation du pays n'était pas de son goût.

— Sauf le respect que je vous dois, ma mère, se hâta d'ajouter Corisande, je me permettrai d'apprendre à M. de la Curée qu'il vient, sans s'en douter peut-être, de traduire fidèlement toutes mes pensées sur l'état de notre pauvre France, et en l'écoutant parler il me semblait entendre l'écho de la voix qui

murmure au fond de mon cœur royaliste et patriote.

— Dites-vous vrai, mademoiselle? s'écria la Curée dont la rude physionomie exprima tout à coup la sensation d'une joie profondément sentie. Je serais trop fier et trop heureux si je pouvais le penser.

— Soyez donc heureux et fier, monsieur; car je n'ai dit que la vérité, repartit Corisande en rougissant, vous m'avez rassurée sur l'avenir de ma patrie.

— Ainsi, monsieur, reprit la comtesse, vous espérez que la paix et la grandeur de la France sortiront de toutes les calamités dont nous sommes témoins?

— Comme j'espère en Dieu, madame.

— Quoi! ce peuple qui a brisé le joug consentira à le reprendre? cette bourgeoisie qui s'est gouvernée elle-même s'inclinera de nouveau devant l'autorité d'un roi? cette noblesse turbulente et frivole redeviendra grave et fidèle?

— Oui, madame; et tout cela sera l'œuvre du génie d'un grand homme, à la fois vainqueur et père de ses sujets égarés. Ah! si vous le connaissiez comme je le connais! si, comme moi, vous aviez pu lire dans cette âme ardente

pour le bien et profondément convaincue de la sainteté de sa mission régénératrice ! si vous saviez tout ce qu'il y a de lumières dans cette intelligence, de bonté, de générosité et de patriotisme dans ce cœur ! Alors vous ne douteriez plus. Ce n'est pas pour la conquête d'une couronne que le Béarnais a tiré le glaive, c'est pour la délivrance d'un peuple asservi par des ambitieux.

— Ah ! M. de la Curée, qu'il a raison de vous appeler son ami, s'écria Corisande, et de se dire le vôtre, ajouta-t-elle plus timidement.

— Mignonne, fit la comtesse en se levant, il est, je crois, temps que nous nous acheminions vers le château. M. de la Curée nous a fait oublier aujourd'hui notre promenade.

Pendant le souper et la réunion du soir dans l'oratoire de madame de Glanne, la conversation s'engagea encore à plusieurs reprises et tout naturellement sur le même sujet, ce qui fournit de nouveau à la Curée l'occasion de faire preuve de cette sûreté inébranlable de jugement, et de cette netteté sereine de vues qui semblent le privilége exclusif des âmes ardentes, convaincues, et surtout complétement libres des entraves de l'ambition personnelle. In-

telligence médiocre, hormis en ce qui touchait toutes les parties de l'art de la guerre, le brave capitaine s'était cependant élevé jusqu'à la science instinctive de la politique, par le seul fait de l'immense amour dans lequel il confondait en son cœur le roi et la patrie, ces deux objets du culte de sa vie, si remplie déjà quoique bien courte encore. Quand il parlait d'eux, la sombre figure du soldat s'illuminait des clartés de l'inspiration ; sa parole ordinairement difficile coulait alors avec la rapidité brûlante de la lave enflammée, et laissait dans le souvenir de ceux qui l'écoutaient des pensées indestructibles comme le granit; son geste, toujours simple jusqu'à la rusticité, prenait en ces moments une dignité naturelle dans laquelle on reconnaissait la supériorité native d'un homme primitif : c'était toujours le même personnage quant aux grandes lignes du caractère, mais le même personnage annobli, et en quelque sorte transfiguré par le rayonnement extérieur de ses chaleureuses et loyales convictions, qu'il renfermait habituellement en lui-même.

Ces rares et grandes qualités, qui eussent frappé également toute autre femme que Corisande, avaient de plus pour celle-ci ce genre

d'attraction subite, indéfinissable qui nait de certaines similitudes mystérieuses dont le temps seul nous aide à découvrir la source cachée. Chose bizarre toujours, mais qui n'est jamais nouvelle, la nature avait mis dans la ravissante jeune fille, héritière du beau nom de Glanne et du château de Belleroche, et dans le soudard, ami et compagnon du Béarnais, deux âmes à ce point semblables, qu'il serait permis de les considérer comme jumelles. L'une et l'autre étaient douées de la même énergie de volonté et de la même promptitude d'exécution ; un égal sentiment du devoir, pur, élevé, religieux, les remplissait toutes deux ; un pareil amour pour la France et le roi était leur seule règle de conduite. S'il eût été possible de les interroger hors de leur enveloppe mortelle, elles eussent fait entendre les mêmes cris et manifesté les mêmes désirs ; enfin il n'y a pas de témérité à avancer que si le hasard ne les avait pas réunies, elles se seraient cherchées sans cesse, avec l'agitation douloureuse des organisations inachevées et la vague souffrance des destinées incomplètes, car il devait leur sembler que chacune d'elles n'était que la moitié d'une autre.

Corisande, avec la perspicacité naturelle à

son sexe, le comprit sur-le-champ, et en éprouva un profond sentiment de bonheur qu'elle renferma soigneusement en elle-même; la Curée, moins clairvoyant, et qui croyait d'ailleurs avoir ses raisons pour être plus modeste, sentit bien une joie immense faire tressaillir son cœur, mais la cause de cette sensation nouvelle lui demeura inconnue.

Toujours est-il que lorsqu'ils se séparèrent à la fin de la soirée, ce fut en baissant les yeux que Corisande reçut les souhaits de bonne nuit que la Curée lui exprima avec une mâle assurance.

XXV

La revanche.

La journée du lendemain s'écoula doucement joyeuse pour les habitants du château, sans autre incident remarquable qu'une lettre de Navailles à sa tante qui arriva pendant le dîner.

La comtesse en la recevant manifesta une grande joie, et Corisande, qui, en définitive, était bien aise de savoir son cousin hors de

tout danger, exprima le désir d'être informée du contenu du message.

— Je le ferai avec d'autant plus de plaisir, mignonne, repartit madame de Glanne qui avait déjà parcouru la lettre des yeux, que les sentiments exprimés par mon neveu lui font le plus grand honneur. M. de la Curée, vous permettez, n'est-ce pas, que je vous initie à cette petite joie de famille ?

La Curée s'inclina en signe d'assentiment, sa franchise ne lui permettant pas de faire plus dans une circonstance qui intéressait l'homme de France pour lequel il avait le plus de haine.

La comtesse lut alors à haute voix ce que nous transcrivons ici.

« Yvetot, le 22 septembre au matin.

« Vous aurez été péniblement surprise, ma « chère tante, en apprenant hier matin ma « cruelle déconvenue. J'ai fait de mon mieux « pour vous défendre, mais le destin n'a pas « voulu que je fusse vainqueur. Heureuse- « ment l'honneur est sauf, car l'ennemi, bien « plus nombreux que notre faible garnison, « était déjà maître de la place quand j'ai eu « connaissance de son entreprise.

« Le roi de Navarre (que ma belle cousine

« me pardonne d'appeler ainsi son héros) m'a « accueilli avec une grande courtoisie. En re« cevant mon épée, que j'ai eu la fortune de « déposer en ses vaillantes mains, il m'a bien « voulu promettre de vous traiter avec toutes « sortes d'égards, et connaissant sa galanterie « envers les dames, je ne doute pas qu'il ne « m'ait tenu parole.

« Dieu seul peut savoir maintenant, ma « chère tante, quand nous aurons *l'heur* de « nous revoir. J'ai engagé ma foi de gentil« homme au roi de Navarre de ne pas porter « les armes contre lui pendant le cours de « cette année, et je me décide à passer dans « mes terres de Beauce une partie de ce temps « de repos forcé. J'en ai obtenu tout à l'heure « la permission de M. de Mayenne, et quand « vous recevrez cette lettre, je serai probable« ment déjà sur la route de Paris.

« Veuillez, ma chère tante, dire à ma cou« sine que si quelque chose pouvait me con« soler du chagrin de savoir que le drapeau « du Béarnais flotte au sommet de votre châ« teau, ce serait à coup sûr la certitude de la « joie qu'elle en éprouve : ceci est la plus « grande preuve d'affection que je lui puisse « donner.

« Ce message, ma chère tante, vous sera « remis par un soldat royaliste, fait prisonnier « par les nôtres à la bataille d'Arques, et au- « quel on rend la liberté en considération de « ce qu'il a épargné la vie de M. de Mayenne « qu'il tenait au bout de son arquebuse. Je lui « ai promis que vous lui donneriez asile un « jour ou deux : il est fort blessé à la tête.

« J'espère trouver de vos nouvelles à Paris « où je serai rendu dans quelques jours. En « attendant, ma chère tante, je vous recom- « mande, ainsi que ma belle cousine, à la « toute-puissante protection du Très-Haut.

« Votre respectueux et affectionné neveu,

« AMAURY DE NAVAILLES. »

— Voilà effectivement une fort bonne lettre, ma mère, dit Corisande. Il faudra donner des ordres pour que ce pauvre soldat soit bien soigné. Il est royaliste et nous apporte des nouvelles agréables, il a donc droit à notre protection.

La comtesse fit à son majordome les recommandations nécessaires, et le chargea de dire au messager blessé qu'elle irait le visiter avant la fin du jour.

Dans l'après-midi la Curée s'étant assuré

que tout était en ordre dans le château et tranquille aux environs, où l'on apercevait de nombreux détachements de l'armée royale, demanda à madame de Glanne la permission de galoper jusqu'à Arques pour s'informer de ce qui se passait au camp, où les tambours battaient sans interruption depuis le matin.

Il partit en effet, laissant au brave Gascon le soin de veiller à tout pendant son absence, qui ne devait pas au surplus se prolonger au delà de l'heure du couvre-feu.

Le soir la comtesse et Corisande allèrent s'établir comme de coutume sous la feuillée de l'esplanade : elles étaient gaies et dans le plus parfait accord.

Elles parlèrent d'abord des grands événements dont leur province était le théâtre, puis madame de Glanne dit à sa fille :

— Vous duirait-il, mignonne, de venir avec moi voir ce pauvre blessé qui nous a apporté la lettre de votre cousin ?

— Comme il vous plaira, ma mère.

— Je l'ai déjà visité ce matin, et lui ai promis de revenir ce soir. Il est en fort piteux état.

Corisande se leva, tendit son bras à la comtesse pour lui offrir un appui, et toutes deux

se dirigèrent ensuite vers le logis du blessé.

C'était une ancienne maladrerie située en dehors de l'enceinte fortifiée, et qui faisait partie du château néanmoins. Elle servait à loger les pèlerins, les soldats de passage et les voyageurs inconnus, car madame de Glanne ne refusait l'hospitalité à personne.

Elle se composait d'une grande pièce, et d'une autre plus petite qui était particulièrement affectée aux religieux en tournée, dont les habitudes austères ne s'arrangeaient pas toujours d'une cohabitation avec le premier venu.

Le blessé occupait la première chambre.

Quand la comtesse et sa fille entrèrent, il était assis dans l'angle le plus sombre de la pièce, que l'obscurité de la nuit avait déjà envahie, et sa tête entourée de linge et de bandages s'appuyait contre la muraille.

Madame de Glanne, tenant toujours le bras de Corisande, s'approcha de lui et lui demanda d'un ton d'affectueux intérêt comment il se trouvait depuis qu'il avait pris quelques instants de repos.

— Mieux, madame la comtesse, répondit le blessé d'une voix faible.

— Mon chirurgien-barbier viendra vous

panser dès qu'il sera de retour de sa tournée chez les pauvres gens du pays; et suivant la prière que vous m'en avez faite cette après-midi, j'ai ordonné qu'on eût bien soin de votre cheval, auquel vous paraissez tenir beaucoup.

Le blessé se confondit en remercîments d'une prolixité singulière, et pendant qu'il parlait, le jour baissait rapidement : encore quelques minutes et la nuit serait tout à fait venue.

Corisande en fit tout bas l'observation à sa mère, et ajouta que, dans l'état du pays, cette maison n'était pas un asile sûr pour elles à une pareille heure.

— Eh bien ! partons, mignonne, reprit la comtesse; au revoir, mon ami, ajouta-t-elle en s'adressant au blessé.

— Oh ! nous ne sommes pas destinés à nous quitter de sitôt, repartit celui-ci d'une voix ferme, dont l'accent fit tressaillir Corisande de la tête aux pieds.

— Que voulez-vous dire? s'écria madame de Glanne en proie à une appréhension soudaine.

— Rien qui puisse vous être désagréable, non plus qu'à la demoiselle votre fille : je suis

chargé par monseigneur de Navailles de vous conduire près de lui : nous l'aurons rejoint dans un moment.

— Quoi ! la lettre que vous m'avez apportée...? s'écria de nouveau la comtesse combattue entre la joie et la terreur.

— A été écrite dans votre métairie de Nohant, où nous sommes cachés depuis hier matin, interrompit brusquement le messager de Navailles.

— Mais qui donc êtes-vous? demanda à son tour Corisande, en cherchant à montrer une assurance qu'elle était loin de sentir dans son cœur.

— Qui je suis, mesdames? Vous allez le savoir.

Et le prétendu blessé, arrachant brusquement les linges et bandages qui le rendaient méconnaissable, courut vers la porte d'entrée, par laquelle arrivaient dans la chambre les dernières clartés du crépuscule à son déclin, et la comtesse et sa fille reconnurent, avec un indicible effroi, le lieutenant Fabri.

— Pas un mot, pas un geste, mesdames, dit-il d'un ton froid et résolu.

— Mais que prétendez-vous faire, monsieur? repartit Corisande en entraînant la

comtesse vers la porte, devant laquelle Fabri s'était placé.

— Je vous l'ai déjà fait savoir, mademoiselle : vous emmener près de monseigneur de Navailles, qui nous attend à quelques minutes d'ici.

— Ma mère, souffrirez-vous ce dernier outrage?

La comtesse, au lieu de répondre, se tordit les mains avec tous les signes de la plus poignante anxiété.

— Je n'ai point compté sur votre bonne volonté, mesdames, reprit l'incorruptible confident de Navailles, aussi ai-je pris d'avance toutes mes précautions. Holà! vous autres, ajouta-t-il en élevant la voix.

La porte de la chambre voisine s'ouvrit, et deux hommes de haute taille parurent sur le seuil.

— Vous voyez, reprit Fabri, que toute résistance serait inutile, car elle n'aurait pas d'autre résultat que de nous forcer à employer la violence, ce que nous sommes décidés à faire s'il le faut absolument.

— Lâche! misérable! s'écria Corisande en cherchant de nouveau à entraîner sa mère qui semblait pétrifiée à son côté.

— Misérable... soit, mademoiselle; mais lâche, non pas s'il vous plaît, car si l'on m'eût reconnu ce matin, j'aurais fort bien pu essayer la solidité de la potence préparée pour M. de la Curée, au sommet de la tour du commandeur. Voyons, mesdames, consentez-vous à me suivre?

— Ma mère, dites donc que vous ne le voulez pas! Unissez votre voix à la mienne pour nous faire entendre de nos défenseurs! Cet homme nous trompe. Mon cousin n'a pu lui conseiller une semblable infamie!

Fabri fit un signe, et les deux hommes placés derrière la comtesse et sa fille s'avancèrent.

— Si vous criez, dit-il, il y a d'abord beaucoup de chances pour qu'on ne vous entende pas; et puis, voyez, au nombre des précautions que j'ai prises...

Et Fabri, au lieu d'achever sa phrase, tira de sa poche une longue écharpe de soie, que Corisande reconnut pour appartenir à son cousin.

— Quand vous aurez cela sur la bouche, reprit-il, la portée de votre voix ne sera pas bien longue.

— Ma fille, toute résistance est impossible, balbutia la pauvre comtesse; soumettons-

nous... Mon neveu a sans doute de bonnes intentions... les circonstances seules...

— Me soumettre ! s'écria Corisande, plutôt mourir mille fois ! Au secours ! au se...

Elle ne put achever. Fabri l'avait saisie d'une main par le bras, et de l'autre main il lui enveloppait la tête avec son écharpe de manière à étouffer ses cris.

— Grâce... pitié... miséricorde... M. Fabri ! murmura madame de Glanne d'une voix éteinte et suppliante.

— Madame, répondit Fabri d'un ton ferme, je vous jure sur le salut éternel de mon âme que c'est d'après les ordres de monseigneur de Navailles que j'agis. Ceci n'est pas un rapt, mais une délivrance, et si la demoiselle votre fille avait montré plus de bonne volonté, tout se serait passé convenablement.

Pendant cette réponse de Fabri, qui était à un certain point de vue rassurante, la malheureuse Corisande n'avait pas cessé un seul instant de se débattre, soit pour sortir des mains de Fabri, soit pour arracher le bandeau qui couvrait sa bouche.

Mais en ce moment, vaincue par la fatigue ou persuadée que la force d'inertie serait une meilleure défense, elle tomba immobile sur le

sol, comme une personne qu'un évanouissement subit vient de surprendre.

Fabri, qui semblait avoir tout prévu, fit un nouveau signe à ses deux complices, dont les yeux étaient toujours attachés sur lui, et ils s'emparèrent de Corisande, qu'ils chargèrent avec précaution sur leurs épaules après lui avoir lié les mains.

Pendant cette opération, Fabri parlait à voix basse à madame de Glanne qui ne cessait de gémir avec un accent lamentable. Toutefois lorsque l'Italien lui offrit le bras pour partir, elle n'opposa aucune résistance, se bornant à marmotter entre ses lèvres :

— Vous me promettez bien que mon neveu est au bas de la montagne ?

— Oui, madame la comtesse, avec une bonne litière et une brave escorte... Mais silence ! car nous allons passer à portée de pistolet d'une sentinelle.

— Mon Dieu, protégez-nous ! dit la comtesse à voix basse.

Et le lugubre cortége sortit de la maladrerie en observant de grandes précautions.

La nuit était tout à fait venue, et de plus une brume épaisse enveloppait le sommet de Belleroche.

XXVI

Le capitaine Gascon.

Il y avait à peine une demi-heure que l'événement qui termine le précédent chapitre était arrivé, que déjà la Curée rentrait au château, de retour de sa rapide excursion au camp de l'armée royale.

Comme il avait à apprendre des nouvelles importantes à la comtesse et à sa fille, son premier soin, après avoir mis pied à terre, fut de demander à maître Angilbert le major-

dome, qu'il aperçut dans la cour d'honneur, où il pourrait rencontrer les deux nobles châtelaines, à qui il fallait qu'il parlât sans retard.

Angilbert se hâta d'appeler Mourette pour lui transmettre la question du brave la Curée, et Mourette répondit que sa maîtresse et mademoiselle Corisande étaient sorties depuis une heure environ pour aller faire leur promenade habituelle sur l'esplanade.

La Curée alors se dirigea de ce côté, un peu surpris que deux femmes délicates restassent aussi longtemps dehors par une soirée humide et sombre, et il pensa qu'elles avaient dû rentrer sans que Mourette s'en fut aperçue.

Cette opinion devint une certitude lorsqu'il eut atteint les abords de l'esplanade. Un brouillard épais et glacial l'enveloppait en entier, et un vent de mer âpre et violent la rendait tout à fait inabordable.

Néanmoins la Curée, pour l'acquit de sa conscience, la parcourut dans tous les sens pour s'assurer qu'il n'y avait personne, et tout en cheminant au hasard il appela à plusieurs reprises madame de Glanne.

— Si vous cherchez les dames qui étaient ici, lui dit une voix d'homme dans l'obscurité,

il y a au moins une demi-heure qu'elles sont parties.

— Pour rentrer au château, sans doute? demanda la Curée en se rapprochant de son donneur de renseignements, qui était un des hommes de la garnison placé en sentinelle.

— Non, M. le capitaine, répondit le soldat en reconnaissant son supérieur, elles lui tournaient au contraire le dos.

— En êtes-vous bien sûr, l'ami?

— Comme je le suis d'avoir la figure coupée par ce satané vent de galerne, M. le capitaine; et je me suis dit : Voilà des dames à qui froid et nuit ne font pas peur, car il commençait déjà à faire bien noir quand je les ai vues passer.

— Et de quel côté se sont-elles dirigées?

— Dans l'obscurité où nous sommes, je ne saurais trop vous le dire; mais il m'a semblé à quelques mots de leur conversation que j'ai entendus, qu'elles allaient voir un homme blessé qui leur a apporté une lettre ce matin.

La Curée n'en demanda pas davantage, car il se dit sur-le-champ que la comtesse et sa fille, surprises par la nuit et l'obscurité qu'augmentait le brouillard, n'avaient pas osé revenir

seules, et qu'elles attendaient que leurs gens vinssent les chercher avec une lanterne.

Dans cette pensée il retourna en toute hâte au château pour prévenir maître Angilbert et Mourette qui furent de son avis.

On alluma des torches de résine; le capitaine Gascon se joignit à la Curée, à maître Angilbert et à Mourette qui portait des vêtements chauds, dont ses maîtresses devaient avoir un urgent besoin, et tous les quatre se dirigèrent à grands pas vers la maladrerie.

La Curée, sans être précisément inquiet de cette sortie nocturne hors de l'enceinte fortifiée, la trouvait cependant imprudente, et se promit de le dire à madame de Glanne.

Angilbert et Mourette se communiquaient à voix basse des réflexions du même genre : l'un et l'autre étaient cependant bien loin de soupçonner la douloureuse surprise qui les attendait.

Toutefois, en apercevant la porte de la maladrerie toute grande ouverte, un pressentiment sinistre les frappa tous quatre en même temps, et la Curée, qui marchait le premier, laissa échapper une exclamation anxieuse.

A la vue de la chambre déserte, il s'écria d'une voix terrible :

— Jésus mon Dieu, un malheur est arrivé !

Angilbert et Mourette se précipitèrent dans la petite pièce qui joignait la grande, et dirent avec un accent sinistre :

— Personne ici non plus !

Ils coururent comme des insensés autour de la maison, appelant avec des cris déchirants la comtesse et sa fille, mais les plaintes lugubres du vent seules leur répondirent.

— Il y a du Navailles dans tout ceci, dit la Curée d'une voix sombre. Gascon, reprit-il, cours au château, fais battre les tambours et sonner les trompettes, et qu'avant dix minutes tes chevau-légers soient en selle! Je vous joindrai bientôt.

Après le départ de Gascon, les recherches recommencèrent, non pas dans l'espoir de trouver les deux châtelaines, que l'on croyait bien parties, mais pour essayer de se procurer quelques indices sur les causes de leur disparition.

On visita tous les coins et recoins des deux chambres, puis on marcha, les torches baissées, pour examiner le pavé.

Mourette poussa un cri : elle venait de ramasser un morceau de point de Gênes, froissé et déchiré.

— C'est un lambeau de la fraise de mademoiselle, dit-elle en sanglotant ; ah ! ma pauvre maîtresse ! que lui sera-t-il arrivé ?

La Curée arracha de ses mains tremblantes ce précieux débris, et s'écria :

— On leur a fait violence, et elles auront résisté ! Malédiction sur les infâmes qui ont ourdi cet infernal guet-apens ! Mes amis, au château, et que Dieu ait pitié de nous.

En ce moment les roulements sourds du tambour et les sons aigus de la trompette arrivèrent distinctement à leurs oreilles : Gascon avait déjà exécuté les ordres de son chef.

Quand ils arrivèrent dans la grande cour, l'événement déjà connu y faisait le sujet de toutes les préoccupations. Les nombreux domestiques de la comtesse couraient çà et là, chacun d'eux espérant qu'il aurait la bonne fortune de faire quelque découverte utile ; les soldats de la garnison se réunissaient en préparant leurs armes comme pour un combat ou un départ, et toutes ces allées et venues, tous ces préparatifs qui s'accomplissaient à la clarté vacillante des torches dont la flamme était agitée par le vent, avaient un aspect sinistre et lugubre qui serrait le cœur.

La Curée rassembla autour de lui les offi-

ciers des lansquenets suisses chargés sous ses ordres de la défense du château, et leur confirma la triste nouvelle dont ils avaient déjà entendu parler. Son opinion bien arrêtée était que la disparition de la dame châtelaine et de la demoiselle sa fille se rattachait à un complot des Ligueurs expulsés l'avant-veille, et malheureusement renvoyés sur parole ; que ce complot avait sans doute pour but de faire commettre au commandant de la place l'imprudence d'envoyer une partie de sa garnison à la découverte au loin, ce dont l'ennemi profiterait pour tenter de s'emparer du château par surprise. Le brave capitaine, surmontant héroïquement la douleur particulière que lui causait cette catastrophe inattendue, ajouta qu'il ne tomberait pas dans ce piége, et que si douloureux que fût pour lui l'événement du rapt de la comtesse et de sa fille, il n'en voulait pas moins conserver sous sa main toutes ses forces pour repousser une attaque si elle avait lieu. Il recommanda même un redoublement de surveillance, ordonna que la garnison passât toute la nuit sous les armes, et prévint qu'il visiterait d'heure en heure tous les postes pour s'assurer que ses instructions étaient de point en point suivies.

Ayant ainsi obéi lui-même à la voix de sa conscience, et satisfait à ses devoirs de commandant d'une place de guerre, la Curée crut qu'il pouvait enfin songer aux intérêts de son affection, et prêter l'oreille aux cris d'angoisse de son cœur. En conséquence, il se rendit dans le quartier des écuries, où son détachement de chevau-légers avait été tout naturellement cantonné, et il eut la satisfaction de trouver ses hommes la bride en main prêts à partir.

Il tira Gascon à part et lui dit :

— Gascon, si jamais j'eus besoin de ton amitié, ce fut à coup sûr dans cette nuit cruelle.

— Vous aimez la demoiselle châtelaine, répondit Gascon d'une voix compatissante et presque douce, dont l'accent formait un singulier contraste avec l'armure de fer dont ce personnage amphibie était revêtu.

— Quoi ! tu le savais ?

— Mais sans doute.

— Ah ! mon pauvre Gascon, mon cœur est rudement féru de ce coup, et si tu ne me viens en aide, toi mon seul reconfort en cette grande détresse...

— Que faut-il faire, capitaine ?

— La retrouver, Gascon ; quand tu devrais

la suivre jusqu'au milieu du camp de M. de Mayenne, ou jusque dans Paris.

— Je la suivrai, capitaine; et à moins que le diable ne se mette entre elle et moi, je vous en rapporterai des nouvelles certaines. Vous vous chargerez seulement de prévenir mon mari qui est resté au camp un peu malade. Ce n'est pas qu'il tienne beaucoup à moi; mais comme j'ai son cheval et ses armes, il pourrait bien être inquiet, le pauvre homme.

— Il sera prévenu, et je ferai en sorte de le rassurer. Écoute maintenant, Gascon, les instructions que je vais te donner.

— Je suis tout oreilles, capitaine.

— Il est évident pour moi que c'est M. de Navailles qui a fait enlever sa cousine, à laquelle il est fiancé; ainsi le soi-disant soldat royaliste de ce matin était l'homme chargé de faire le coup, et sa blessure n'a été qu'un mensonge ayant pour but de le faire entrer dans la maladrerie, où M. de Navailles, connaissant la bonté et compatissance de sa tante et de sa cousine, prévoyait bien qu'elles iraient visiter ce prétendu blessé.

— Capitaine, vous devez avoir raison dans tout ça, dit Gascon qui paraissait beaucoup réfléchir pendant que la Curée parlait.

— L'affaire n'a pu avoir lieu autrement, reprit ce dernier. Cet homme une fois installé dans la maladrerie, où par un fâcheux hasard il se trouvait seul, y aura introduit des complices, et quand les pauvres dames seront arrivées, ces misérables se seront jetés sur elles...

Ici la Curée s'arrêta, en quelque sorte suffoqué par les émotions violentes qui se pressaient dans son sein, à la pensée de tout ce que sa chère Corisande avait dû subir, et à celle non moins douloureuse qu'il n'était pas là pour la défendre.

— Maintenant de quel côté les ravisseurs se sont-ils dirigés ? reprit la Curée après quelques instants de silence; d'une heureuse inspiration à cet égard, mon pauvre Gascon, dépend le succès de ton entreprise.

— Je demanderai à Dieu de me la donner, dit l'excellente virago.

— M. de Navailles, que je tiens pour un gentilhomme sans foi et sans honneur au fond de son âme, continua la Curée, est cependant incapable de violer ouvertement la promesse qu'il a faite au roi, qui lui a accordé la vie sauve et la liberté pour lui et ses gens, à cette condition de ne plus porter les armes contre

lui pendant les derniers mois de cette année.

— C'est vrai qu'on ne manque guère à une parole semblable, si peu loyal qu'on soit, fit Gascon.

— Donc M. de Navailles n'aura probablement pas fait entrer dans ses calculs de conduire les deux pauvres dames dans le camp des Ligueurs ; il aurait d'ailleurs fallu pour cela prendre un long détour ou passer à travers l'armée du roi, et l'une de ces choses n'est pas plus probable que l'autre.

— Alors, capitaine, quel est votre avis ?

— Qu'il aura gagné le château de quelque seigneur de ses amis ou de sa nombreuse et puissante parenté, ou bien qu'il se sera dirigé en toute hâte sur Paris, où, une fois parvenu, il me sera impossible de l'atteindre avant la fin de la guerre.

— Capitaine, voulez-vous que je vous dise mon opinion ? demanda résolûment Gascon.

— Sans aucun doute, mon ami.

— Eh bien ! mon capitaine, c'est la seconde des deux choses qu'il aura faite, parce que c'est la plus avisée.

— Alors, mon pauvre Gascon, si tu ne parviens pas à l'atteindre avant son arrivée dans cette infâme Babylone où tous les crimes peu-

vent se cacher, nous serons privés du bonheur de porter secours à ces nobles dames !

— Qui sait, capitaine? Songez donc que j'ai deux sexes à ma disposition, et que par conséquent la force et la ruse...

— Oh ! oui, mon brave Gascon, je sais que tu es homme par la vaillance du bras, et femme par la bonté du cœur; aussi, comme je te l'ai déjà dit, es-tu mon seul reconfort. Tu vas donc partir avec ton détachement, et parcourir d'abord les environs pour tâcher de recueillir quelques renseignements. Deux femmes ne s'enlèvent pas comme la valise d'un voyageur; il faut une litière, une escorte, des haquenées tout au moins, et tout cela ne voyage pas par les airs à la façon des gentilles hirondelles. Je regarde donc comme impossible que dans les villages et métairies des environs où tu passeras d'aventure, tu n'apprennes pas quelque chose qui te mette sur la voie de ce que tu dois faire. Alors déploie la plus grande activité, jointe à cette extrême résolution que les braves soldats comme toi savent accorder avec la prudence. Paye tout ce que toi et tes hommes vous dépenserez, afin de n'avoir de querelle nulle part : ainsi d'ailleurs le veut le roi, qui n'entend pas que ses

hommes de guerre, hors le cas d'absolue nécessité, pressurent son pauvre peuple. En conséquence, Gascon, mon ami, voilà ma bourse, et que le bon Dieu t'accompagne.

— Un dernier mot... Si je rejoins ces nobles dames, et que j'aie le bonheur de les délivrer, que devrai-je faire?

— Leur obéir en toutes choses.

— Même si elles ne voulaient pas être sauvées?

— Même en cela, Gascon, répondit la Curée après avoir réfléchi un moment, pour examiner toutes les faces de cette question ayant trait à une idée qui ne s'était pas encore présentée à son esprit, à savoir qu'il ne serait pas impossible que mesdames de Glanne eussent été d'accord avec Navailles pour leur fuite.

— Cependant, capitaine, il serait dur, après nous être donné beaucoup de mal, avoir couru bien des risques, d'entendre ces belles dames me dire de m'en retourner comme je suis venu et de les laisser continuer leur route.

— N'importe, tu exécuteras leurs ordres.

Gascon monta à cheval, et le détachement s'ébranla au petit pas, conduit par la Curée qui devait donner l'ordre aux sentinelles de le laisser sortir.

XXVII

Le capitaine Gascon.

(Suite.)

Nous laisserons le pauvre la Curée rentrer au château, en proie à une profonde tristesse de cœur, et dévoré par la plus douloureuse inquiétude d'esprit qu'il eût jamais sentie, pour nous attacher particulièrement aux pas de la petite troupe commandée par la *Gasconne*, à laquelle nous donnerons tour à tour ce nom et son titre honorifique de capitaine; et selon que nous nous servirons de l'une ou de l'autre de ces expressions nous la ferons

suivre du féminin ou du masculin, conformément à la double nature de ce singulier personnage, dont Henri de Bourbon n'a pas dédaigné de parler dans son journal militaire.

Comme cela arrive parfois dans les pays accidentés, lorsqu'il règne un grand vent qui peut mieux balayer un endroit qu'un autre, le brouillard épais dont les longues traînées enveloppaient en entier le plateau au sommet duquel était situé Belleroche, allait toujours en diminuant d'opacité à mesure que l'on descendait le chemin qu'il fallait suivre sur le flanc de la montagne, pour rejoindre à sa base la grande voie de communication de Dieppe à Paris.

Cette circonstance permit à la petite troupe d'accélérer l'allure de sa marche nocturne, et fit espérer à son chef des facilités plus grandes pour l'accomplissement de la délicate mission dont il venait d'être chargé.

Parvenu au bas de la montagne à l'entrée d'un petit village que traversait la route, Gascon le trouva occupé par un détachement des troupes du roi. Il en augura tout naturellement que les gens qu'il devait poursuivre n'avaient pu se diriger de ce côté, et après s'être assuré près du commandant d'une garde avan-

cée que toute cette partie du pays, jusqu'à la mer vers l'ouest, et jusqu'au camp d'Arques vers le midi, était également envahie par des corps détachés de l'armée royale, il arrêta sur-le-champ son plan de campagne en conséquence de cette découverte.

Il se procura d'abord un guide à cheval, lui dit qu'il voulait explorer la contrée vers le nord dans la direction de Saint-Valery-en-Somme, et, conduit par ce gars qui était intelligent, il abandonna la grande route pour entrer dans un chemin de traverse qui tournait brusquement vers la gauche, sous le flanc opposé de la montagne qu'il venait de descendre.

Il marcha assez longtemps sans rencontrer ni un humain ni une habitation, ce qui fut loin de le décourager, car il se disait que plus la contrée serait déserte, et plus il y avait de chances que les ravisseurs de mesdames de Glanne lui eussent donné la préférence pour se retirer après leur audacieux coup de main. Ce qui le confirma encore dans cette opinion, ce fut le dire de son guide qui lui certifia que les troupes du roi n'étaient pas venues de ce côté.

Au petit port de Penly, où il s'arrêta au

point du jour pour donner un peu de repos à sa troupe et prendre de nouvelles informations, on lui dit qu'on avait entendu pendant la nuit des cavaliers qui cotoyaient le rivage à une allure très-vive. L'homme qui lui donnait ce renseignement ajouta qu'ayant voulu s'enquérir de ce qui ce passait en entr'ouvrant sa porte, une voix impérieuse et rude lui avait enjoint de rentrer chez lui, s'il ne voulait pas recevoir une balle dans la tête.

Gascon ne douta presque plus qu'il ne fût sur la trace de ce qu'il cherchait. Alors, pendant que ses hommes et leurs chevaux se reposaient, il se mit à étudier le pays, s'informa de tous les chemins qui le sillonnaient, et de leurs aboutissants, poussa la précaution jusqu'à graver dans sa mémoire les empreintes que les montures de la troupe entendue pendant la nuit avait laissées sur le sable humide du rivage et acquit la certitude, au moyen de deux pas de chevaux, différents de forme, qui se suivaient, que cette troupe devait escorter une litière.

Quand il eut recueilli tous ces indices et quelques autres encore, il se remit en chemin et marcha jusqu'aux approches de la nuit.

Il se trouvait alors près du bourg d'Oise-

mont, où il ne voulut pas entrer. Il établit donc ses hommes au bivac, aux environs d'une ferme isolée qui offrait quelques ressources en vivres et fourrages, et après avoir fait toutes les recommandations imaginables de prudence et de vigilance à ses soldats, il s'en alla de nouveau et comme le matin à la découverte.

Les habitants de la ferme, qu'il interrogea les premiers, lui dirent d'abord qu'ils ne savaient rien ; mais un valet de charrue, qui rentra sur ces entrefaites, revenant de chercher des poulinières dans un pâturage éloigné, ayant entendu la question de la Gasconne, prit aussitôt la parole pour annoncer qu'il pourrait bien être au courant de ce que demandait monsieur le soldat du roi.

— Eh bien ! mon ami, se hâta de lui dire Gascon, s'il en est ainsi, il ne tient qu'à vous d'avoir cet écu d'or.

Et Gascon montra entre son pouce et son index la pièce qu'il venait de prendre dans son escarcelle en peau de daim, qui était accrochée à l'une des courroies de sa cuirasse.

— Que faut-il dire pour cela, M. le cavalier ? demanda le Normand, dont les yeux brillaient comme l'écu d'or qu'il aurait déjà voulu sentir dans sa poche.

— Me dire ce que vous avez vu, l'ami ; et ne le dire qu'à moi.

Au lieu de répondre, le Normand se dirigea vers la porte de la ferme, en faisant un signe de tête pour engager Gascon à le suivre.

Quand ils furent à quelque distance, il s'arrêta, et, se penchant à l'oreille de Gascon, il lui dit :

— Vous cherchez deux dames, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est bien cela que je cherche.

— Une vieille et une jeune, je pense ?

— Précisément.

— Je les ai vues aussi bien que je vous vois, et même mieux, car alors il faisait encore jour.

— Avaient-elles l'air bien satisfaites de voyager ?

— La vieille ne disait pas grand'chose ; mais la jeune, quand il s'est agi de se remettre en route, car ils s'étaient arrêtés dans un champ pour faire reposer leurs bêtes, la jeune, monsieur le soldat, ne voulait plus remonter dans la boîte portée sur deux chevaux, où l'autre était restée, et il a fallu employer la force pour la décider. Ils sont repartis environ une heure avant le soleil couchant.

Gascon laissa tomber sa pièce dans la main du manant.

— Est-ce tout ce que vous savez, l'ami?

— *Ma finte non,* monsieur le soldat; car j'ai entendu tout ce qu'ils ont dit; ils ne se sont guère gênés : ils ne pouvaient pas me voir.

— Eh bien! si vous m'indiquez la route qu'ils ont prise, je vous donnerai un écu d'or.

— Et combien m'en donnerez-vous si je vous apprends où ils sont à c't'heure?

— Deux... et quatre si vous m'aidez à les rejoindre.

Le Normand se gratta l'oreille : comme beaucoup de paysans il était très-intéressé, mais il était encore plus poltron.

— C'est que voyez-vous, monsieur le soldat, il y en a là deux grands qui n'ont pas l'air bon, et si vous n'êtes pas de leurs amis, ils pourront bien....

— Soyez tranquille, je n'ai pas plus envie que vous de m'attirer une mauvaise affaire; mais pour vous rassurer, l'ami, j'irai les joindre sous un costume qui m'empêchera d'être reconnu.

— Et j'aurai les quatre écus d'or?

— Si vous me promettez de me servir fidèlement, je vous les donnerai tout de suite.

— J'en lève la main, fit le Normand en joi-

gnant, avec une sorte de résolution sournoise, le geste à la parole.

— Alors voilà vos quatre pièces ; mais parlez vite et clairement.

— J'étais couché le long d'une haie qui me séparait du camp où ils étaient. Les deux grands, dont je vous parlais tout à l'heure, sont venus tout près de moi, et j'ai entendu celui qui paraissait le maître dire à l'autre qu'ils iraient coucher ce soir à la Croix de Lorraine, une auberge isolée entre Oisemont et Péquigny.

— Combien faut-il de temps pour s'y rendre à cheval ?

— Trois quarts d'heure environ.

— C'est bien ; allez manger un morceau et tenez vous prêt à me suivre.

Quand ils furent rentrés à la ferme, Gascon prit à part la fermière, grande et robuste Normande d'une cinquantaine d'années, et après qu'ils eurent causé pendant quelques instants à voix basse, ils passèrent dans une pièce voisine.

Au bout d'un quart d'heure ils revinrent, et en les voyant le valet de charrue qui se dépêchait d'avaler sa soupe pour être prêt à partir avec le soldat, resta la bouche ouverte et la cuiller en l'air.

La fermière, qui était sortie avec un homme d'armes, rentrait accompagnée d'une grande et grosse femme, laquelle portait le costume de paysanne normande avec une aisance à faire croire qu'elle n'en avait jamais mis d'autre de sa vie.

C'était la Gasconne dans toute la sincérité de son véritable sexe, et réellement méconnaissable.

— Vous voyez, l'ami, dit-elle au paysan qui la contemplait d'un air de stupéfaction comique élevée jusqu'à la puissance de l'hébêtement, que vous ne courrez aucun risque à venir avec moi. Je suis votre marraine, que vous conduisez à Péquigny pour y chercher une place ; c'est du moins ce que vous devez dire aux personnes qui vous questionneront à l'auberge de la Croix de Lorraine, où nous allons coucher ce soir.

— Mais vous n'êtes donc pas un soldat ? balbutia le paysan.

— Je suis pour vous ce que je viens de vous dire, et pas autre chose, l'ami ; tâchez même d'oublier que vous m'avez vu dans un autre costume que celui que je porte en ce moment. Êtes-vous prêt à partir ?

— Oui, ma marraine, répondit le Normand

qui, remis de sa surprise, et reprenant son naturel madré et cupide, comprenait qu'il avait tout intérêt à satisfaire de son mieux le généreux voyageur qui l'initiait à une expédition mystérieuse.

— Eh bien! attendez-moi ici pendant quelques minutes.

La Gasconne sortit après avoir prononcé ces paroles, et elle se rendit directement dans le champ où ses compagnons s'étaient établis pour la nuit.

Elle appela à l'écart celui sur lequel elle comptait le plus, et après lui avoir expliqué brièvement les motifs de son changement de costume, elle ajouta :

— J'ignore ce que le sort décidera de moi, mais si d'ici douze heures je ne suis pas revenue près de vous, vous retournerez vers M. de la Curée et lui ferez connaître que je suis morte ou employée à son service; mais dans aucun cas vous ne chercherez à savoir ce que je suis devenue, à moins qu'il ne vous le commande.

Et la Gasconne rentra à la ferme où le gars l'attendait, un gourdin dans une main et une énorme pomme verte dans l'autre.

Ils se mirent aussitôt en route, et marchèrent à grands pas sans échanger une parole.

Seulement quand ils approchèrent du terme de leur voyage, ce qui fut indiqué à la Gasconne par un geste de son guide, dont la main lui montrait une lumière assez près d'eux, la virago rappela une dernière fois au Normand qu'elle était sa marraine, et qu'il l'a conduisait à Péquigny, où elle voulait entrer en condition.

La recommandation était à peine formulée, qu'un formidable cri de *qui-vive* força la Gasconne à s'arrêter et à répondre le mot sacramentel : *ami*.

— Passez votre chemin, reprit la voix qui avait crié le terrible *qui-vive*.

— C'est ce que nous ne pouvons pas faire, puisque nous avons l'intention de coucher ce soir à la Croix de Lorraine.

— C'est impossible : la Croix de Lorraine a déjà plus de voyageurs qu'elle n'en peut contenir.

— Nous resterons au coin du feu de la cuisine.

— La cuisine est occupée par un corps de garde.

— Alors nous irons dans la grange.

— La grange est pleine de chevaux.

— Nous trouverons toujours bien un coin.

Ayez pitié de nous ! Une pauvre bonne femme et son filleul.

L'homme qui avait soutenu ce colloque avec la Gasconne ne répondit pas ; mais on l'entendit causer à voix basse avec une autre personne qui devait se trouver près de lui, et que l'obscurité de la nuit empêchait de voir.

— Eh bien ! avancez, cria-t-on au bout de quelques minutes, mais si vous n'êtes pas ce que vous avez dit, vous passerez un mauvais quart d'heure.

La Gasconne entraîna son prétendu filleul qui tremblait comme la feuille, car cet accueil n'était pas très-amical, et tous deux se trouvèrent bientôt en présence d'un homme de haute taille en pourpoint de buffle, qui se tenait sur le seuil de l'auberge. A quelques pas plus loin on voyait la sentinelle dont le cri avait forcé les voyageurs à s'arrêter.

— Vous êtes bien obstinée, la mère, dit l'homme au pourpoint de buffle, et peu s'en est fallu que je ne vous fisse envoyer une arquebusade, pour vous apprendre à laisser en repos les gens qui ne veulent pas qu'on les dérange. Tudieu ! la mère, quelle gaillarde vous êtes ! et ce nigaud est..., dites-vous ?

— Mon filleul, monsieur l'officier, répon-

dit la Gasconne de sa voix la plus douce.

— Et où allez-vous comme cela ?

— A Péquigny, où l'on m'a dit que je trouverais une condition.

— Allons, vous pouvez entrer dans la cuisine ; mais, *corpo di bacco,* c'est à la condition que vous y resterez, vous et ce grand dadais, et que vous ne chercherez pas à savoir ce qui se passera dans le reste de la maison. L'auberge de la *Croix de Lorraine* est pour ce soir à mon maître, et j'ai le droit d'y commander.

La Gasconne promit tout ce qu'on voulut, et comme elle avait franchi le seuil de la maison pendant ces injonctions péremptoires, elle s'installa dans l'angle rentrant d'une immense cheminée, où flambait un feu à rôtir un bœuf, mais qui, pour le moment, se bornait à faire gémir deux ou trois marmites, chanter une énorme poêle pleine de friture, et gémir cinq ou six broches posées les unes au-dessus des autres, et chargées d'oies, de poulardes, de dindons, de canards et de petits-pieds.

La Gasconne comprit à ce superbe aspect de cuisine que la compagnie devait être nombreuse, et ne doutant plus que ce ne fût l'escorte chargée de la garde des dames enlevées qui la composait en partie, elle s'applaudit

d'avoir usé de stratagème pour reconnaître le terrain.

Des hommes d'armes, et d'autres qui avaient l'air de valets, allaient et venaient dans la cuisine, mais la Gasconne, ne connaissant ni Fabri, ni son maître Navailles, ni aucun des serviteurs de celui-ci, ne pouvait acquérir une complète certitude que son but fût atteint. Seulement, comme elle en avait la présomption morale, elle observait tout ce qui se passait autour d'elle, et espérait que la lumière finirait par jaillir de façon ou d'autre.

Elle vit préparer un souper qui fut porté à l'étage supérieur de la maison, tandis qu'on servait d'autres tables dans la salle commune du rez-de-chaussée : c'était un nouvel indice.

L'instant d'après, un jeune et beau cavalier, que tout le monde traitait avec respect, vint demander une écuelle de lait chaud, qu'on se hâta de monter encore au premier étage.

Plus tard, le même personnage revint encore, et s'informa si l'on ne pourrait pas lui procurer une des servantes de la maison pour veiller une jeune dame qui était malade.

L'aubergiste répondit que ce serait certainement possible plus tard, mais que pour le moment toutes ses servantes étaient occupées.

En ce moment l'homme au pourpoint de buffle s'approcha du beau cavalier et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Tu as peut-être raison, répondit-il, elle est robuste, elle paraît honnête; demain matin elle s'en ira loin d'ici, et l'on ne pourra s'adresser à elle pour la faire bavarder : ce doit être ce qu'il nous faut.

Et s'approchant de la Gasconne, qui faisait semblant de sommeiller au coin du feu, il reprit :

— Voulez-vous, ma bonne, passer la nuit auprès d'une jeune dame malade?

La Gasconne se frotta les yeux comme une personne qui s'éveille.

Le beau cavalier répéta sa question, en la faisant suivre d'une promesse de récompense.

— Je veux bien, mon beau seigneur, répondit la Gasconne du ton d'une personne simple.

— Alors suivez-moi.

Et il reprit le chemin de l'escalier suivi de la Gasconne.

XXVIII

Le secret qu'apprend la Gasconne.

Nos lecteurs ont déjà compris que la Gasconne, merveilleusement servie par les circonstances, et grâce à l'activité et à l'intelligence qu'elle avait déployées, venait d'accomplir avec bonheur la première partie des instructions données par le brave capitaine la Curée, juste vingt-quatre heures auparavant.

C'était bien en effet l'escorte de soldats li-

gueurs, chargée de garder la comtesse et sa fille, que notre virago joignait à l'auberge isolée de la Croix de Lorraine.

L'homme au pourpoint de buffle, qui semblait commander cette troupe, dont la Gasconne n'avait pu encore apprécier exactement la force, était Fabri, l'exécuteur du rapt de Corisande.

Le beau seigneur auquel il obéissait était Navailles lui-même, qui, sans violer précisément la parole qu'il avait donnée au roi de ne rien entreprendre contre Belleroche jusqu'à l'expiration de l'année courante, venait cependant de se relever de son échec de la façon la plus utile pour lui, et, ce qu'il ne savait pas encore, la plus cruelle pour son antagoniste la Curée.

Nous avons laissé la Gasconne accompagnant Navailles à l'étage supérieur de l'auberge.

Ils entrèrent tous deux dans une grande pièce carrée sur laquelle ouvraient plusieurs portes numérotées : c'était comme le vestibule des chambres à coucher des voyageurs.

Un homme d'armes, la pertuisane sur l'épaule, était en sentinelle dans cette pièce ; ainsi aucune précaution n'avait été négligée par les ravisseurs, qui s'attendaient sans doute

à être poursuivis depuis le moment où leur hardi guet-apens avait été découvert.

— Attendez-moi là, la bonne mère, dit Navailles à la Gasconne, après avoir prêté un instant l'oreille à un bruit de voix de femmes qui se faisait entendre dans une des pièces voisines.

Et il écouta encore.

— Je vais, reprit-il, m'informer si la jeune dame que vous devez veiller pendant cette nuit est disposée à vous recevoir.

Navailles en prononçant ces paroles frappa à une des portes numérotées.

On ne l'invita pas immédiatement à entrer, et le bruit de voix continua toujours.

Alors il se décida à ouvrir doucement la porte et à se présenter sur le seuil, dans une attitude discrète et presque craintive.

La Gasconne examina d'un coup d'œil rapide une partie de la chambre dans laquelle son introducteur voulait pénétrer, et elle reconnut avec un profond sentiment de satisfaction mademoiselle de Glanne debout en face de la porte que Navailles venait d'ouvrir.

— Encore, monsieur! dit Corisande d'un ton impérieux et irrité, vous m'aviez cependant promis... Ah! j'oubliais, ajouta-t-elle avec

un sourire amer et méprisant, quand le noble marquis de Navailles fait une promesse, on sait à quoi il faut s'attendre.

— Ma cousine, je venais prendre vos ordres au sujet de cette femme pour vous servir, que ma tante...

— Ma mère, repartit Corisande en s'adressant à la comtesse, que la Gasconne ne pouvait apercevoir de la place où elle était, vous avez demandé, à ce qu'il paraît, à M. de Navailles une femme pour vous servir, et il vient prendre vos ordres, en courtois et galant chevalier qu'il est.

— Mignonne, c'est pour vous que j'ai demandé cette femme, répondit madame de Glanne, dont la Gasconne reconnut la voix faible et l'accent craintif; souffrante comme vous êtes...

— Je n'accepterai pas ses soins, ma mère, interrompit Corisande résolûment, et puisque M. de Navailles, mon amoureux et délicat fiancé, a jugé à propos de remplacer mes femmes de service par des lansquenets, je m'en tiendrai là jusqu'à nouvel ordre.

— Ma cousine, je vous ai proposé d'écrire à M. de la Curée pour le prier de vous envoyer votre chambrière Mourette, dit Navailles d'un

ton calme, dans lequel il était cependant facile de reconnaître une nature violente qui prend sur elle-même pour se contenir.

— Et j'ai accepté, monsieur; mais à la condition que nous resterions céans jusqu'à sa venue, et vous, vous n'avez pas donné suite à votre proposition, parce que vous avez craint, en attendant ici la réponse de M. de la Curée, qu'il ne vînt vous l'apporter lui-même.

— Ma cousine!!! s'écria Navailles d'une voix sourde dont l'intonation était terrible. Enfin, voyons, reprit-il avec plus de calme, que décidez-vous au sujet de cette femme que j'ai, après tout, requise pour vous?

— Moi? fit Corisande, je suis prisonnière, et en cette qualité je ne décide rien, je ne veux rien... je ne vous demande pas même ma liberté, M. de Navailles, car je sens que je serais ingrate si vous me l'accordiez maintenant. Vous avez envoyé chercher un médecin pour arrêter la fièvre qui me dévore : je ne répondrai à aucune de ses questions et ne prendrai rien de ce qu'il m'ordonnera; vous avez fini par comprendre que deux femmes en voyage devaient avoir près d'elles une personne de leur sexe pour les servir, et vous êtes allé je ne sais où requérir, par violence

sans doute, une chambrière de hasard ; mais je vous avertis que je refuse positivement ses soins. Enfin sachez bien que jusqu'à ce que nous soyons arrivées à Paris, qui est, dites-vous, le terme de notre captivité, je ne prendrai de nourriture que ce qu'il m'en faudra pour ne pas mourir de faim ; je ne me coucherai pas afin d'être toujours prête à seconder ceux qui tenteraient notre délivrance, et je vous prouverai dans les petites comme dans les grandes choses que tout lien amical est à jamais brisé entre nous. Maintenant si la dame ma mère consent à se servir de votre servante campagnarde, je ne m'oppose pas à ce qu'elle entre ici, surtout si cela doit avoir pour résultat de me débarrasser plus vite de votre présence.

— Ah ! mignonne, mignonne, peux-tu parler ainsi à l'enfant de mon frère ? balbutia madame de Glanne dont la voix incertaine et tremblante annonçait qu'elle pleurait.

Corisande fit une réponse à sa mère, mais la Gasconne ne l'entendit pas, car, en ce moment, Navailles avait refermé la porte pour venir auprès d'elle.

— Vous voyez, la bonne mère, lui dit-il à voix basse, que ce ne sera pas une petite

affaire pour vous que de soigner cette noble demoiselle ; mais soyez douce et patiente, et avec l'aide de sa mère peut-être en viendrez-vous à bout. Sa maladie est là.

Et Navailles montra son front avec plusieurs gestes expressifs qui étaient destinés à faire croire à la Gasconne qu'elle allait avoir à surveiller une folle.

— Je comprends, monsieur, répondit-elle, c'est bien malheureux... une jeunesse comme ça.

— Il peut se faire, reprit Navailles, qu'elle s'adoucisse à votre égard quand elle se sera un peu accoutumée à votre présence ; mais n'allez pas croire au moins tout ce qu'elle vous dira. La pauvre enfant est folle, et sa mère, qui est ma propre tante, m'a prié de l'aider à la conduire à Paris, où elle va tâcher de la faire guérir. Ainsi tout ce qu'elle vous contera de violence, d'enlèvement, de machinations odieuses, n'y ajoutez aucune foi, excepté en apparence, pour ne pas l'irriter.

— J'avais deviné tout ça, dit la Gasconne avec la finesse niaise d'une habitante de la campagne, et vous pouvez être tranquille, mon bon monsieur.

— N'allez pas vous laisser gagner par elle

au moins, ajouta Navailles d'un ton sévère et presque menaçant.

La Gasconne cligna de l'œil, comme pour faire entendre que l'on pouvait se fier à elle.

— Peut-être, poursuivit Navailles, cherchera-t-elle à vous persuader de l'aider dans un projet d'évasion; mais vous avez dû voir, la bonne mère, à la manière dont cette maison est gardée, que ce serait vous associer à un acte de folie, qui vous exposerait d'ailleurs à perdre la récompense que je vous ai promise et à encourir toute ma colère.

La Gasconne répéta son clignement d'œil.

— Du reste, la bonne mère, les plus grands égards, la plus extrême douceur... la pauvre enfant est si malheureuse!

Navailles prononça ces dernières paroles d'un ton dont l'hypocrisie était si évidente, qu'il fallut à la Gasconne tout son dévouement à son capitaine pour lui donner la force de se contraindre, et de refouler au fond de son âme le désir ardent qu'il éprouvait de saisir le beau seigneur à la gorge et de l'étrangler en un tour de main.

— Vous serez content, monsieur, dit-elle précipitamment, et si je m'aperçois de quelque chose j'irai vous prévenir tout droit; oh! je ne

suis pas de ces femmes qu'on tourne comme on veut, et je prétends vous montrer de quoi je suis capable.

Navailles alla ouvrir de nouveau la porte.

— Ma tante, dit-il, voilà une bonne paysanne qui ne demande qu'à vous être agréable, ainsi qu'à ma cousine.

— C'est bien, mon neveu, et je vous remercie, répondit madame de Glanne.

Navailles se recula pour livrer passage à la Gasconne qui le suivait, puis il se retira discrètement.

Madame de Glanne était assise près de la cheminée à l'une des extrémités de la chambre, que Corisande parcourait à grands pas avec tous les signes de la plus violente agitation.

La Gasconne passa près d'elle sans qu'elle eût l'air de s'apercevoir de sa présence : elle ne tourna pas même les yeux de son côté, et continua sa promenade.

L'accueil de la comtesse fut plus amical. Elle fit à la virago une bienveillante inclination de tête, lui dit avec bonté de ranimer le foyer qui s'en allait mourant, et lui indiqua dans un angle obscur de la chambre un grand escabeau sur lequel elle pourrait s'asseoir lorsqu'on n'aurait aucun service à réclamer d'elle.

La Gasconne plaça dans la cheminée deux ou trois grosses bûches qui se trouvaient là et quelques menus branchages, puis elle se hâta de gagner la place qui lui avait été indiquée, et dont l'obscurité lui convenait à merveille parce qu'elle sentait la nécessité de n'être reconnue que de Corisande d'abord si cela était possible.

Quelques instants s'écoulèrent ainsi. La comtesse soupirait, gémissait, levait les mains au ciel, toujours assise au coin du feu, et sa fille marchait, marchait sans s'arrêter une seconde et sans proférer une parole.

— Mignonne, vous me ferez mourir, murmura la comtesse d'une voix à peine intelligible.

Corisande alla jusqu'à l'extrémité opposée de la chambre, mais quand elle revint elle se dirigea vers sa mère en la regardant avec affection.

— Je fais ce que je peux pour me vaincre, lui dit-elle tendrement, pardonnez-moi si je ne réussis pas.

— Ayez patience, ma fille; je ne vous demande pas autre chose, car je comprends votre colère, et intérieurement je la partage.

— Non, ma mère, non, vous ne la partagez pas; autrement vous ne le traiteriez pas avec

autant d'amitié que vous faites. Il en augure que vous l'approuvez, et c'est ce qui achève de me mettre au désespoir.

— Mais que puis-je faire, mon Dieu?

— Lui montrer votre indignation comme je lui montre la mienne; lui dire, comme je le fais, que tout est fini entre nous; enfin lui persuader qu'il n'a rien à attendre de son infâme action.

— Ne vaudrait-il pas mieux, mignonne, lui laisser croire que tout peut encore s'arranger s'il agit mieux à notre égard?

— Tout s'arranger, ma mère! qu'entendez-vous par ces paroles qui font bondir mon cœur d'indignation?

— Qu'il vous aime, ma fille... et que...

— Lui m'aimer, ma mère! interrompit Corisande avec force; comment pouvez-vous le croire encore après son indigne conduite envers nous?

— Cette conduite est justement pour moi une preuve certaine de son amour, mignonne.

— Il n'y a pas d'amour sans respect, ma mère!

— Il aura perdu la raison.

— Lui, perdre la raison! non, non, ne vous en flattez pas! Il n'a commis cette lâche action

que dans la pensée qu'elle m'obligerait à devenir sa femme : eh bien ! c'est ce qui ne sera pas, je vous le jure sur le salut de mon âme ! Ce n'est plus de l'indifférence, de l'éloignement qu'il m'inspire, c'est de la haine, de la haine incurable et du mépris pour toujours !

— Que gagnerez-vous, ma fille, à le lui laisser voir ?

— C'est de quoi je m'inquiète peu, car je ne tiens pas à le ramener à des sentiments meilleurs.

— Songez donc que nous sommes en son pouvoir ; qu'il est tout-puissant ; que nous n'avons personne pour nous protéger !

— Une fois à Paris, il faudra bien qu'il nous laisse libres.

— Et qui vous dit qu'il nous y conduira s'il est une fois bien convaincu qu'il n'a rien à espérer de nous ? Ne peut-il pas nous mener dans un de ses châteaux, et nous y retenir prisonnières ?

— Oh ! je m'attends à tout de lui. Mais que m'importe, puisque je suis décidée à mourir plutôt que de céder.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la pauvre comtesse en se tordant les mains de désespoir.

— Écoutez, ma mère, reprit Corisande, le ciel m'est témoin que s'il ne fallait sacrifier que mon bonheur pour vous rendre le calme, je le ferais sans hésiter ; mais laisser croire à un homme qui nous a outragées que je puis devenir sa compagne, consentir à porter son nom qui m'est odieux, voilà ce que ne je ferai jamais. Eh bien ! quand cette conviction sera entrée dans son esprit, et elle y entrera aussitôt qu'il aura bien compris que vous êtes d'accord avec moi pour le repousser, alors il renoncera à son lâche projet ; mais jusque-là n'y comptez pas, et voilà pourquoi je veux que de mon côté, du moins, il ne puisse conserver aucune espérance.

— Mais encore une fois nous n'avons pas de défenseurs !

— J'écrirai au roi qui m'a promis sa protection.

— Votre cousin est hors de son atteinte.

— Pour le moment ; mais plus tard ?

— Et que deviendrons-nous d'ici là ?

— Nous nous défendrons par notre seul courage... Et puis je suis sûre que Dieu aura pitié de nous, ma mère : il existe dans ce monde un cœur généreux et un bras vaillant sur lesquels je compte.

— Et de qui donc parlez-vous, mignonne?

— De l'homme qui m'a sauvé une fois la vie, ma mère... de M. de la Curée.

— Mais vous ne pouvez réclamer son secours, ma fille.

— Je n'en aurai pas besoin.

— Et à quel titre vous l'offrirait-il de lui-même? Il n'est ni votre parent ni votre ami.

— Qu'importe s'il m'est dévoué comme s'il était l'un ou l'autre?

— Mignonne, vous oubliez qu'il n'est pas votre égal.

— Pas mon égal, ma mère! mais qui donc oserait se croire au-dessus du vaillant homme de guerre que le roi de France traite avec amitié, et qu'il a surnommé le brave des braves?

— Tout cela est bel et bon en temps de guerre civile, mon enfant ; mais quand la paix sera une fois rétablie dans le royaume, comme chacun alors reprendra sa place, M. de la Curée redeviendra un mince compagnon qui n'aura pas ses *privances* au Louvre, et dont nul ne se souviendra, hormis les vieux soudards avec lesquels il aura guerroyé. Franchement, mignonne, vous ne pourriez sans vous manquer à vous-même accepter les services d'un si petit

gentilhomme, et c'est déjà un grand oubli de fierté que de les souhaiter en ma présence, comme vous faites.

— Ne vous en déplaise, ma mère, si j'étais libre d'appeler quelqu'un à mon aide dans la détresse où je suis, ce serait cependant à lui et non à aucun autre que je m'adresserais.

— Et s'il osait ensuite demander votre main pour sa récompense, la lui accorderiez-vous, mignonne? demanda madame de Glanne d'un ton ironique qui ne lui était pas habituel.

— Ma mère, repartit Corisande en rougissant, je pourrais me dispenser de répondre à votre question, sous le prétexte que la circonstance dont vous parlez n'étant nullement probable, il est fort inutile que je décide quel parti je prendrais; mais je serai plus franche que cela avec vous, et je vous dirai sans détour que de tous les hommes que j'ai connus jusqu'à ce moment, M. de la Curée est le seul qui m'ait paru vraiment digne de l'amour d'une femme dont le cœur est assez haut pour attacher plus de prix à des vertus mâles comme les siennes qu'à des agréments frivoles et passagers comme ceux des beaux seigneurs que vous avez cités souvent en ma présence comme des modèles d'élégance et de chevalerie.

— Mais, ma fille, vous n'avez donc pas remarqué comme il est laid?

— Je n'ai souvenance que de la grande âme qui étincelle dans son regard à chaque parole qu'il prononce.

— Et gauche dans ses façons, reprit la comtesse en continuant à poursuivre son idée.

— Ma mère, si vous l'aviez vu comme moi le jour où il s'est précipité l'épée à la main sur les malandrins qui m'entraînaient avec Mourette à la *Croix du Trahoir,* vous n'en parleriez pas comme vous faites. C'est vrai qu'après qu'il m'eut délivrée il me parut bien laid, mais tant que dura la lutte entre lui et nos ravisseurs, il me semblait voir en lui le dieu des batailles descendre sur la terre pour me protéger.

— Jésus mon Dieu, l'aimeriez-vous, mignonne? s'écria la comtesse avec l'accent d'une personne vivement effrayée.

— Ma mère, vous me faites une question que je ne me suis pas encore adressée à moi-même, répondit Corisande, et mon embarras est grand...

— Si vous êtes embarrassée, c'est que vous l'aimez, mignonne, interrompit vivement madame de Glanne.

— Je le crois aussi, ma mère.

— Et qu'espérez-vous de cet amour, ma fille ?

— J'en suis heureuse au fond de mon cœur sans en attendre rien, ma mère ; et en aimant M. de la Curée il me semble que j'aime tout ce qui est noble et grand dans ce monde.

— Mais vous l'avez à peine vu ?

— Cela m'a suffi pour le deviner.

— Ainsi, ma fille, pour la première fois depuis que vous êtes en âge d'avoir une volonté, nous allons cesser de nous entendre ?

— Est-ce bien la première fois, ma mère? répondit Corisande avec mélancolie et tristesse.

— Oui, repartit vivement madame de Glanne, car j'eusse fini par céder sur l'article du mariage avec votre cousin ; mais ici, ma fille, c'est impossible : l'ombre de votre noble père se dresserait devant moi pour me défendre.

— Mais je ne vous demande rien, ma mère, interrompit doucement Corisande, et si j'aime M. de la Curée, ce n'est pas une raison pour que je sois jamais dans le cas de vous déplaire en désirant l'épouser. Sais-je seulement si lui me rend l'affection que je lui porte ?... Puis dans la position...

Corisande, pendant cette longue et pénible conversation avec sa mère, s'était remise à marcher dans la chambre, et le hasard avait voulu qu'au moment où elle prononçait ces mots, *sais-je seulement si lui me rend l'affection que je lui porte?* elle se trouvât à deux pas de l'angle obscur où s'était retirée la Gasconne.

— De la prudence, mademoiselle, dit celle-ci à voix basse : il vous aime.

XXIX

Le complot.

Il est aisé de comprendre comment mademoiselle de Glanne s'était interrompue au milieu de sa phrase en entendant une voix inconnue répondre en quelque sorte à sa pensée.

Elle comprit sur-le-champ qu'il y avait là un mystère favorable qui la concernait, et elle eut assez d'empire sur elle-même et de présence d'esprit pour ne laisser éclater aucune surprise.

Telle fut sa première impression, et pour le moment il n'en fallait pas davantage, car une fois avertie il était à peu près sûr qu'elle ne ferait pas d'imprudence.

Elle continua donc à marcher encore pendant quelques minutes dans l'appartement, en évitant toutefois de passer près de la Gasconne, puis elle se rapprocha de sa mère, qui pleurait silencieusement au coin du feu, prit une de ses mains, la porta à ses lèvres et lui dit avec un adorable mélange de tristesse et de câlinerie :

— Ne nous querellons pas, ma bonne mère, je vous en supplie, et dites-vous bien que si je vous résiste pour une chose je ne vous désobéirai pas pour une autre. Promettez-moi donc que vous ne me contraindrez pas à épouser M. de Navailles, et, de mon côté, je vous promettrai de ne me jamais marier sans votre aveu.

— Mignonne, sur le premier point je suis intérieurement d'accord avec vous, parce qu'il me semble impossible, après ce qui vient de se passer, que vous puissiez encore être sa femme; mais où est la nécessité de le lui répéter sans cesse? Mieux vaudrait, ce me semble, le laisser au moins dans l'incertitude, afin qu'il ne

crût plus inutile de nous traiter favorablement; puis une fois hors de son pouvoir, nous aviserions à nous mettre à l'abri du malheur de retomber encore entre ses mains.

— Eh bien! ma mère, chargez-vous de ce soin, car moi je ne saurais... la haine qu'il m'inspire est trop forte... seulement ne promettez rien de positif en mon nom. Loin de là, dites au contraire que je suis irritée au dernier point, mais que vous espérez me ramener... et au fait peut-être encore l'espérez-vous? ajouta d'une voix caressante Corisande en se penchant vers la comtesse pour lui présenter son front à baiser.

— Mais, mignonne, je n'ai pas fait autre chose depuis hier que de prononcer des paroles conciliantes; c'est votre violence qui a tout gâté.

— Je ne sais pas dissimuler, et ce qu'il a fait est si infâme... mais enfin, ma bonne mère, je tâcherai de me contenir, afin que vous et moi nous ayons du moins la consolation d'avoir la paix.

La Gasconne comprit en ce moment que non-seulement elle ne courait aucun risque à se montrer, mais encore qu'il était opportun et même indispensable de le faire. Corisande

était avertie, son changement de langage l'indiquait de la façon la plus claire, il ne restait donc qu'à le confirmer, dans le pressentiment d'un appui quelconque qu'elle devait avoir.

En conséquence de cette réflexion la Gasconne quitta sa place à l'écart, pour se rapprocher des deux dames, comme si elle supposait qu'elles pussent avoir besoin d'elle.

Corisande l'examina aussitôt avec attention.

Elle reconnut d'abord dans la grande et robuste paysanne normande le chef d'un petit détachement de chevau-légers que le roi avait envoyé à la Curée; puis elle se souvint que Mourette lui avait conté, ce qui ne l'avait pas beaucoup frappée alors, que ce chef était une femme qu'on appelait le capitaine Gascon.

La vérité lui apparut alors tout entière. Non-seulement la Curée lui envoyait un secours, un appui; mais encore il avait fait choix pour cette mission de confiance d'une personne qui pourrait approcher sans inconvenance une jeune fille : noble et touchante délicatesse qui contrastait vivement avec la brutalité de la conduite de Navailles.

Maintenant comment cette personne était-elle parvenue à tromper la vigilance d'Amaury, au point d'arriver jusqu'à Corisande sous ses

auspices ? Voilà ce qu'on ne pouvait guère deviner de prime abord, mais cela importait peu, le fait principal ne laissant plus de doute.

Il fallait à présent trouver le moyen d'avoir un entretien particulier avec cette personne, et le bonheur voulut que la comtesse vînt pour cela en aide à sa fille en lui disant :

— Mignonne, puisque vous m'avez bien voulu promettre d'être plus calme, ne consentirez-vous pas à prendre un peu de repos?

— Je ferai ce que vous voudrez, ma mère.

— Je resterai dans cette chambre qui précède celle qui a été désignée pour vous, mon enfant, reprit la comtesse, et si vous avez besoin de quelque chose cette nuit vous m'appellerez. Comment vous sentez-vous à présent ?

— Mieux, ma mère, il me semble.

— Ah ! le ciel en soit loué !

— Vous allez me promettre de vous coucher aussi ma mère ?

— Je le ferai de grand cœur, mignonne ; mais d'abord je vous conduirai chez vous : venez donc avec moi.

Et la comtesse se levant prit le bras de sa fille et l'emmena dans la chambre voisine.

La Gasconne les suivit, bien qu'elles ne lui en eussent pas donné l'ordre.

— Si vous m'en croyez, ma mère, dit Corisande quand elles furent arrivées dans l'autre pièce, nous nous jetterons sur nos lits tout habillées, afin d'être prêtes sur-le-champ en cas d'alerte.

— Il me semble aussi que c'est plus sage, mignonne. Et maintenant prions Dieu de nous protéger.

Elles s'agenouillèrent toutes deux, et Corisande vit avec plaisir que la Gasconne imitait leur exemple.

Elles prièrent longtemps, et avec cette ferveur exaltée que les âmes croyantes ressentent toujours dans les grandes épreuves de la vie, et quand elles se relevèrent elles purent se sourire avec plus de confiance, et échanger avec moins de tristesse leurs souhaits de bonne nuit.

— Bonne femme, dit madame de Glanne à la Gasconne, vous resterez céans jusqu'à demain, et veillerez à ce que le feu ne s'éteigne pas ; puis, si la demoiselle ma fille avait besoin de quelque chose, vous me viendrez querir.

Après ces recommandations, la comtesse embrassa tendrement sa fille, et retourna dans sa chambre, dont elle laissa la porte de communication entr'ouverte.

Quand elle fut sortie, Corisande posa un doigt en long sur sa bouche, et la Gasconne fit un signe de tête pour indiquer qu'elle comprenait qu'il était prudent de garder le silence pendant quelques moments.

Au dehors on n'entendait que le murmure du vent d'automne, et de temps en temps le pas de la sentinelle qui passait et repassait devant l'entrée principale de l'auberge.

A l'étage inférieur retentissaient tour à tour des cliquetis de verres ou d'assiettes, et des éclats de voix; puis une parole impérieuse et brève s'élevait parfois pour recommander plus de calme.

Un quart d'heure s'écoula ainsi.

Corisande, qui était restée debout près de la cheminée, se risqua alors à aller sur la pointe du pied dans la chambre de sa mère; elle entr'ouvrit la porte avec précaution, s'avança jusqu'à quelques pas de son lit et s'assura qu'elle était profondément endormie.

Cette circonstance lui rappela la nuit de la délivrance du brave la Curée, et ce souvenir agita doucement son cœur, que bien des émotions douloureuses avaient torturé depuis la veille.

Elle resta quelques minutes en contempla-

tion devant la comtesse, tant pour se recueillir que pour acquérir la certitude d'un sommeil nécessaire à la sécurité de l'entretien qu'elle allait avoir avec la Gasconne, puis elle revint dans sa chambre en redoublant de précautions pour n'être pas entendue.

— Vous voyez que je me fie à vous, dit-elle en tendant la main avec une affectueuse dignité à la messagère de la Curée.

— Et vous faites bien, mademoiselle, répondit la Gasconne en posant la main de mademoiselle de Glanne sur son cœur en signe de fidélité absolue.

— Que pouvez-vous pour nous ?

— J'ignore ce que je pourrai, mais j'ai ordre de vous obéir, et je l'exécuterai quoique vous me commandiez.

— Quels moyens avez-vous à votre disposition ?

— Dix hommes intrépides.

— Celui qui nous a traîtreusement enlevées en a vingt à son service.

— Vingt Ligueurs pour dix royalistes... nous n'avons pas souvent d'aussi bonnes rencontres.

— Les soldats de M. de Navailles sont braves et fidèles.

— Oh ! je les connais.

— J'aurais eu satisfaction d'apprendre que vous êtes plus nombreux, parce qu'alors la lutte eût été moins meurtrière.

— M. de la Curée n'a pu vous envoyer que sa cavalerie, mademoiselle; mais il ne faut pas vous décourager pour cela. A Arques nous étions un contre quatre.

— Mais là vous combattiez pour la France, tandis qu'ici...

— Nous aurons toujours affaire à des Ligueurs, interrompit la Gasconne; ainsi, mademoiselle, ne vous gênez pas.

— Exposer les serviteurs du roi pour ma querelle... je n'y consentirai jamais, répondit Corisande d'un ton de profonde désolation.

— Songez donc que nous aurons l'avantage de surprendre des gens qui ne s'attendent pas à être attaqués.

— Ils sont toujours sur leurs gardes.

— Ils se gardaient aussi à Belleroche, ce qui n'a pas empêché le château de tomber en notre pouvoir.

— Mais si vous alliez périr dans cette entreprise ?

— Ce ne serait qu'une femme de moins, mademoiselle ; et une femme sans enfants.

— Mais votre mari ?

— Mon mari ? Il ne tient pas plus à moi qu'à ses autres camarades ; et le jour où il apprendra que je suis morte, il videra un broc de plus, puis à la première bataille où il se trouvera il tapera un peu plus dur sur l'ennemi.

— N'importe, je refuse votre secours, et je me résigne à mon sort.

— Vous n'aimez donc point mon capitaine, mademoiselle ? demanda la Gasconne avec une adorable naïveté.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit à la dame ma mère ? répondit Corisande en baissant les yeux.

— Oui, et j'avais cru alors que vous l'aimiez; mais à présent je vois qu'il n'en est rien.

— Ah ! s'il ne s'agissait que de ma vie...

— La mienne est-elle donc plus précieuse ? Écoutez-moi, mademoiselle : avec mes dix hommes, je suis presque sûre de votre délivrance si vous tenez bien à être délivrée. Peut-être resterai-je sur le champ de bataille, mais je le préfère au chagrin de retourner près de mon capitaine sans avoir rien pu faire pour vous. Voyons, réfléchissez.

— Mais enfin quel est votre plan ? murmura

Corisande du ton d'une personne qui faiblit.

— Êtes-vous décidée, mademoiselle ?

— Je le serais bien vite si je pouvais espérer que vous réussirez.

— Dieu seul le sait ; mais j'ai confiance.

— Eh bien ! je m'abandonne à vous.

— Voilà qui est parler ! Savez-vous où vous devez aller coucher demain ?

— J'ai entendu parler d'Abbeville.

— C'est assez probable : la journée est longue, de sorte qu'on vous obligera à partir de bonne heure.

— Au petit jour, a dit M. de Navailles à ma mère.

— Il faut que ce départ soit retardé.

— Mais comment ?

— Vous étiez malade ce soir.

— Et je le suis encore en ce moment.

— C'est bien; vous direz que vous ne voulez vous mettre en route qu'à midi ; mais vous le direz de manière à ne pas donner de soupçons, c'est-à-dire avec douceur.

— Soit... et après ?

— Le reste me regarde.

— Dites-le-moi toujours, afin que je sache à quoi je dois m'attendre.

— En ne partant qu'à midi il vous faudra

voyager de nuit au moins pendant trois heures pour arriver à Abbeville : eh bien! moi, j'aurai eu le temps de rejoindre ma troupe et de vous devancer par des chemins de traverse. Je m'embusquerai sur la grande route, avec cinq de mes hommes, et je vous barrerai le passage. L'obscurité empêchera de reconnaître notre petit nombre. Aux premiers coups d'arquebuse tout le détachement de M. de Navailles se portera sans doute du côté menacé pour repousser l'attaque. Alors mes cinq autres chevau-légers se jetteront sans bruit sur la litière, et la feront rétrograder à toute vitesse, jusqu'à un lieu que j'aurai marqué. Un signal m'avertira que ce stratagème a réussi; aussitôt nous nous disperserons à droite et à gauche, et nous vous rejoindrons dans votre retraite : obtenez seulement de la dame votre mère de rester silencieuse, car si elle allait appeler au secours tout serait perdu.

— Ce plan peut en effet réussir, dit Corisande qui avait écouté avec une attention dévorante, mais il y aura toujours des victimes, et d'ailleurs quand je songe au mortel effroi de ma pauvre mère....

— Vous la rassurerez à voix basse.

— Quand elle a peur elle n'entend rien.

— Peut-être pourrez-vous la prévenir à moitié un peu d'avance ?

— Et si une balle allait s'égarer et la frapper ?

— Mes gens ne se serviront que de l'arme blanche.

— Laissez-moi réfléchir encore ; car...

Ici Corisande s'interrompit. Une porte venait de s'ouvrir dans une pièce située après celle qu'elle occupait ; presqu'au même instant elle entendit causer distinctement de l'autre côté de la cloison qui était très-mince, et elle reconnut la voix de Navailles.

D'un geste énergique elle commanda le silence le plus absolu à la Gasconne.

XXX

La contre-mine.

Le ton mystérieux des personnes qui venaient d'entrer en causant dans la chambre voisine, et la voix de son ravisseur Navailles, positivement reconnue, avaient paru à Corisande des motifs plus que suffisants dans sa position, pour ne se faire aucun scrupule de prêter l'oreille à un entretien dont elle serait probablement le sujet. En conséquence elle s'était vivement rapprochée de la cloison mi-

toyenne, en invitant la Gasconne à écouter comme elle, et son nom bientôt prononcé distinctement lui prouva qu'elle avait grandement raison de s'intéresser à ce qui se passait.

— Ainsi, disait Navailles, ce la Curée, ce fier-à-bras qui se permettait de faire le *mourant*[1] auprès de ma belle Corisande, ne s'est pas immédiatement mis en campagne pour la délivrer, n'est-il pas vrai, Fabri ?

— C'est du moins, monseigneur, ce qui résulte des nouvelles que j'ai reçues de là-bas, par l'homme que nous y avons à notre dévotion. A la découverte de l'aventure il y a eu grand tumulte dans le château ; on a battu la générale et sonné le boute-selle ; mais le tout s'est borné ensuite à des recommandations sévères de redoubler de vigilance, attendu, disait M. de la Curée, que l'enlèvement de madame la comtesse de Glanne et de la demoiselle sa fille n'était peut-être qu'un piége pour attirer au loin une partie de la garnison. Vous comprenez dès lors, monseigneur, comment il s'est fait que l'on n'ait envoyé personne à notre poursuite.

[1] Expression du temps qui signifiait l'*amoureux*. On disait les *mourants* de madame une telle, comme on dit aujourd'hui en plaisantant les *adorateurs*.

Corisande et la Gasconne exprimèrent par un regard d'intelligence rapidement échangé la pensée que l'espion de M. de Navailles, dont parlait son complice Fabri, les servait bien mal.

Il n'en était rien cependant; mais les espions, dont le métier est de tout savoir, ne savent pas toujours tout.

Celui dont il s'agit, et qui était un des domestiques de la comtesse, le seul que Navailles eût pu corrompre, n'avait mandé que ce qui s'était passé sous ses yeux. Or, les chevau-légers lancés sur les traces des ravisseurs de madame de Glanne étant casernés dans une cour écartée du château, et leur chef n'ayant parlé à personne de la mission de confiance qu'on lui avait donnée avec grand mystère, l'espion n'avait pu mentionner cette circonstance très-importante dans son rapport à Fabri, de là la sécurité de M. de Navailles, et les brocards dont il accablait la Curée, qu'il était néanmoins bien éloigné encore de considérer comme un rival, bien que la lettre de l'espion le donnât vaguement à entendre.

— Si ma cousine, reprit Amaury, était bien convaincue qu'elle n'a plus de secours à espérer, je suis sûr qu'elle se montrerait moins intraitable.

— Je le crois aussi, monseigneur.

— Le difficile est de la désabuser.

— Vous pourriez, monseigneur, laisser tomber comme par mégarde, demain matin dans la chambre de madame votre tante, la lettre qui vous est parvenue ce soir.

— Elle croira que c'est une chose convenue entre nous, et elle n'en deviendra que plus arrogante.

— Monseigneur, je ne vois cependant pas d'autre moyen.

— Tu as l'esprit bien peu inventif aujourd'hui.

— Vous m'avez découragé en repoussant mes conseils, monseigneur.

— Je ne pouvais pas les suivre sans me perdre tout à fait dans l'esprit de ma tante, que je tiens à ménager.

— Ils étaient bons cependant.

— Parce qu'ils poussent les choses à l'extrême?

— Précisément.

— Mais je n'ai pas le droit d'emmener ma tante et ma cousine dans un de mes châteaux.

— Aviez-vous davantage celui de les arracher par force du leur pour les conduire malgré elles à Paris? Je ne le pense pas, monseigneur.

— Je puis du moins prétexter le motif fort plausible de les vouloir mettre en sûreté dans la capitale du royaume.

— Très-bien, monseigneur; mais une fois là, elles redeviendront maîtresses de leurs actions, et comme il vous faudra tôt ou tard retourner à l'armée, vous courez risque de perdre le fruit de votre périlleuse entreprise.

— Le gouverneur actuel de Paris est un de mes parents : je lui dirai que mesdames de Glanne sont toutes dévouées à Henri de Bourbon, et qu'il fera bien de les garder sous sa main.

— Et s'il refuse de se prêter à cet abus de son autorité?

— Cela n'est guère supposable dans le temps où nous vivons.

— Ne vous y fiez pas, monseigneur; car les beaux yeux de mademoiselle votre cousine pourront avoir plus de crédit que vos paroles. Vous êtes trop jeune encore pour savoir ce dont est capable une femme qui veut recouvrer sa liberté.

Il y avait tant de sarcasme insolent et d'insinuation perfide dans l'accent avec lequel Fabri prononça ces dernières paroles, que Corisande se sentit révoltée jusqu'au plus profond

de son cœur. Elle échangea de nouveau un regard avec la Gasconne, qui semblait aussi indignée qu'elle, si grossière que fût sa nature, et toutes deux se mirent à écouter avec anxiété.

Il se fit un moment de silence, puis Navailles reprit d'une voix sombre :

— Tu pourrais bien avoir raison, Fabri ; mais je le reconnais un peu trop tard.

— Il est toujours temps de se repentir, monseigneur, répondit l'Italien d'un ton hypocrite et railleur tout à la fois.

— La route que nous suivons ne conduit à aucune de mes terres.

— Il faut la quitter dès demain, et regagner par des chemins de traverse celle que vous auriez prise hier si vous aviez fait cas de mes avis.

— Cela offrira peut-être de grandes difficultés.

— Monseigneur, il me vient une idée que je crois excellente !

— Quelle est-elle ?

— Parmi vos nombreuses connaissances à la cour et à la ville ne s'en trouverait-il pas une... ?

Ici Fabri baissa tellement le diapason de sa

voix, que la fin de la phrase ne put arriver aux oreilles de Corisande et de la Gasconne.

Et ce qu'il y eut de plus fâcheux pour elles, c'est que Navailles, soit esprit d'imitation, soit prudence subitement éveillée, outra l'exemple de son confident en parlant encore plus bas que lui.

La seule chose de sa réponse que la pauvre Corisande put saisir distinctement fut ceci, qui n'était rien moins que rassurant après ce qui avait précédé ... *je n'aurais que l'embarras du choix.*

La conversation du déloyal gentilhomme et de son complice continua avec une grande animation des deux côtés; mais à partir de ce moment l'intonation basse qu'ils avaient prise ne fut quittée par eux qu'à de rares intervalles, de sorte que mademoiselle de Glanne et la Gasconne n'en purent recueillir que des lambeaux, que nous continuerons à rapporter, pour donner une idée de l'impression douloureuse qu'ils durent causer à notre héroïne.

Et pour éviter l'obscurité qui pourrait résulter de l'obligation où nous sommes de ne citer que des commencements de phrases sans fin, ou des fins sans commencement, nous allons, pour cette partie de notre récit, adop-

ter la forme dialoguée en usage dans les œuvres dramatiques.

NAVAILLES. ... Il avait déjà mis son château à ma disposition dans une circonstance analogue, et ses gens qui me connaissent ont toujours l'ordre...

FABRI. Alors, monseigneur, permettez-moi de vous dire qu'il n'y a plus à hésiter... trois journées d'ici... tous les chemins qui y conduisent et je me charge...

NAVAILLES. ... C'est là ce qui m'embarrasse, car je ne voudrais pas d'un autre côté me rendre tellement odieux, que je fusse obligé de pousser la violence jusqu'au crime, pour que le mariage fût la seule ressource...

Cette fois la phrase, bien qu'inachevée, offrait un sens si complet dans sa mutilation, que la malheureuse Corisande, si grande que fût l'énergie de son caractère, se sentit frissonner de terreur de la tête aux pieds.

Cependant, comme elle comprenait de quelle importance il était pour elle de ne pas perdre un seul mot de tout ce qu'elle pourrait entendre, elle appela à son aide toute sa force d'âme, et se remit à écouter de nouveau, avec l'attention sagace qu'une personne placée dans une situation d'esprit calme eût à peine poussée

plus loin que la pauvre enfant, dont l'avenir était si cruellement menacé.

Tant de courage ne fut pas récompensé d'abord, car Fabri, qui parlait en ce moment, le faisait avec tant de précautions, que Corisande ne put saisir que ces trois mots : *Je m'en charge.*

NAVAILLES. Je suis forcé de convenir que de cette manière l'affaire peut s'expliquer un jour ou deux... l'erreur d'un guide, des chevaux fatigués... on pourrait aussi faire arriver un accident à la litière ; mais après ces deux jours...

FABRI. ... Deux femmes sans défense, et un château au milieu des bois où vous aurez seul le droit de commander. Avec des ressources pareilles, monseigneur, moi, je me chargerais...

NAVAILLES. ... Les enfants du frère et de la sœur, je sens le cœur qui me manque.

FABRI. ... Sera toujours marquise de Navailles, ce qui arrangera tout plus tard.

NAVAILLES. ... Si tu la connaissais comme moi... capable de se tuer plutôt que de consentir à devenir plus tard ma femme, comme tu dis.

FABRI. ... Sa faute et non la vôtre.

NAVAILLES. ... Manière qu'on l'envisage, Fabri, c'est un crime odieux, une lâcheté indigne d'un...

FABRI. ... Monseigneur oublie le château de Thorey et la fameuse nuit...

NAVAILLES. Ne réveille pas ce souvenir... d'ailleurs je n'en voulais pas faire ma femme, lui donner mon nom.

FABRI. ... Peut finir par le mariage, vous devriez avoir en cette circonstance moins de scrupules.

NAVAILLES. ... Vingt-quatre heures pour réfléchir.

FABRI. Comme c'est votre affaire et non la mienne, monseigneur, vous êtes entièrement le maître... une demi-heure après que nous serons sortis d'Abbeville qu'il faudra prendre la route du château de Lavaur.

Cette fois, quoique la phrase ne fût pas complète, elle contenait cependant deux renseignements précieux : le premier donnant le nom du château où Navailles songeait à conduire ses prisonnières, le second indiquant que la route qui y conduisait ne pouvait être prise qu'à la sortie d'Abbeville.

Corisande eut à peine entendu ces intéressantes paroles qu'elle se pencha sur l'épaule de

la Gasconne, appuyée contre la muraille à côté d'elle, et lui dit d'une voix aussi faible que le souffle d'un enfant à la mamelle :

— Je n'hésite plus à accepter ce que vous m'avez offert, si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions.

La Gasconne, qui ne se fiait pas pour sa réponse à la douceur de son organe, posa sa main sur son cœur et leva vers le ciel un regard étincelant d'énergie et de dévouement.

— Écoutons encore, murmura Corisande à son oreille, après lui avoir serré affectueusement le bras en signe de reconnaissance.

C'était Navailles qui parlait en ce moment, et sans prendre de grandes précautions il disait :

— Eh bien ! je réfléchirai cette nuit; et demain pendant la route je te ferai connaître ma résolution définitive... M'est avis, dès à présent, qu'elle sera conforme à tes conseils; mais c'est un grand parti à prendre, et si j'échoue cette fois tout sera fini.

— Si vous échouez, monseigneur, c'est que vous le voudrez bien... laissé attendrir par des criailleries de femme, répondit Fabri en persistant dans son système de prudence.

— Tu en parles bien à ton aise.

— Chargez-moi de votre besogne, monseigneur, repartit vivement Fabri de sa voix naturelle.

— Tais-toi, pendard!

— Eh bien! quels ordres me donnez-vous, monseigneur?

— Pas d'autres que ceux que tu as déjà reçus : le boute-selle une heure avant le jour et le départ au soleil levant.

— Très-bien; ainsi il est entendu que si nous ne continuons pas notre route vers Paris, vous me le direz dans le courant de la journée?

— Tu le sauras de bonne heure... peut-être même avant de partir d'ici, car la nuit me suffira pour faire toutes mes réflexions... alors nous traverserions Abbeville sans nous arrêter?

— Oui, monseigneur.

— Mais que dirons-nous?

— Que vos logements sont préparés dans une auberge au delà des faubourgs; puis une fois en rase campagne, si ces dames se plaignent, réclament, crient, on les laissera se plaindre, réclamer et crier.

— Fabri, tu es sans entrailles.

— Monseigneur, que gagneriez-vous à ce que j'en eusse en ce moment?

— Ma foi, je ne sais trop...

— Vous ne savez, monseigneur? Eh bien! je vais vous l'apprendre. Si j'avais des entrailles, pour parler comme vous, au lieu de me donner corps et âme à vos passions, ainsi que je le fais depuis des années sans le moindre scrupule, je m'arrêterais brusquement dans cette voie; et demain matin, au moment où la demoiselle votre cousine se refuserait à partir, ce qu'elle ne manquera pas de faire comme aujourd'hui, je vous dirais : Pardon, monseigneur... mais cette résistance d'une jeune fille contre des hommes qui l'oppriment me révolte à la fin. Je ne veux plus m'associer à vos mauvaises actions, et je commence ma rupture par celle-ci qui me semble pire que toutes les autres; tirez-vous donc d'affaire tout seul désormais. Voilà ce que je ferais, monseigneur, si j'avais des entrailles; si j'en avais seulement un peu... et si j'en avais beaucoup, oh! alors ce serait bien autre chose, car au lieu de me borner à un refus d'assistance, je tirerais ma dague, et me plaçant à la tête de la mule de devant de votre litière, je vous crierais : Monseigneur, le crime que vous voulez commettre ne se consommera pas!... Voyons, est-ce donc si fâcheux pour vous que je n'aie pas d'entrail-

les ? Mais si j'en avais, monseigneur, ce serait manquer au respect que je vous dois.

— Allons, allons, j'ai voulu rire : la vérité est que tu me sers bien et que je suis satisfait de tes services.

— Monseigneur, je serais bien étonné qu'il en fût autrement, car j'ai mérité vingt fois *la hart* [1] pour vous. Madame votre tante est-elle avertie que nous partirons de bonne heure demain ?

— Sans doute.

— Et qu'a dit votre belle fiancée ?

— Qu'elle résisterait comme ce matin.

— Vous le voyez, monseigneur, il faut en finir, et le meilleur moyen de briser la volonté d'une femme, c'est de tuer d'abord son orgueil.

— Ma foi, j'y suis presque résolu; viens voir avec moi si tout est tranquille en bas et autour de la maison, puis nous irons nous installer auprès du feu de la cuisine.

Le bruit de leurs pas annonça en effet qu'ils s'éloignaient, et tout redevint silencieux dans cette partie de l'auberge.

Corisande laissa s'écouler quelques instants,

[1] La potence.

et quand elle n'entendit plus rien, elle s'en alla tomber, accablée, anéantie, sur le premier siége qui se trouva sur son chemin, en disant d'une voix mourante à la Gasconne :

— Ah ! sauvez-moi ! sauvez-moi ! car si vous ne me venez en aide, je suis perdue !

— Alors, ma bonne demoiselle, vous consentez à tout ?

— A tout ! pourvu que je sorte des mains de ces monstres ! Ah ! puissent Dieu, la Vierge et les saints vous protéger d'abord, et vous récompenser ensuite !

— Ainsi, reprit la Gasconne avec un sourire qui signifiait « ma récompense sera de vous rendre service » vous ferez la malade demain matin, et direz que vous refusez positivement de partir d'aussi bonne heure ?

— Oui, oui !

— Vous ne montrerez aucune défiance si cela vous est possible.

— Je tâcherai.

— Puis au moment du combat ou du moins de la surprise, car il peut se faire qu'il n'y ait pas combat, vous empêcherez la dame votre mère de crier.

— Je n'aurai garde d'y manquer.

— A ces conditions je puis presque vous

répondre qu'avant deux jours vous serez de retour à Belleroche.

— Ah ! le ciel vous entende !

— Et maintenant prenez un peu de repos, ma belle demoiselle, afin d'être plus forte demain.

Quelques instants après, Corisande s'étendait toute habillée sur son lit, et la Gasconne s'installait au coin du feu comme un fidèle chien de garde.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.




MAY 12 1914